BnF Gallica

Les oeufs de Pâques. 2 / par Roger de Beauvoir

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Beauvoir, Roger de (1809-1866). Auteur du texte. Les oeufs de Pâques. 2 / par Roger de Beauvoir. 1856.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

LES ŒUFS DE PAQUES

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Ouvrages de Paul de Kock.

Madame de Monflanquin.	5 vol.
La Bouquetière du Château-d'Eau	6 vol.
Un Monsieur très tourmenté.	2 vol.
Les Etuvistes.	8 vol.

Ouvrages du marquis de Foudras.

Les Hommes des Bois	2 vol.
Un amour de vieillard	3 vol.
Les veillées de Saint-Hubert	2 vol.
Un Drame en famille	5 vol.
Aventures de M. le Baron	4 vol.
Un Grand Comédien	3 vol.
Le Chevalier d'Estagnol	6 vol.
Diane et Vénus.	4 vol.
Suzanne d'Estouville	2 vol.
Un Caprice de grande dame.	3 vol.
Madeleine repentante.	4 vol.
Tristan de Beauregard	1 vol.
Un Capitaine du Beauvoisis.	4 vol.
Jacques de Brancion.	5 vol.
Les Gentilshommes chasseurs	2 vol.
Madame de Miremont.	2 vol.
Lord Algernon	4 vol.
Le Capitaine Lacurée	4 vol.
La comtesse Alvinzi.	2 vol.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

LES ŒUFS

DE PAQUES

PAR

ROGER DE BEAUVOIR

2

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1856

CHAPITRE I.

Marly.

I

Marly.

L'impératrice avait décidé que les fêtes de Pâques recevraient pour leur clôture un bal donné par elle à Péterhoff.

Péterhoff, palais féerique, coûteuse magnificence de l'architecte Leblond, qui osa lutter avec Le Nôtre, comme ses jardins merveilleux

luttent avec ceux de Versailles. Mais l'art, en ce lieu favorisé, n'avait qu'à perfectionner et embellir, à Versailles il a fallu tout créer. La maison de Pierre Ier, que l'on conserve encore religieusement à Péterhoff, est battue des flots de la mer, comme une grande partie de ce sol, le golfe de Cronstadt reflète dans ses eaux les illuminations de ces bosquets et de ces charmilles qui aboutissent à une ligne de vaisseaux de guerre. Trouvez donc un site plus majestueux et plus vaste, un horrizon plus immense! L'océan est le cadre de ces magiques aspects; on dirait qu'il attend, lui aussi, l'anneau d'un doge dans ses flots, comme l'Adriatique, sa sœur, attendait celui de son maître. Que la fantaisie souveraine de Catherine rêve une nouvelle fête dans ce merveilleux palais, que blasée sur toutes choses, ex-

cepté sur l'imprévu, elle charge un des beaux esprits de sa cour d'inventer pour ses yeux un spectacle éblouissant, et vous verrez bientôt se presser sur le chemin de Péterhoff ses comédiens en titre, ses gouverneurs, ses poètes et ses laquais, tout un monde étincelant de broderies, de faste et d'éclat, la noblesse mêlée au peuple, le marchand au seigneur, le juif au marquis, l'esclave au prince, comme si dans cette nuit d'hypocrite égalité, dans cette fête offerte si pompeusement à ce peuple, l'étranger devait constater, enfin, la plus inouie des civilisations, la démocratie la plus réelle, tout cela à deux pas de cette maison de briques où Pierre-le-Grand sous le simple et rude costume de maître Peter est représenté à Saardam à table avec sa maîtresse, la belle Hollandaise. (Alors et sur un seul geste de Catherine,

un mouchoir tombé, — l'éventail royal qui se replie), — tout ce parc, devenu vainqueur de la nuit, ondoyera sous mille gerbes de feu: le canal, le fleuve, la terrasse tout deviendra brillant, radieux et gigantesque. Neuf mille voitures ébranleront le pavé, dix-huit cents hommes cachés allumeront les flammes soudaines de ce beau palais de fées. Les barques pavoisées aux couleurs de l'impératrice sortiront comme autant de signes empressés de la Newa pour décrire leurs sillons lumineux autour de Cronstadt ; chaque arbre, chaque massif balancera ses étoiles diamantées. Incendie fantasque, caprice d'une nuit, embrâsement royal qui étonne et fait songer. Hélas ! un siècle plus tard la flamme devait se tordre comme un serpent autour d'une autre ville et d'un autre règne, Moscow devait secouer sa

torche soudaine, lamentable ! Les prodigalités de Péterhoff sous Catherine ne sont plus qu'un rêve, les lueurs de la cité des Romanoff sont devenues de l'histoire. Péterhoff et sa fête subsistent toujours, mais quelle teinte assombrie les révolutions ont jeté sur ce grand site ! Rien qu'en se promenant par une nuit obscure dans ces jardins, on craint d'y trouver des fantômes couverts de sang.

Cette fois, ce n'était pas cependant la fête de l'impératrice (1), le chiffre illuminé de Catherine ne devait pas s'élever comme un soleil éclatant sur la pyramide du grand canal, les sonnets et les guirlandes ne devaient pas la poursuivre, — non, c'était une magnifique collation qu'elle offrait aux seigneurs les plus

distingués de sa cour; cette collation couronnée par un grand bal aurait lieu, était-il dit, sous une tente placée sur le sommet de l'une des ailes de Péterhoff.

Les pensées de Catherine, durant cette route abrégée pour elle par la rapidité de son attelage, avaient été tristes, moroses. Elle avait revu l'auberge où elle fit halte quand elle marcha contre son époux et qu'elle sommeilla quelques instants sur les manteaux de ses officiers dans une méchante petite chambre. Assistée en cet endroit de son amie intime la princesse Dashkoff, elle avait jeté au feu un grand nombre de lettres. Le souvenir de cette journée obscurcit la teinte déjà mélancolique de ses pensées.

— Ainsi, murmura-t-elle ; il faut donc que je me venge toujours de quelqu'un ! Hier, c'était de Pierre III, c'est maintenant de mon fils ! Oui, je le sens bien à tous les mouvements révoltés de mon orgueil, il triomphe, il a osé me braver ! Lutter contre ma puissance, oser se déclarer l'appui de cet André Stefanoff. Qu'il y prenne garde, l'imprudent ! A l'heure qu'il est je dois être déjà vengée !

La nuit allait venir, Catherine avait congédié sa suite, et gravissait lentement les degrés de la grande terrasse. Le soleil venait de se coucher dans de larges vapeurs oranges, le golfe scintillait dans le lointain comme une bande d'émeraudes. L'impératrice tira de sa

poche un petit sifflet d'argent, à ce signal un officier du palais vint droit à elle.

— Bien, dit-elle, Fédor, tu es exact.

L'officier s'inclina.

— As-tu des nouvelles d'Orembourg ?

— Madame, voici des lettres.

— Merci. Il te faudra maintenant prendre mes ordres à minuit.

— A minuit, madame, je serai prêt.

— Bien ; je t'avertirai par un de mes pages.

— Il suffit.

A peine Fédor s'était-il éloigné, l'impératrice rompit le cachet des lettres qu'elle venait de recevoir. Un sourire étrange crispa le coin de sa lèvre mince et pâle.

— J'étais sûre de ma vengeance, dit-elle à voix basse avec l'accent du triomphe.

Elle se rapprocha de ses femmes qu'elle avait quittées.

— Comtesse Minodora, dit-elle, prêtez-moi votre crayon et votre carnet.

La comtesse Minodora Kirkoff s'empressa de donner son crayon et son carnet à l'impératrice.

Catherine s'assit sous l'une des grottes du parc, et elle écrivit quelques lignes à la hâte.

— Vous devez connaître un jeune Français, le chevalier Henri de Luz ; vous lui remettrez ceci... mais avec mystère, vous comprenez, madame la comtesse?

— Et comme la comtesse Minodora semblait interdite.

— Il s'agit d'une affaire de haute diplomatie, reprit Catherine. Vous le voyez, j'ai confiance en votre zèle. On arrive déjà... je vous quitte...

Elle se dirigea, après ces paroles, vers le perron du palais, n'emmenant avec elle que

les demoiselles de Chiffre, et laissant la comtesse Minodora Kirkoff assez étonnée.

— Le chevalier Henri de Luz ! grommelait la comtesse entre ses dents ; l'impératrice s'imagine sans doute que parce que je suis la femme du ministre de la police, je dois connaître tout le monde ! Encore si mon mari était ici !

— Une affaire importante ! un jeune Français ! reprenait-elle en se promenant à grands pas, que veut dire ceci ? Aurions-nous donc maille à partir avec la France ? Et puis, cherchez donc un homme au milieu de cette cohue ! Sept heures vont sonner, et dans cette bagarre, le diable aurait peine à ramasser un épi de diamants. A moins que je ne me place contre la

grille principale comme une statue de marbre, je ne vois pas trop comment je pourrais jamais découvrir cet infernal chevalier... D'un autre côté, c'est peut-être pour moi un commencement de faveur ! Une mission secrète, mystérieuse ! Il y a vingt-cinq ans que j'attends une occasion !

La comtesse Minodora, que nous avons crayonnée déjà aux yeux du lecteur, poussa alors un soupir en jetant un coup-d'œil lamentable sur sa toilette.

— Et dire, reprit-elle que je m'étais si bien parée pour cette fête en plein air, et que maintenant, grâce à ce maudit Français, je vais voir déchirer mes beaux sabots en den-

telles! Henri de Luz... oui, c'est bien le nom tracé par l'impératrice sur ce billet.

En réfléchissant ainsi, la comtesse Minodora ne faisait pas même attention à la foule des invités qui commençait à s'épandre dans le parc, et aux fusées de joie qui signalaient le commencement de la fête.

—Femme du ministre de la police, pensait-elle, c'est un grand honneur; mais que cet honneur m'est lourd! Ne pouvoir céder une seule fois à l'impulsion du caprice, n'oser écrire un billet! Ce jeune homme, par exemple, ce beau jeune homme... celui-là même que j'ai rencontré perdu dans les rues de Pétersbourg, la nuit des OEufs de Pâques, et qui,

depuis ce temps, semble épier mes moindres démarches... Ah ! si je n'étais vertueuse !..

La comtesse Minodora se tut ; l'ombre était descendue peu à peu autour d'elle, les rampes du château conduisant aux pelouses et aux jardins se remplissaient d'une foule avide de voir les magnificences de Péterhoff. Un bruit léger de pas la fit tressaillir sous le bosquet touffu où l'impératrice l'avait laissée ; c'était un jeune homme qui s'avançait. Elle reconnut don Mello.

Le Portugais avait le bras droit en écharpe, mais il souriait de l'air le plus triomphant et le plus assuré du monde. Il salua la comtesse avec empressement.

— Vous êtes blessé, monsieur, lui demanda-t-elle, une rencontre, sans doute?..

— Vous avez deviné juste, madame la comtesse. Une rencontre toute fraîche, l'affaire date de ce matin. Mon adversaire me gardait toutefois une rancune de huit grands jours.

— Comment cela?

— Mon Dieu, la chose est bien simple. J'avais eu querelle avec un inconnu, un Français, — il paraît que nous nous étions mutellement oubliés,—lorsqu'hier, à l'occasion d'une jeune fille, une des demoiselles de Chiffre de l'impératrice...

— Poursuivez.

— Eh bien ! comme nous parlions, le marquis de Fréval et moi, des dames qui composent la suite de Catherine, je me pris à dire qu'elles n'étaient peut-être pas toutes aussi prudes que nos demoiselles de Saint-Cyr ; là dessus, le chevalier Henri de Luz, qui m'entendait...

— Le chevalier Henri de Luz ! interrompit vivement la comtesse, quoi ! vous le connaissez, oh ! monsieur, quel bonheur !

— Vous appelez cela du bonheur, ma chère comtesse ! Ce coup d'épée dans le bras...

— Ne parlons pas de coup d'épée, reprit la comtesse ; il s'agit d'un coup de fortune... Oui, la mienne, la votre peut-être. —

— Je ne vous comprends pas, fit don Mello étonné.

— Il n'est pas besoin que vous compreniez. Dites-moi seulement : vous êtes sûr que le chevalier vient à ce bal ?

— Aussi sûr que de votre présence ici, chère comtesse... Mais pourquoi ce trouble? Est-ce que vous auriez, par hasard, quelques préférences pour mon rival ? En ce cas, je dois vous déclarer qu'il vous trompe indignement. Il aime, il adore une jeune fille d'honneur, mademoiselle Arrika, l'une des demoiselles de Chiffre de Catherine. Et tenez, c'est à elle que je dois mon coup d'épée... Ah ! si je trouvais jamais l'occasion de me venger !

— Il ne s'agit point de cette belle passion ; il s'agit d'un ordre secret...

— Votre mari doit peut-être arrêter le chevalier, et moi-même par contre coup ?...

— Rassurez-vous ; il ignore votre duel.

— En ce cas, il s'agit peut-être d'une conspiration ?

— Nullement.

— Enfin, que demandez-vous ?

— Que vous me fassiez parler à ce chevalier, vous le reconnaîtrez aisément.

— Je le crois, morbleu ! Il doit être déjà fourré dans quelque boudoir du palais. Car, vous l'ignorez peut-être, c'est un de ces hommes à qui tout réussit. Je ne m'étonnerais pas que l'impératrice lui eût donné les petites entrées ! Il n'y a que les Français pour ce bonheur insolent. Moi, par exemple, qui suis mieux tourné que lui, sans me flatter, eh bien ! je n'ai pu trouver encore ici de grande dame qui me protège ! Si vous ne vous en mêlez pas, ma chère comtesse...

Madame de Kirkoff était trop occupée et trop distraite pour prêter l'oreille aux galanteries de don Mello. Elle ne pensait qu'à son message. Tout d'un coup, une fusée vint s'abattre aux pieds de la comtesse ; à ce feu subit, éclatant, vingt autres succédèrent ; puis, ce fut

une illumination pareille à celle de la *girandola*, près du Tibre. La flamme grandissait, courait, les gerbes de clarté allumées en mille endroits allaient depuis la façade du château jusque sur les bords du golfe de Finlande. On eût dit vraiment que la baguette d'une fée touchait les cascades et les jets d'eau; des lumières de diverses couleurs étincelaient sur les grandes eaux diaprées. Une multitude épaisse, une armée de valets et de seigneurs descendait la grande terrasse pour se répandre ensuite dans les jardins brusquement envahis par ces reflets.

— Le voici, murmura tout à coup don Mello à l'oreille de la comtesse.

Et don Mello indiquait alors du doigt le chevalier.

Henri s'était arrêté à l'un des angles de la pièce d'eau principale de Péterhoff. Il sembla attendre quelqu'un.

En vérité, ce parc et cette décoration unique au monde, semblaient moins le préoccuper alors qu'une pensée ardente, inquiète. Il ramena sur son frac de velours moucheté d'acier les plis d'un ample manteau, et se tint debout, adossé à la statue de Diane chasseresse.

La comtesse Minodora ne se donna guère le temps de l'examiner ; elle l'aborda, et lui remettant le billet de l'impératrice :

—Prenez et lisez, dit-elle mystérieusement à Henri de Luz.

Elle se perdit, après ces mots, sous les ombres touffues d'une allée aboutissant au pavillon de *Marly*.

Ce pavillon faisait face à celui de *Monplaisir*, nom tout français également choisi par Catherine, comme pour lutter en France avec ceux de *Brimborion* et de *Luciennes*.

Henri s'approcha d'un if illuminé. Il s'apprêtait à lire le billet mystérieux, quand une main blanche vint se poser sur son épaule.

— Arrika !

La belle jeune fille avait ramené sa coiffe, comme une mante noire sur son cou, sa poitrine battait violemment, tout ce qu'elle put

dire à Henri se résumait par ces mots : Mon Dieu ! oh ! je suis bien imprudente !

Pour le chevalier, il se laissa aller quelque temps au charme de la contempler et de l'entendre, il passa son bras sous le sien timidement, il partageait son trouble et sa crainte, et, de temps à autre, il regardait en arrière pour voir si on ne les avait pas suivis.

C'était une délicieuse personne qu'Arrika ; deux natures formaient la sienne ; elle était tour à tour enfant et presque grande dame ; tout cela, sans hypocrisie.

— Il faudrait être chambellan, reprit Henri, pour se tirer des mille détours de ce parc illuminé ! En vérité, cela est plus beau

que notre Versailles ; mais à Versailles, Arrika, oh ! je pourrai t'aimer librement et sans craindre Catherine !...

— Rassurez-vous, Henri, dit-elle avec un transport de joie presque folle, l'impératrice nous a pardonnés ; elle m'a fait venir, elle m'aime ! Elle signera notre contrat !

— L'impératrice !

— Oui, Henri, c'est elle-même qui a voulu présider à ma toilette. Regarde ces bijoux, ces perles, ces turquoises, elle m'a donné tout cela !

Henri demeura sans voix.

— Vous ne sauriez croire, ami, poursuivit-elle, combien elle a été bonne! Sa colère, allez, n'était qu'un nuage! Ce n'en est pas moins de ma part une folie que de te venir retrouver ici, continua-t-elle, en l'enlaçant de ses jolis bras; mais, après tout, mon Henri, nous sommes deux fiancés... Ce contrat, notre contrat, cher Henri, elle veut le signer elle-même pendant le bal; nous serons unis sous les auspices d'une fête... Mais tu es distrait, qu'as-tu donc?

— Moi! oh! rien, rien, je te jure, répondit Henri, en cachant d'un air contraint le billet qu'il venait de recevoir.

— Quel est donc ce papier que tu froisses entre tes doigts, lui demanda-t-elle?

— Je l'ignore, répondit le chevalier ; j'allais le lire quand tu es venue.

— Qui te l'a remis?

— Une dame dont je ne connais ni le nom, ni la figure, mais que j'ai jugé devoir être de la cour à l'éclat de son costume.

— Une dame de la cour ! un dame ! reprit lentement Arrika, voilà qui est singulier ! Au fait, ajouta-t-elle, avec enjouement, vous êtes assez beau, mon cher chevalier, pour causer à Péterhoff un incendie pareil à celui que nous voyons ; mais dont la durée ne doit pas être plus longue... car dans peu, monsieur, vous allez être mon mari ; oui, l'impératrice le veut, et un mari par ordre...

— Tu as raison, Arrika ; aussi mon intention n'est-elle pas de te céler le contenu de ce billet ; je vais te le lire.

Tous les deux se rapprochèrent alors d'un berceau de pampres imitant une *pergola* italienne, et dont les feux de Bengale, disposés en véritables pierres de couleur, jetaient un éclat magique. Le chevalier ouvrit le papier, et il lut :

« A la veille d'un mariage, il est assez juste » de connaître l'avenir. On vous attendra à » onze heures précises au pavillon de Marly. » Là on vous tirera votre horoscope. Venez. » Votre refus attirerait sur vous de grands » malheurs.

» *Signé :* LA DEVINERESSE. »

Ce billet plongea nos deux amoureux dans une muette surprise.

Arrika, la première, rompit le silence, en voyant le chevalier partir tout d'un coup d'un sublime éclat de rire.

— C'est cela, dit-elle, riez, riez bien, monsieur, comme si la méchanceté, la perfide ne se cachent point sous ce billet. Une sorcière, fi donc! Si j'étais impératrice, je les ferais toutes brûler, par forme d'exemple! Que vous veut celle-ci ? Je l'ignore; mais je suis sûre d'avance qu'elle conspire contre nous. Venez, l'impératrice a voulu une fois se faire tirer les cartes, et mal lui en prit, car nous la trouvâmes renversée, demi-morte, sur son sopha. Que lui avait dit ce fameux sorcier qui était,

je crois, un Arménien ? Nous ne l'avons jamais su. Mais, si vous m'en croyez, vous n'irez point à ce rendez-vous, chevalier ; oh non, ! il y va peut-être de votre vie !

— Enfant !

— Je ne suis point peureuse, je connais la cour, voilà tout. Qui sait si cette femme n'est point noble et riche, belle aussi, peut-être... et alors j'ai le droit de me fâcher. Ces grandes dames du palais ne sauraient-elles, mon Dieu, nous laisser un jour en repos !

— Rassure-toi, ma chère Arrika, il ne s'agit ici que d'écouter une bonne aventure. Excuse-moi ; si je suis superstitieux, c'est ta faute.

— Comment cela?

— Sans doute, tu es si jolie! Tu me ferais croire, vois-tu, ce soir, en te regardant, à quelque belle nymphe du palais d'Armide! Nous sommes tous deux ici dans des jardins enchantés. Ces girandoles de feu, ces bassins, cet étang qui ressemble à une lave, tout ce spectacle étrange, fantastique, me jette, malgré moi, dans un monde inconnu; j'ai besoin d'avoir ici ta main dans la mienne, mes yeux dans tes yeux, pour ne pas me croire le jouet d'un rêve! Marly, d'ailleurs, oh! oui, rien que ce seul nom: Marly! me ramène à des pensées douces et tristes tout ensemble... Ah! si tu avais vu, comme moi, ces fêtes de la cour de France, ces jardins si doux, si mystérieux, aux molles clartés de la lune; si tu pouvais savoir

à quelle rêverie amoureuse et tendre vous portent ces belles pelouses où glissent tant de pieds furtifs; combien on est fier d'approcher seulement du cercle royal, d'entrevoir l'olympe de ces fées, de ces déesses qui remplissent l'air de leurs parfums et les âmes de leurs sourires; tu comprendrais, Arrika, quelles cordes ce seul nom a réveillées dans mon cœur! Non, ce ne peut être un piége vulgaire tendu à ma folle curiosité que ce rendez-vous où l'on va peut-être me parler de la France, de mes amis, de ma famille! L'avenir! ajouta Henri, l'avenir! ah! j'en suis bien sûr auprès de toi; mais le passé! Ce sera, vois-tu bien, reprit le jeune homme, en s'exaltant, quelque dame de France qui m'aura connu à la cour, et tu ne saurais, Arrika, être jalouse d'une compatriote! Songe donc à ma position; je suis exilé,

je n'ai plus même de nouvelles de cette terre que j'aime tant! D'ailleurs, c'est peut-être un bon ami, un conseil prudent que l'on me tient en réserve. L'impératrice t'a pardonné, dis-tu; oui; mais tu ne peux ignorer que sa cour est un foyer d'astuce, de perversité, d'intrigue! Qui sait, Arrika, si l'une de tes amies ne prend pas elle-même, en ce moment, notre sort commun en pitié; il se rencontre quelquefois de ces bons génies dans les cours! Viens, voici mon bras, marchons tous les deux; guide-moi jusqu'à ce temple du destin; quelque chose que j'y entende, tu auras, crois-le bien, ton oreille contre mon cœur; je t'en raconterai, au retour, les moindres frémissements de joie ou de crainte! Arrika, je t'aime, tu ne peux douter de moi!

Il avait mis à ces derniers mots tant de passion et de chaleur qu'Arrika, par son silence, s'avouait presque vaincue.

— Ainsi, murmura-t-elle, en comprimant tout ce qu'il y avait d'alarme et de perplexité dans son cœur, vous allez à ce rendez-vous, Henri ? Promettez-moi, du moins, de me revenir bientôt ; mes moments, hélas, sont comptés !

Elle se soutenait à peine ; Henri, cette fois, en eut pitié.

— Tu souffres, chère enfant, lui demanda-t-il ? Veux-tu que je reste ? Ordonne ! Va, chère Arrika, mon bonheur est de t'obéir !

Ils se trouvaient en ce moment devant le lac de Marly, dont le pavillon se dessinait comme une masse ténébreuse. Cet endroit du parc était le seul qui restât dans l'ombre.

— J'ai peur, dit Arrika; oh! j'ai peur, Henri; on éclaire ordinairement ce pavillon comme ceux de Monplaisir et de l'ermitage. Que signifient ces ténèbres? Fuyons, chevalier, fuyons!

Arrika sentit en ce moment une main froide qui se posait sur la sienne.

— L'impératrice vous mande au palais, ajouta tout bas une voix, que la jeune fille reconnut pour celle de la comtesse Minodora.

La comtesse et Arrika prirent rapidement le chemin du palais, pendant que le chevalier entrait résolument dans le pavillon où venait de briller une lumière...

CHAPITRE III.

Le Fou.

II

Le Fou.

A peine entré dans ce lieu, Henri éprouva une sorte de terreur superstitieuse.

Les chambres du pavillon étaient désertes, il les traversa rapidement non sans jeter autour de lui un regard d'inquiétude. Il parvint ainsi jusqu'à la dernière pièce d'où s'échap-

paient les maigres rayons d'une lampe, et il ne vit pas sans étonnement la porte de ce boudoir se refermer sur lui d'un seul coup, comme si quelque magicien l'eût touchée.

— Où suis-je, pensa-t-il, que me veut-on, Arrika disait-elle vrai, suis-je tombé dans un piége?

Il achevait à peine ces réflexions, quand il sentit ses prunelles inondées d'une vive lumière... Une main furtive avait levé le couvercle de la lampe comme pour guider le jeune homme, au milieu de cette pièce, jusqu'à une cheminée encombrée de fleurs et d'arbustes odorifères. Tout, dans ce boudoir somptueusement meublé, n'était que parfum et enchante-

ment. Henri se trouva devant une femme couverte d'un ample domino vénitien, sur lequel brillaient des croissants d'argent et des globes constellés.

De sa main gantée elle tenait une baguette à l'aide de laquelle le chevalier la vit tracer mystérieusement plusieurs cercles sur le parquet.

Henri se pencha pour la regarder, il espérait voir son visage recouvert à demi d'un ample capuchon également semé de broderies cabalistiques, mais en ce moment la devineresse rabaissa prestement le couvercle de la lampe, et notre chevalier se retrouva dans l'obscurité!

— Vous êtes le chevalier Henri de Luz, dit une voix, que l'on prit grand soin de déguiser, vous venez de France, n'est-ce pas?

— Pour vous servir, madame, répondit Henri, frappé du ton imposant avec lequel ces paroles furent prononcées.

— Vous devez épouser, ce soir, l'une des demoiselles de Chiffre de l'impératrice, et Catherine a promis de signer à ce contrat ?

— Tout cela est vrai, mais voilà pour le présent. C'est de l'avenir qu'il doit s'agir, madame, si vous êtes devineresse !

Henri prononça ces mots avec une légère

teinte d'ironie. Il avait assisté à Paris même à plus d'une expérience de ce genre, la science de Saint-Germain et de Cagliostro était alors fort en vogue.

— Votre main, dit alors la devineresse, asseyez-vous.

Le chevalier s'assit, et présenta sa main de la meilleure grâce du monde.

La lampe éclairait d'aplomb cette main blanche et fine, comparable en tout pour sa délicatesse à celle d'une femme.

— Main d'amoureux et d'imprudent, dit la sorcière, elle peut saisir, mais aussi elle peut laisser échapper.

— Je ne vous comprends pas, répondit-il, ce que je veux, je le veux résolument.

— Voilà qui est bien parlé. Mais si l'on vous prouvait cependant qu'au lieu d'aspirer aux grandes choses, vous convoitez les petites, si l'on vous montrait un autre but plus noble à atteindre que celui que vous cherchez ?

— Il n'en est qu'un où j'aspire, c'est au bonheur d'Arrika, répondit Henri avec feu, elle m'aime, oh ! je n'en saurais douter !

Une pause glaciale suivit ces paroles, la devineresse avait quitté la main de Henri précipitamment.

— Insensé, dit-elle, qui ne voyez pas le pé-

ril, aveugle enfant qui croyez que Catherine pardonne un outrage ! Arrika a encouru la disgrâce de l'impératrice, elle ne saurait, sachez-le, échapper à sa destinée.

— Vous m'épouvantez, comment, Arrika ?..

— Elle doit se trouver heureuse de n'avoir point encore ressenti les effets de sa colère. Mais dites, vous l'avez revue, elle vous aura dit que Catherine pardonnait ?..

— Tout à l'heure encore, elle se félicitait devant moi des bontés de l'impératrice. Ah ! Dieu m'est témoin que je partageais alors sa sécurité et son ivresse ! Arrika est si belle, si généreuse, si noble ! Au milieu de cette fête splen-

dide, de ce désordre joyeux, je ne songeais guère qu'un mauvais génie pouvait me la ravir, me séparer d'elle, ce serait m'ôter la vie ! Oui, dût Catherine l'enfermer à tout jamais sous l'ombre froide d'un cloître, dussé-je m'exposer moi-même à son courroux que chacun dit si terrible, je sens que je l'aimerai toujours, je sens qu'Arrika est devenue mon âme et ma vie !

— Vous la trouvez donc bien belle ?

— Elle l'est d'autant plus que ni le vice, ni les scandales de la cour n'ont altéré la sainte pureté de sa jeunesse. A côté de Catherine, dont la beauté est pourtant souveraine, la grâce douce et chaste de cet enfant m'a touché, la calomnie seule pourrait me la rendre encore

plus chère. Je cherche vainement son crime aux yeux de l'impératrice, peut-être fut-elle imprudente de me donner un rendez-vous dans le palais, mais notre union approuvée par Catherine...

— Votre union? avez-vous dit, votre union? Par la sainte image que je porte ici, elle ne peut, elle ne saurait se faire!

— Que voulez-vous dire? oh! vous blasphémez, sans doute! Et qui êtes-vous donc, vous qui faites intervenir le ciel dans une scène de jonglerie, qui êtes-vous, madame! pour vous jouer ainsi de mon amour et de mon serment?

— Une femme, Henri, qui connaît l'impératrice mieux que personne au monde ne la

connaît, reprit la devineresse d'un ton solennel; vous m'avez demandé le crime d'Arrika, je vais vous le dire, Henri; Henri, Catherine vous aime!

— Catherine... l'impératrice!... balbutia Henri dont le front se couvrit d'une sueur froide.

— Catherine, l'impératrice! Elle vous a vu, et dès lors votre image s'est emparée de son esprit. Ce qui est fait est fait, vous ne le changerez pas. Peut-être, chevalier, lui rappeliez-vous les traits d'un homme qu'elle aima jusqu'à la plus folle idolâtrie; Stanislas Poniatowski vous ressemble, oui, c'est le même air, le même charme dans la voix. A votre seul aspect, je le sais; elle est restée interdite; quand

vous lui avez parlé, elle demeurait suspendue avidement à vos lèvres. Vous ne pouvez deviner, Henri, les secrètes pensées de Catherine, mais moi je les lis, je les pénètre, j'ai vu sa confusion, sa fièvre, ses yeux pleins de larmes, c'est une femme qui jamais ne descend à l'aveu ou à la prière ; elle commande, elle règne ! Eh bien, Henri, ce soir, cependant, cette femme m'a fait venir, elle m'a parlé comme si j'étais pour elle autre chose qu'un instrument aveugle de ses volontés, de ses caprices. Après m'avoir peint son amour, sa jalousie — car elle est jalouse, prenez-y garde ! — Après m'avoir dit qu'elle voulait faire de vous un autre homme qu'un malheureux, qu'un proscrit, elle a tiré de son sein cette clef, cette clef d'or, mystérieux talisman qui vous ouvre d'un seul coup les portes dorées de l'avenir, du bonheur,

de la fortune ! Cette clef donne accès dans l'appartement royal, cette nuit, si vous ne tremblez pas trop, cette nuit vous pourrez la faire tourner d'une main ferme dans sa serrure, vous pouvez...

— Arrêtez ! interrompit Henri, arrêtez ! oh ! cela serait infâme ! Ne suis-je pas ce soir l'époux d'Arrika, pensez-vous que je l'oublie ? Catherine a promis d'apposer sa signature au bas de nos deux noms, et elle me propose déjà le mensonge et le parjure !

— C'est la fortune, Henri, la fortune avec le bonheur, avez-vous songé à ce mot : Aimé de l'impératrice ! maîtresse absolue de ses volontés, elle peut choisir ; mais, songez-y bien, ne l'irritez pas, elle pourrait se venger !

— Trahir Arrika, l'abandonner, jamais ! je serais impie et lâche !

— Vous seriez puissant, Henri, un peuple de seigneurs et de courtisans attendrait votre réveil avec l'aube ; on marcherait au bruit de vos tambours ; on se suspendrait aux pans de votre manteau ! Favori de Catherine ! mais vous ne savez donc pas ce que ce seul mot contient ?

— Il m'annonce ici le malheur, la honte, le mépris ! Oui, je serais le premier à me mépriser si je signais aujourd'hui un pareil pacte.

— Vous êtes sévère, Henri, ou plutôt vous êtes injuste. L'âme de Catherine est noble et sensible ; mais elle est aussi ferme et hautaine,

Si l'impératrice vous a distingué, vous, simple sujet de France, c'est qu'elle est lasse, croyez-le, de ces sigisbés d'un jour qu'elle crée d'un souffle et qui deviennent trop tôt avec elle orgueilleux et insolents. Vous ne savez pas, vous ne pourrez jamais savoir de quelles secrètes blessures, de quelles humiliations ils ont abreuvé souvent son cœur; ce n'est pas la femme, Henri, c'est la souveraine qu'ils aimaient. Ils ont jeté au vent ses trésors; ils l'ont fait détester de ceux qui devraient plutôt la bénir. Ah! c'est payer cher, Henri, de fausses caresses, des amours menteurs et replâtrés, leur hypocrisie a fait tomber le bandeau des yeux de l'impératrice abusée. Catherine ne veut plus d'un amour voisin de l'indifférence ou de l'insulte! Le prix qu'ils mettent à leur départ, l'or dont il faut les gorger, leur célébrité impie et fatale

a fait réfléchir celle dont le cœur ne rêvait que la passion et la tendresse, elle a brisé enfin ces chaînes odieuses, elle n'est plus esclave, elle est libre ! En allant vers vous, le cœur sur les lèvres, c'est une rénovation douce et sereine qu'elle implore. Oui, vous l'aimerez, j'en suis certaine, d'abord parce qu'elle est noble et grande, puis, parce que votre cœur est noble et grand. A votre cour, je le sais, on est animé contre elle ; mais cette même cour vous a banni, repoussé, vous, frêle et timide enfant, elle a renié en vous l'esprit, la grâce, le mérite. Catherine apprécie en vous toutes ces qualités d'une belle et jeune âme ; elle veut se charger du soin de votre fortune. Ce qu'il y a d'abord d'important pour vous, c'est que vous n'assistiez point à ce contrat, les prétextes ne peuvent vous manquer, on vous cherchera, on ne vous

trouvera pas, et le lendemain, eh bien, le lendemain... l'impératrice assurera le sort de cette jeune fille que vous connaissez à peine, et qu'elle mariera bientôt à l'un des officiers de ses gardes. Je vous laisse ici, réfléchissez, voici cette clef d'or dont je vous ai dit l'usage, trouvez-vous à minuit sous la fenêtre de la salle de Diane, cette clef, on vous la jettera avec un billet.

— Cette clef?

— Oui, et cette fois, songez-y, l'impératrice aura les yeux sur vous, votre acceptation ou votre refus décideront de votre avenir... Je vous laisse, n'oubliez pas ce que vous a dit la devine resse. Adieu !

Elle avait disparu avant que le chevalier eût

pu répondre, laissant Henri en proie à mille sentiments divers, inquiet, douteux et ébloui tour à tour. Ce que venait de lui dire cette femme bruissait encore comme un son étrange à son oreille ; il allait se lever, quand il crut entendre derrière la persienne du boudoir un rire aigu... sarcastique.

— Quelqu'un écoutait ! murmura-t-il en portant la main à son épée, oh ! malheur à l'imprudent !

Par un mouvement fougeux, il poussa le volet de la persienne, et il vit une ombre se mouvoir à travers les arbres.

L'endroit, nous l'avons dit, était semé de ténèbres ; mais le chevalier, n'écoutant que sa

colère, atteignit bientôt l'insolent au détour d'une allée.

Il se trouva alors devant un personnage à l'aspect farouche et presque sauvage. Ses vêtements étaient en lambeaux, sa cravate brodée était souillée de poussière, ses cheveux et sa barbe complétaient cet ensemble inculte. Le chevalier allait tirer son épée, mais il s'en vit bientôt empêché par un second éclat de rire guttural et étouffé qui lui fit reconnaître que l'homme en question était un fou.

Le regard de l'inconnu n'exprimait que trop, en effet, l'absence de toute raison, il était fixe, insensible. Une légère écume couvrait sa bouche, dans laquelle ses dents paraissaient s'entrechoquer. Il s'était laissé tomber comme une

masse inerte sur un des bancs de l'allée inégalement éclairée par les teintes pâles de la lune. Le chevalier vit alors un jeune homme d'une figure noble et dédaigneuse, ayant pour toute arme une branche détachée de quelque massif du parc, il n'avait pas de bottines, et ses pieds étaient entourés de méchants linges.

— Favori ! Favori ! murmura-t-il d'une voix rauque, et en laissant tomber sur Henri le feu acéré de son regard.

Henri l'envisageait sans oser l'interroger. L'éclair jaillissait de la prunelle du fou, il montrá du doigt le palais de Péterhoff illuminé.

— Péterhoff..... Orembourg..... poursuivit-il : ici la joie, le plaisir..... là-bas....

Il s'arrêta et laissa retomber sa tête entre ses mains.

Le chevalier crut voir alors une grosse larme rouler dans ses yeux, puis il l'entendit murmurer des paroles vides de sens.

Cependant l'heure de la collation avait sonné, les flambeaux, les torches inondaient de lumière les abords du palais; en ce moment le fou tira de sa poche un mauvais morceau de pain noir, qu'il se mit à grignoter stupidement.

Henri l'observait encore plein d'étonnement et de terreur, quand tout d'un coup l'une des voitures royales appelées *lignes* qui traversait

rapidement l'extrémité de cette allée du parc, frappa les regards du fou.

Paul Ier et la grande-duchesse Natalia passaient dans cet équipage suivi d'une foule d'autres, le fou étendit vers le fils de Catherine ses bras suppliants....

Mais la voiture passa outre, elle tourna le coin du lac de Marly sans que le malheureux eut pu seulement se faire entendre.

— Paul, balbutiait-il, oh ! Paul !... si tu savais ce qu'ils ont fait de mon père !... Catherine !... Orembourg... oh ! qui me vengera de cette femme ?

— Cette femme? demanda Henri, étonné.

— Qui, l'impératrice... celle qui vient de vous quitter, celle qui vous parlait ici.., tout à l'heure...

— L'impératrice !

— Et quelle autre que Catherine eût pu vous proposer ainsi le marché de votre honte, quelle femme se serait fait ainsi un jeu des lois les plus saintes?

Oui, j'ai tout entendu.... tout.... J'épiais dans l'ombre, je m'étais caché près du pavillon... Oh ! ce qu'elle a dit est gravé là !... Malheur ! oh ! malheur sur Catherine !

— Silence, imprudent !

— Oh ! je ne suis pas un ennemi ordinaire,

sachez-le bien ; je suis riche, j'ai des mugics et des valets à mes ordres... Au delà de Moscow je commande, j'ai droit de vie et de mort. Et tenez, cette bague, ce sceau que vous voyez briller à mon doigt... ...

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est l'anneau de l'impératrice !... Oui, j'ai pénétré, grâce à lui, dans les cachots d'Orembourg; oui, je l'ai vu, lui... Je l'ai vu... je l'ai couvert un moment de mes baisers...

Et comme Henri s'efforçait vainement de le comprendre, le fou ajouta, avec un indicible mélange de tendresse et de respect :

— Oui, c'était bien lui... mon père... un

visage majestueux à donner envie aux rois... Il avait le front couronné d'une auréole pure et sainte... j'ai cru qu'il dormait, et alors je me suis approché de lui, retenant jusqu'à mon souffle... L'Ordre de Saint-Vladimir reposait sur sa poitrine, près de celui de Saint-Georges. A son côté droit, était un livre sacré.... — Père, lui ai-je dit de ma voix la plus basse et la plus douce, c'est votre fils qui vient vous chercher ; vous allez quitter ce cachot, ou plutôt cette tombe ; l'impératrice le veut... Les geôliers eux-mêmes me regardaient tristement. Un flambeau brillâit d'une lueur morne dans la main de l'un de ces hommes ; je l'ai pris, je me suis penché... mon père dormait toujours. Il rêve, me suis-je dit. Je me suis alors rapproché de lui avec précaution. Sa main pendait hors de ce grabat sans nom que

je vois... oh ! oui, mais dans quel état ! dévorée, coupée par les rats de cette humide prison. J'ai collé mes lèvres sur cette main...elle était froide. J'ai voulu le réveiller par un baiser. Horreur ! c'était la glace que sa joue et que ses lèvres. Mort ! mort ! me suis-je alors écrié, en me roulant à terre avec des sanglots ; oh ! j'arrive trop tard ! mon père, mon pauvre père ! J'ai écarté ses cheveux, j'ai soufflé vainement sur ses tempes froides. Un bruit d'ailes m'a paru alors palpiter à son chevet ; mon père, était-ce ton âme ? Mais bientôt ! oh ! bientôt ! je me suis relevé, en criant : Malédiction ! Sur le côté gauche du martyr, du saint, sous la plaque même de Saint-Vladimir qu'il portait, était une blessure large et profonde... On l'avait assassiné !

Henri chancela, et il recula anéanti.

— Assassiné, continua le fou, avec un rire frénétique ; oui, assassiné comme Ivan, ou Pierre III — la même main !

Il s'arrêta, et promena lentement son regard autour de lui.

— Vous avez deviné de qui venait cet ordre, poursuivit-il ; oh ! vous l'avez deviné !...

Henri, consterné, baissa la tête.

— Mais ce que vous ne savez pas, ajouta-t-il, c'est ce qu'était mon père, le comte Grégoire Stefanoff... Vous ne le savez pas... oh ! non !... Eh bien ! je vais vous le dire... Regardez-moi bien sans pâlir, ici, à la lune... Je suis...

Il amena Henri par le bras jusque sous les

rayons de l'astre nocturne et lui fit voir son visage. C'était celui d'un fantôme.

— Favori futur de Catherine, lui cria-t-il d'une voix altérée par la rage ; regarde-moi bien... celui que tu vois est le fils d'un favori !

— Il poussa un rugissement de bête fauve, et se perdit dans les hautes futaies du parc, sans que le chevalier eût pu s'opposer un instant à cette course insensée...

CHAPITRE XII.

La Clef.

XII

La Clef.

Henri venait à peine de se mêler aux groupes animés qui émaillaient les salons de Peterhoff, quand il vit venir à lui Arrika toute tremblante.

Le visage de la jeune fille n'exprimait que trop son inquiétude, l'exquise fraîcheur de son

teint avait fait place à une pâleur presque mortelle. Elle interrogea le chevalier sur son rendez–vous, mais elle n'en put tirer d'abord que de vagues monosyllabes. La poitrine de Henri battait avec force, mille pensées lugubres se faisaient jour dans son esprit.

— Arrika, dit-il, ma chère Arrika, nous ne sommes plus en sûreté dans ce palais, tout nous y menace, tout nous y conseille de fuir. Partons, chère bien–aimée, partons!

— Partir! y songes–tu, mais que s'est–il donc passé? Tes mains sont froides, Henri, ton front est mouillé de sueur, tu ressembles à un homme dans le délire!

— Ce n'est point du délire, crois-moi, c'est

de la raison. Il faut qu'avant minuit nous ayions quitté le palais.

—Le palais? avant minuit? mais tu oublies donc qu'à cette heure l'impératrice a promis de signer elle-même cet arrêt qui fait mon orgueil, ma vie!

— Arrika, nul, excepté moi, ne peut t'avertir du péril, un arrêt de mort est suspendu sur nos deux têtes.

— Un arrêt de mort?

— Oui, je te le répète, il ne nous reste que la fuite. Tu connais la grande-duchesse; prie-là, dans un instant, d'obtenir de son époux un sauf-conduit pour nous deux. Une heure

de plus passée dans ce palais, Arrika, c'est pour nous le malheur, la désunion, la mort!

— La mort! Henri, oh! alors, je n'hésite plus. Non pour moi, mais pour celui que je regarde déjà comme mon seigneur et maître! Partons, oui, fuyons, je vais de ce pas trouver la grande-duchesse... Pourtant, ajouta-t-elle avec une expression de douce prière, j'eusse bien voulu savoir, Henri, ce que cette femme t'avait dit!

— Cette femme, répondit Henri, ne m'en parle pas, c'est le démon! Si tu as pour moi, Arrika, la simple et chaste amitié qu'une sœur a pour son frère, tu feras ce que je t'ai dit. Voici la grande-duchesse, je te laisse!

— Où te retrouverais-je, Henri?

— Là, sous ce bosquet, j'y serai dans un quart-d'heure. Et se dégageant rapidement du bras de la jeune fille, le chevalier descendit dans les jardins pendant que l'archet donnait le signal des quadrilles.

La nature du chevalier était, nous l'avons dit, plus timide qu'impétueuse. C'était un délicieux pastel de La Tour et rien de plus. Son âme, jusque-là, avait ressemblé à l'onde d'un lac encaissé profondément sous les rochers et que devait remuer à peine un souffle d'orage. Ce qu'il entrevoyait de cette cour sinistre et mystérieuse l'épouvantait. Ce n'est pas que la bravoure ne fut le fait de Henri, mais il se trouvait cette fois le héros imprévu d'un drame

semé de périls; ce qui eut fait l'orgueil et la joie de Lovelace lui paraissait un abîme. Il ne faut jamais déplacer certaines organisations de leurs limites : le dix-huitième siècle fut berger, il n'hérita point des témérités de Buckingham. Mettez en balance Potemkim avec Richelieu, et vous verrez de quel côté fût l'audace froide et hautaine ; en France, il y avait alors des favorites, mais depuis longtemps les favoris avaient cessé. Eperdu, muet devant ce rêve éblouissant,—l'amour d'une impératrice — le chevalier demeurait saisi du vertige sous les fenêtres de ce bal magique, flamboyant où les pierreries couvraient les épaules de vingt femmes charmées de plaire; les yeux du chevalier étaient ouverts et il ne vit rien, rien que les pieds du fou, meurtris par les ronces de la route, rien que le lit de Catherine

ensanglanté ! Arrika elle-même, la douce et simple Arrika, ne lui semblait plus qu'une victime prédestinée. Une main impie, jalouse pouvait briser d'un jour à l'autre ce parfait miroir de grâce ; les fleurs de son bouquet pouvaient se voir empoisonnées comme le cristal où elle poserait ses lèvres ! Ce que la devineresse du pavillon lui avait dit, ou plutôt ce qu'avait osé lui dire Catherine faisait à Henri l'effet d'un glaive suspendu.

—Ainsi, murmura-t-il, je fuis ce que d'autres recherchent, cet amour despote me fait horreur ! Étrange despotisme que celui qui parle par la bouche même du vice, de la passion, de l'amour ! Arrika obtiendra-elle ce que je désire ? Oh ! oui, la grande-du-

chesse est si bonne ! Si elle refusait pourtant !

Henri s'était assis sous une tonnelle couverte de lianes touffues ; il aspirait les parfums tombant de ces fenêtres odorantes ; il écoutait le bruit des bassins limpides brisant leurs gerbes dans leurs conques sonores. En même temps, il repassait en lui-même les événements divers dont il s'était vu le jouet depuis son arrivée à Pétersbourg.

— Les événements, pensait-il, marchent vite en ce pays ; on pourrait vraiment s'y croire en pleine mer ; à voir les secousses violentes que le moindre choc vous y imprime. Quel océan perfide que celui de la cour ; pour un marin novice comme moi ! L'amour de cette jeune fille est ma seule ancre aujourd'hui ;

oh! je suis perdu si je crois un instant aux promesses de Catherine! J'étais curieux comme tant d'autres d'approcher cette femme célèbre, mais il ne me serait jamais venu en pensée qu'elle pût un moment abaisser ses yeux sur moi. Ses paroles, je l'avoue, ont porté en moi un trouble étrange, serait-ce par politique qu'elle m'aurait distingué? Le duc de Choiseul a peu ménagé l'amour-propre de Catherine; notre ministère a toujours manifesté des intentions hostiles à la Russie. Me prendrait-on ici pour un instrument que l'on brise à volonté?

Henri ne voyait que le péril, ce péril doubla ses forces.

— Oui, je dois partir, je dois quitter Pé-

tersbourg cette nuit même; s'écria-t-il en voyant se détacher dans l'ombre une forme svelte et blanche dont la robe frolait mystérieusement les gazons du parc.

C'était Arrika, mais Arrika pâle, alarmée et se soutenant à peine.

— Tout est perdu, dit-elle à Henri, impossible d'obtenir du grand-duc Paul ce sauf-conduit qui nous est si nécessaire. L'impératrice et son fils échangent en ce moment de froids et sombres regards; la duchesse elle-même si bonne, si affable, paraît consternée de leur mésintelligence. Un orage couve au palais contre Catherine et Paul Ier.

— Que faire, que devenir! ma chère Ar-

rika? j'ai plus que jamais besoin d'appui. Oh! tu ne peux savoir ce qui va se passer à ce contrat si je me présente aux yeux de l'impératrice?

— Tu m'as parlé, Henri, de vagues terreurs, de périls qui ne sont peut-être qu'imaginaires!

— Oh! non, reprit Henri, non, je sais pourquoi je tremble, pourquoi je dois fuir, fuyons!

— Mais qui nous sauvera, reprit-elle, qui nous arrachera de ce palais que tu m'as appris à maudire? La grande-duchesse elle-même n'ose affronter le courroux de Catherine!

— Arrika, c'est à nous seuls qu'il appartient de tenter maintenant l'œuvre de notre salut, les instants nous sont comptés.

— Mais un carrosse, des chevaux?

— J'ai la barque du patron Jean qui m'a amené jusqu'à ces jardins ; il m'attend!

— Mais les sbires du palais?

— Nous les déjouerons, ils s'appercevront trop tard de notre absence.

— Ils vous arrêteront avant que vous n'ayiez mis un pied dans votre esquif, reprit une voix sourde qui fit tressaillir Henri.

— Le fou! murmura-t-il en portant la main à son épée.

Mais André Stefanoff lui saisit le bras en souriant. Son regard plein de fierté s'était changé cette fois en un regard tendre et bienveillant; il s'était incliné avec compassion sur Arrika.

— Imprudent, dit-il à Henri, cette fois j'arrive à temps. Oui, vous avez dit vrai, il faut qu'avant un quart-d'heure vous ayez quitté Peterhoff, il faut que cette jeune fille vous suive... Seul ici, oui, seul... j'ai les moyens d'assurer votre fuite, et je vous promets de l'assurer.

— Vous! s'écria Henri, d'un air de doute, et en regardant André Stefanoff.

— Moi-même... voyez cet anneau.

— Cet anneau, vous me l'avez déjà montré, n'est-ce pas celui de Catherine?

— L'anneau de l'impératrice! je le reconnais, dit Arrika en examinant la bague. Oh! monsieur, monsieur, qui que vous soyez, sauvez-nous!

— Il en sera ainsi, reprit André, mais à une condition...

— Parlez, oh! parlez, fut-ce mon sang, ma vie!...

Et le chevalier, en prononçant ces mots,

implorait cette fois, d'un air suppliant, celui qu'il avait devant les yeux,

André s'approcha de lui, après avoir écarté doucement Arrika, et il lui jeta à voix basse quelques paroles à l'oreille...

— Échange pour échange, ajouta-t-il, sans que la jeune fille pût l'entendre et en remettant à Henri la bague qu'il tira de son doigt. Fuyez.

Henri ne répondit à André que par un serrement de main prolongé.

Dès qu'ils se furent enfoncés tous deux sous l'épaisse ceinture des jardins qui longe le golfe, André Stefanoff, demeuré seul, s'ap-

procha du bâtiment où se trouvait la salle de Diane. Il examina quelques secondes la fenêtre de cette pièce, et rassemblant d'une main les plis de son manteau, il s'appuya de l'autre sur l'angle d'une statue de marbre, projetant de son côté une large saillie d'ombre. »

— Sauvés ! murmura-t-il en détournant une dernière fois la tête, et en voyant fuir le bout de la ceinture blanche d'Arrika à l'extrémité du parc. La bague impériale leur ouvrira toutes les portes !

Il demeura pensif, son front dans sa main, soutenant de temps à autre sa tête brûlante, et comme enseveli dans une morne rêverie. De folles bouffées de musique tournoyaient dans les salons du palais pour retomber en

notes perlées sur les gazons où le pied des promeneurs ne glissait plus. Tout était devenu silencieux autour d'André, dans ces jardins; les illuminations se mouraient de branches en branches, un vent fougueux s'élevait depuis un quart-d'heure de l'immense baie de Cronstadt.

André attendait, en proie au délire et à la fièvre.

Tout d'un coup, et pendant que l'horloge de Peterhoff frappait douze coups secs, la fenêtre du salon de Diane s'ouvrit, une femme vint s'y fixer.

André tressaillit, l'obscurité enveloppait

alors cette forme humaine dont le voile flottait au gré du vent.

Le jeune homme s'approcha, une voix tremblante et mal déguisée laissa tomber ces mots : Est-ce vous?

— Oui, murmura-t-il en tendant la main sous le balcon, c'est Henri!

Une gaze blanche roula à ses pieds, c'était un mouchoir, à ce mouchoir était suspendue une clef d'or!

Il la ramassait à peine, lorsque la fenêtre se referma.

— Catherine ! dit-il à voix basse, maintenant tu es à moi !

Il traversa rapidement l'une des allées de ce magnifique jardin d'Armide, et se perdit dans un escalier secret habilement masqué par la porte d'une grotte. Dans le mouchoir de l'impératrice il y avait un billet, et dans ce billet était tracé la route qu'il devait suivre.

Pendant ce temps, Catherine promenait autour d'elle des regards inquiets, cette fête semblait peser sur elle du poids de tout son ennui. Elle devançait l'heure, le moment ; elle se prenait à douter de la résolution ou plutôt de la témérité du chevalier. Cependant il avait ramassé la clé ; à ce rendez-vous nocturne il était seul, seul, sous la fe-

nêtre de la salle de Diane, seul et déjà loin d'Arrika, sa bien-aimée ! Catherine pensa que son adresse avait persuadé la naïve jeune fille, qu'Henri avait abordé avec elle une vive et franche rupture. L'absence d'Arrika fit passer toutefois un nuage sur le front de l'impératrice.

— Où donc est-elle? demanda Catherine à la comtesse Minodora, enchantée de se voir, pour la première fois de sa vie, dans une demi-confidence de sa souveraine.

La pendule venait de sonner à peine minuit, lorsque l'impératrice adressa cette question à la comtesse Minodora.

— Je ne sais, madame, reprit celle-ci, mais

Arrika, votre demoiselle de Chiffre, ne saurait tarder, c'est l'heure à laquelle vous devez signer, je crois, à son contrat.

La comtesse Minodora dont le contrat pouvait dater, à coup sûr, du règne d'Elisabeth la Grande, plongeait en même temps sur l'impératrice un regard inquisiteur. Don Mello qui s'était proclamé avec courage son cavalier servant, se tenait obséquieusement à côté d'elle.

— Quel est cet étranger? demanda Catherine, son nom?

— Je m'appelle don Mello, auguste souveraine, répondit le Portugais en s'avançant; parlez, que puis-je faire pour votre service?

Il ajouta à l'oreille de la comtesse :

— Vous le voyez, l'impératrice m'a souri !

— Monsieur, reprit Catherine, s'adressant à don Mello, rendez-moi le service d'aller voir si le comte de Narischkin, mon capitaine des gardes, est ce soir de service près des appartements de la couronne. Dans ce dernier cas, veuillez l'amener ici.

Don Mello ne tarda pas à revenir en amenant le capitaine des gardes.

— N'avez-vous rien vu ? demanda Catherine à celui-ci.

— Je viens de voir un homme, le feutre

abattu sur les yeux, qui tournait une clé d'or dans la serrure du boudoir impérial, répondit le comte; j'ai pensé, madame, que c'était un des membres de la Chancellerie secrète.

— Et vous avez pensé juste, comte de Narischkin; accompagnez-moi, je vais descendre.

L'impératrice poussa la porte du boudoir, et elle entra.

Une seconde ou deux s'étaient à peine écoulées, que le capitaine des gardes entendit un cri aigu, à ce cri succédèrent bientôt plusieurs autres. Puis Catherine, pâle, haletante, apparut bientôt elle-même aux regards de ses fidèles Circassiens, les lèvres émues par le trouble et l'épouvante.

— Un homme... balbutia-t-elle... un meurtrier !... là... voyez !

Elle montrait du doigt les rideaux du lit, on y courut.

André Stefanoff attendait en ce lieu, les bras croisés, immobile...

Le capitaine des gardes ramassa à côté de lui un poignard ébréché ; la lame de ce poignard avait glissé sur la cuirasse d'acier qui servait d'égide depuis quelque temps à Catherine...

— Mort à l'assassin ! crièrent les gardes.

Stefanoff tomba sans avoir poussé un cri.

Quand le grand-duc Paul, attiré comme les autres seigneurs de la cour par le tumulte, entra dans cette chambre, il poussa du pied une masse inerte qui faillit le faire tomber.

Il se pencha, et à la lueur d'un flambeau, il reconnut le corps d'André.

En écartant les vêtements ensanglantés de l'assassin, on trouva cette devise écrite de sa main, sur un livre de piété qu'il portait :

Gregorius redivivus et ultor. C'était, sauf le nom, la devise de Pugatcheff.

Une année après, la grande-duchesse Natalia mourut ou disparut d'une manière en-

core plus tragique que la prétendue princesse Tarrakanoff. Tout le monde connaît l'histoire de Rasoumowski. Catherine n'avait pas reculé devant un crime, elle avait conduit près de sa belle-fille, alors en couches, une sage-femme moscovite ; assistée par cette femme, la grande-duchesse expira dans le travail. Les détails de cette mort en font une page sanglante, affreuse pour l'histoire de celle qui commanda le meurtre de Pierre et d'Ivan.

. . . . . .

Le café de la Régence était déjà fort en vogue au temps où se passait cette histoire qu'un vieux diplomate de Prusse, ami du comte de Goërtz, nous raconta. Henri de Luz avait repris du service à la cour de France où il n'avait pas eu de peine à pré-

senter Arrika, devenue bien vite l'une de ses plus charmantes femmes. Don Mello épousa en secondes noces la comtesse Minodora Kirkoff, dont le mari mourut exilé en Sibérie.

C'était bien le moins que le lieutenant de police de Catherine eût mérité ; mais peut-être don Mello méritait-il mieux que ce que le comte de Kirkoff lui laissait.

FIN DES OEUFS DE PAQUES.

SOUVENIRS DU RHIN.

SOUVENIRS DU RHIN.

I

Mon cher ami,

En vous quittant si vite et si tard à la fois pour le véritable but de mon voyage, j'étais loin de m'attendre que je dusse tant prolonger mon excursion aux bords du Rhin, mais le voyageur appartient à Dieu ; un ciel clair, un gai rayon décide souvent de sa route.

Maintenant je suis presque au port, et je vous écris des fraîches allées de Lichtenthal. Ici meurent les bruits de la politique, du congrès et de M. Thiers lui-même, que vous voyez cependant promener ici ses utopies orléanistes dans ce Longchamps de Bade peuplé de bancs de verdure et de châlets. Ici, on peut, grâce au paysage et au grand-duc, conquérir un peu de sécurité, rassembler ses notes de touriste, et déchirer, pour un ami aussi indulgent que vous, les pages de son album. Que n'êtes-vous là, à mes côtés, pour leur imprimer les tons chatoyans de votre palette! La plume acérée qui nous a donné l'analyse de Brummel, l'esprit incisif à qui la Mode doit de si excellentes pages, trouverait ici une ample récolte de silhouettes à mettre en jeu. Hoffmann s'amusait, dit-on, à dessiner lui-même ses fi-

gures; comme Hoggarts, vous sculptez à l'encre en vous passant vous-même de cet artifice par-resseux, vous savez dire d'un mot l'aspect des villes, vos regards flottants embrassent tout.

Vous étiez né touriste, et dès lors, mon cher, quel bonheur pour nous de vous écouter ! Mais vous faites mieux, sentinelle avancée de la Mode, vous veillez sur ses créneaux. Lisez-moi donc; quand le couvre-feu aura sonné, quand vous donnerez trêve à vos études toujours utiles. Souvent seul dans ce voyage, comment ne vous aurais-je pas regretté? Douce à l'œil comme au cœur, la blonde Allemagne vous réclamait. Vous y eussiez vu à la fois de magnifiques paysages et des intérieurs dignes des maîtres flamands, des professeurs stationnaires et des étudiants trop progressifs, des flèches d'église à vous faire rêver, et un sourd

travail d'opinion à vous faire peur. Ici, tous les aspects chers aux laquistes, aux poëtes; plus loin, le souffle glacial du prosaïsme, le Rudesheimer versé dans les coupes roses, où l'encre coulant encore à pleins bords aux derniers congrès de Francfort et d'Heidelberg. Vous faites mieux, vous entendez Ugalde et Alboni ! vous recueillez, de oui-dire, comme à mon grand regret je les ai recueillis moi-même à Wiesbaden, ces milles traits charmants d'un grand cœur, moisson royale qui devra germer aux jours prescrits. Vous stigmatisez les pantins de 1848, ceux qui ont marché sur cette pauvre France avec leurs pieds de fange et leurs ironies sanglantes. Encore une fois, je suis bien osé de vous parler encore de wagons et de bateaux à vapeur !

C'est le 30, vous le savez, que je suis parti

de Paris ; le chemin de fer nous emportait vers Cologne. Ce chemin de fer de Paris à Bruxelles n'est qu'une longue suite de buffets: Brillat-Savarin l'eût comparé à un large pâté dont à chaque station le voyageur gourmet trouve des tranches. Les fleurs, les cristaux, ornent ces confortables oasis, où l'on reste à peine un quart d'heure. — C'est à l'une d'elles que je rencontrai Alexandre Dumas. Il se rendait à Claremont avec M. Jules Pasquier, ancien médecin de Louis-Philippe ; notre conversation dura deux secondes (premier reproche que je me permettrai d'adresser au chemin de fer, ce despote si pressé). A Claremont, Dumas allait retrouver la royauté de la tombe ; je disais, moi, avec tristesse, que je n'arriverais pas à temps pour voir celle de

l'exil. Nous nous séparâmes, nous avions deux routes...

Je connaissais Bruxelles de longue main, on me laissait une heure pour la visiter, j'en revis les édifices et les promenades avec ce sentiment de tristesses profondes qui s'attache comme le ver à la jeunesse des souvenirs... Quand il nous est donné de revenir sur nous-même en visitant nos premières étapes d'insouciance et de gaieté, notre cœur et nos yeux trouvent des larmes. De bonnes heure j'avais vécu dans la Flandre avec les vieux maîtres de la peinture ; je les choyais, ils me le rendaient. J'étais heureux ! Pouvez-vous me dire où est l'art et le bonheur ?

Nous courions vers Cologne à neuf heures du matin. La route est peignée, coquette ; ses barrières noires et blanches, ses haies vives,

sa culture, ses maisonnettes blanches à toits de chaume, tout dès la sortie de Bruxelles vous fait pressentir l'admirable pays de Liège où le colosse en feu va vous porter. Ces bouleaux, ces prairies vertes, semées çà et là de vaches dignes de Paul Potter ; ces eaux, ces écluses vous suivent jusqu'à Malines. C'est ici que le véritable jardin anglais commence, avec la monnaie étrangère dont vous voyez les premières effigies près d'Esmaël. Un beau pont sur la Meuse, des lointains boisés, des fabriques pittoresques ne sauraient voiler à vos yeux le désastre réel des inondations récentes ; cependant les chèvres joyeuses agitent leur grappe de clochettes sur les pentes verdoyantes, les ruisseaux déploient leurs gazes argentées, les silex taillés à pic, les tunnels fréquents aident aux incidents du paysage,

La vallée s'étend, se déroule, s'enfonce avec ses terrains déchiquetés, ses bouquets de sorbiers et ses touffes de bruyères roses. Vous imaginez bien que les gens du pays ont fait bâtir en si bel endroit de charmantes constructions, elles ambitionnent çà et là la forme des castels gothiques sur des pelouses de Kew ou d'Epsom, l'une surtout, appartenant, à M. Biolay, un peu avant Pépinster, station qui précède Spa. Après Dolhain frontière de la Prusse, le premier regret qui vous saisit est celui de ne point voir Aix-la-Chapelle, le tombeau impérial de Charlemagne; mais je connaissais de longue date ce lieu de repos du *grand et orthodoxe* empereur, ainsi que dit l'inscription de son arc de triomphe, détruit plus tard, au sac des Normands. Vous savez que dans le trésor de la cathédrale, on voit la tête, le bras

droit et le cor de chasse de Charlemagne.

Squelette, qu'as-tu fait de l'âme?
Lampe, qu'as-tu fait de ta flamme?
Cage déserte, qu'as-tu fait
De ton fier oiseau qui chantait?
Volcan, qu'as-tu fait de ta lave?
Qu'as-tu fait de ton maître, esclave?

A la chapelle des Trois-Rois, au Dôme de Cologne, je devais fouler par dédommagement la dalle noire sous laquelle repose le cœur de Marie de Médicis. Dernière étape du Rhin poétique, Cologne est à la fois le tombeau d'une reine et le berceau d'un grand artiste. Quel artiste et quelle reine, mon ami ! Exilée onze ans de France, veuve de Henri IV, mère de Louis XIII, cette femme hautaine, ambitieuse, s'est éteinte ici à 78 ans, dans la plus profonde misère, ici, à cette maison de la Stern-

gasse portant le nº 10 ; mais dans cette même maison où elle mourut, est né Rubens, qui tant de fois la peignit lui-même. « *La reine Marie ne fut pas assez surprise de la mort de son mari* », écrit quelque part le président Hainault ; en revanche celle-ci dut être surprise de se retrouver vieille et infirme avec le peintre de ses splendeurs et de ses fêtes. Draperies flottantes, nymphes flamandes qui folâtriez avec les tritons joufflus au son de la conque marine autour de la royale accouchée, écharpes blanches sifflantes au vent, belles dames d'émeraudes et de satin, cour italienne bruyante, vous dûtes passer comme un rêve sur cette morne agonie ! Quand la reine se mourait, Rubens avait créé déjà, lui, la peinture flamande, il avait imprimé son nom à ses toiles les plus superbes. Entrez avec-moi,

par exemple, dans cette maison voisine de la cathédrale (Dôme). L'aspect en est modeste ; c'est cependant le musée. Là, des portraits sans cadre, un parquet mal tenu, une muraille froide et nue. Au rez-de-chaussée, quelques bas-reliefs et des armures assez pauvres. Mais laissez à votre propre instinct d'artiste le soin de vous conduire vers un chef-d'œuvre, et parmi tous ces portraits de princes d'Allemagne, doués au reste d'un caractère étonnant, vous irez vous agenouiller comme dans une église devant le tableau de Rubens représentant l'*Extase de saint François à qui le Christ apparaît*.

Nulle parole humaine ne saurait reproduire l'éclat magnifique de cette page dont le faire est admirable ; c'est sans contredit, pour moi qui ai vu beaucoup de Rubens en Italie,

en Flandre, en Espagne, en Angleterre, l'un des plus beaux fleurons de sa couronne princière. Ce tableau seul, bien qu'il soit loin d'être exposé à son jour, mériterait qu'on fît le voyage de Cologne; il ne se compose pourtant que de trois figures de grandeur naturelle, le Christ, saint François, et un moine assis au bas de la montagne où le saint se tient les bras étendus recevant les effluves sacrées du corps du Sauveur. La tête de saint François est à elle seule un poëme rutilant de force, de foi et d'éclat; la macération des traits, la pâleur livide des tons de chair, la pose contemplative de la tête, l'air bleuâtre, humide qui baigne du côté du saint l'endroit qu'il habite, qui éclate du côté du Christ sous une pluie dorée de rayons où se jouent des têtes ondoyantes de chérubins, la posture du moine élevant sa

main droite sur ses yeux pour n'être pas blessé de ces jets radieux que lance la céleste apparition, la pâte robuste des terrains, tout l'aspect mystique et réel à la fois de ce chef-d'œuvre en font un trésor tel, que l'œil indécis court d'un détail à l'autre dans un continuel éblouissement. Pour tout autre pinceau que celui de Rubens, ce Christ à barbe blonde, au corps emplumé, aux contours réels, palpables, fût devenu un écueil réel, mais c'est ici la réalité de la vision, c'est la chair, la vie, la révélation soudaine d'une divinité. J'ai passé une heure devant cette toile, une heure pendant laquelle j'étais heureux de me rappeler un à un tous les sujets analogues à celui-ci. Le gardien de ce musée semblait peu à l'aise; il me regardait, il m'épiait; peut-être croyait-il que j'étais un peintre et que la jalousie qui

guida la main des envieux de Lésueur allait armer aussi la mienne.... La vue de quelques *kreuzer* lui donna de moi une meilleure opinion.

Outre le grand nombre de triptiques dorés qui ornent ce musée de Cologne, l'œil y rencontre une infinité de dames-jeannes, de canettes, de cruches de toute époque, capables à coup sûr de vous faire tomber du ciel de Rubens dans les plus froides réalités. Je n'y ai remarqué en fait de peintures modernes qu'un épisode de naufrage, et une attaque de lions et de tigres peints en 1835 par Meister, qui a fait aussi un bon portrait du roi de Prusse à cheval.

N'attendez pas, du reste, de moi, d'autres éloges de Cologne, à moins que je ne vous

parle de sa cathédrale et de quelques-unes de ses églises, celle des jésuites, à la façade entourée de grilles, possède un travail curieux, c'est une balustrade de marbre d'une seule pièce; ce chef-d'œuvre est dû à deux frères de cette savante société, si souvent calomniée, méconnue. Partout dans ces chapelles éclate l'image de Loyola; la chaire du temple a été sculptée elle-même par deux frères jumeaux, le maître-autel et le buffet d'orgues témoignent aussi de ce que pouvait créer et produire, aux temps catholiques, cet esprit vivace, agile, rallié à une seule communauté d'études, de labeurs et d'intérêts. Enfin le *Crucifiement de Saint-Pierre*, par Rubens, complète ces richesses. La Prusse le reprit en 1814 et le restitua à Cologne. C'est une des victoires de ce glorieux génie; ce tableau fut exposé à Paris,

dans le musée des Arts, où il produisit à peine de l'effet.

« *Ludimus effigem vitæ.* » Telle est l'inscription qui figure à la façade du théâtre, orné des bustes de Schiller et de Mozart. En cette contrée, le latin joue un grand rôle ; le théâtre de Coblentz a, lui, pour devise : *Musis moribus et publicæ lætitiæ.* Les places de Cologne sont belles, mais l'ensemble des rues triste e resserré; de temps à autre, vous les voyez traversées par des fiacres séculaires, quelques uniformes et des étudiants à figure pâle. Des portes vertes à bouton de cuivre luisant, des rideaux soigneusement tirés, quantité de pots de fleurs et de fluxias, joies ordinaires des fenêtres du pauvre, des orgues maladifs et des maisons qui sentent la réforme : voilà Cologne, la ville de Rubens, devenue la

patrie de tous les Jean-Marie Farina, qui prétendent tous être le *seul vrai*. Du reste, la pipe partout, les *restaurations*, tavernes sombres, habitées par des êtres silencieux, ressemblant presque à des ombres. La cathédrale inachevée laisse voir l'herbe et les plantes parasites semant leur injurieux linceul à ses tours commencées. On veut, dans ce pays classique des légendes, que ce soit le diable en personne qui, par jalousie contre un jeune architecte chargé de cette œuvre colossale, ait déchiré un coin du plan, celui où manque la tour. C'était un échiquier satanique, et l'une de ces pièces une fois perdue, l'artiste dut mourir à la peine, son collaborateur infernal lui ayant fait défaut. Ces ballades, ces récits d'un autre temps conviennent aux esprits de la fantastique Allemagne : n'en rions pas ;

elles nous ont valu Hoffman, Tiek et d'autres. La maison que vous voyez en face, grâce à ma baguette d'Asmodée, est encore un exemple de ces traditions étranges; elle est située près d'une place aux quinconces taillés, et présente, ô miracle! deux chevaux passant leur tête par la fenêtre du second étage. N'allez pas en conclure que les écuries étaient en l'air: cela vient tout bonnement de ce que la dame Richemonde de Lyskirchen, enterrée vivante comme la Ginevra, se vit tirée de son sommeil léthargique par des voleurs curieux de sa plus belle bague. Rentrée dans sa demeure, encore drapée de noir, la malheureuse trouva son époux peu en train de croire à sa résurrection; il s'écria: « Je le croirais si on me disait aussi que mes chevaux sont allés eux-mêmes au grenier à fourrages. » Aussitôt,

bruit fantastique dans la maison, chacun de sortir, et l'on voit les chevaux de sa seigneurie qui passaient leurs têtes par les lucarnes de la partie la plus élevée. Le marché fait face à cette singulière maison. Ces femmes en mouchoir blanc sur le cou en guise de camail, aux cruches de cuivre, polies et frottées dès l'aube comme un miroir, ces vendeurs, ces chalands, vous ramènent par la pensée aux scènes de Metzu et de Terburg. En somme, à part les vitraux de la cathédrale et le tableau géant de Rubens, vous trouvez Cologne une ville maussade et triste. Je vous y recommaude encore, cependant, le tombeau de sainte Ursule et son histoire. La légende si populaire des onze mille vierges sollicite l'attention. Ne vous figurez pas qu'elles étaient onze mille, mais onze qui débarquèrent à Co-

logne avec la sainte ; la plus jolie se nommait *Undecemilla* et donna naissance à l'erreur. La République de M. Ledru-Rollin et la fête de l'Agriculture en avait 300, c'est un progrès.

Je vous ferai grâce des bords du Rhin jusqu'à Cologne, cette draperie tant de fois soumise à l'admiration et au burin. De pareils spectacles ne peuvent se dire, ils reviennent de droit aux toiles du Diorama. Ces légendes racontées devant chaque tour par le moindre Allemand trinquant avec vous sur le tillac, au choc des verres roses ou bleus, dans lesquels brille l'or du Rüdesheimer, ont une couleur, une sève égales au moins à celles de ce vin généreux étendant son double éventail de vignes jusqu'à son vrai Parnasse, le Johannisberg. Tour à tour, coquets ou imposants, ces plis du fleuve vous font rêver de puissance et de

guerre ; à la lune on voudrait voir se lever sur ces créneaux les ombres des Ruthlein et des Conrad. Tout dans ce trajet vous entretient malgré vous des mâles beautés d'un autre siècle ; beaucoup de petites filles de dix à douze ans, aux cheveux blonds tressés en couronne, y chantent encore des refrains mélancoliques comme Mignon. La musique, en Allemagne, est la compagne inséparable de la poésie ; elle ne vient pas comme à Paris vous éveiller en sursaut, elle choisit votre moment le plus commode, l'heure de la promenade, du bateau à vapeur ou du dîner. Ces roches au manteau vert fourré de tours moyen âge, ces moulins au bonnet d'évêque, ces villages blancs, roses et noirs comme des joujoux, répètent encore les notes chères à Bethoven et à Weber ; les lèvres du grand fleuve en sont

avides. Devant Unkel par exemple petite marine d'un ton fin appelant le pinceau d'Isabey ; devant Andernach, la ville aux aspects noirâtres; devant le Reineck ; vrai château de décor et d'opéra, il est impossible de ne pas se croire en pleine féerie : la nuit est venue, les vitres s'allument, des serpents de feu courent sur les ondes, un bras noir s'allonge d'une façon gigantesque vers les tambours du bateau. Ce bras d'ombre colossale, c'est le pont volant qui vous descend à Coblentz. Il faut voir ce que le gouvernement prussien, tant de fois méconnu, a su faire de cette ville. L'ancien château électoral, avec sa colonne d'ordre ionique, avait été, par exemple, dévasté à plusieurs reprises par les républicains français ; la Prusse l'a fait rétablir, on y exécute encore aujourd'hui de grands travaux.

Le confortable allemand se retrouve ici dans toute sa fierté saxonne ; c'est l'hôtel du Géant, des Trois-Suisses, de Bellevue, qui vous ouvrent des salles ornées de piliers où cinq à six tables immenses se trouvent dressées. Tous ces réfectoires grandioses ont un double étage de fenêtres rideaux de perse, un orchestre, des lustres de gaz ; des enfants de douze à quinze ans circulent autour des tables L'Allemagne aime l'enfance, ces petits serviteurs s'essaient de bonne heure à parler les idiomes variés du globe. Visitez ces belles églises, l'hôtel de Metternich, dont les fenêtres donnent sur la Moselle; le monument de Marceau, mort à vingt-deux ans ; pensez à Louis XVIII et aux émigrés, emportant ici les vieux lambeaux de l'esprit français, au grand et beau jardin de Leyenhof ; voyez ces lignes formidables d'Eh-

renbreitstein, cette vie murée, ces places immenses, solitaires, et dites-vous que Coblentz n'est après tout qu'une forteresse. Ce n'est Pas Coblentz, mais ses environs qui charmeront le touriste; la route de Mayence vous conduira, sur son sable fin, au château de Stolzenfelds. Pendant notre domination, nous avions donné ces magnifiques ruines à la ville de Coblentz ; la ville, mieux avisée, les a rendues au prince royal de Prusse, le roi actuel, qui les a tirées de l'oubli.

Ici je m'arrête, Stolzenfelz, ce nid d'aigle perché sur le Rhin, valant à lui seul une description étendue. En 1845, la reine d'Angleterre put y voir l'effet d'une brillante illumination : les montagnes du fleuve, les îlots, les tours d'églises formaient avec Stolzenfels, jusqu'à une lieue, un spectacle pareil à un conte

de fées. Ces spectacles-là sont l'œuvre d'un roi : ressusciter ainsi les merveilles de Baldouin, magnifique prince de l'Eglise qui occupa ce château, c'est reconstruire.

Dans ma prochaine lettre, je serai heureux de vous dire les merveilles de ce palais, le roi du grand fleuve ; en attendant, souffrez que j'ouvre mon étui à cigarres, sur lequel est représentée la ville de Francfort. Celui de mon guide est assez démocratique : au bas du portrait de Robert Blum, couronné de roses virginales, j'ai pu lire cette inscription : *Robert Blum, martyrr der Freiheit.*

II

Stolzenfels, dont vous voulez bien que je me fasse pour vous le cicerone, est une ruine *restaurée* avec une habileté rare, je dirai mieux, avec une fantaisie toute princière. Vous partez de Coblentz par un gai soleil; la vapeur monte en colonnes dans les ravins, les vignes mûrissantes s'allongent en guirlandes de la crête violette des monts jus-

qu'à vos pieds, les basaltes noirs où germent leurs sucs bénis se profilent à vos yeux, et vous avez déjà devant vous le château magique du roi de Prusse. Environs coquets, douce promenade dans une calèche aux compas gothiques, villas fleuries s'épanouissant à vos côtés, bateaux à vapeur remontant le fleuve, depuis ceux de la compagnie de Cogne jusqu'aux steamboats de Rotterdam, telle est la fanfare que sonne pour vous le paysage teutonique; sans compter sa fourmilière d'îles aux robes de verdure, ses anses, ses voiles semées sur cette nappe éblouissante, jusqu'à l'embouchure de la Lahn. Déchirez la gaze azurée de ce brouillard matinal, et au-dessus du bourg de Capellen vous voyez se dessiner l'ancienne forteresse archiépiscopale de Stolzenfels.

Tout est mouvement et gaieté dans cette partie basse de la colline dominant le Rhin en aval et en amont. Capellen, son village féal, vous offre de tout, des fruits, des truites parfaites et même des ânes. Vous gravissez sur l'un de ces animaux patients le plateau assez raide qui vous conduit à ce véritable bijou, digne d'Horace Walpoole.

C'est à Louis XIV,— ou plutôt c'est à cette guerre, cette guerre impitoyable de son règne, qui a détruit de si admirables châteaux sur toutes les rives florissantes du Rhin, que l'on doit l'incendie et la destruction complète de Stolzenfels en 1689.

Dix soldats venus de Coblentz forment maintenant tout l'attirail militaire de ce château ; ses eaux vives ne sont plus guère rayées que par l'aile agile des bergeronnettes,

elles n'écoutent plus les vers latins de l'électeur Werner, ou les chants des trouvères envoyant leurs mélodies aux sombres ruines de Lahneck. Mais, comme je vous l'ai dit, une main royale a relevé ces ruines, les travaux poussés à plus de 20,000 francs par an, le chemin splendide, commode, qui conduit jusqu'à l'entrée et qui se trouve étagé sur un pont de six arceaux, les créneaux réparés, les fresques neuves, éclatantes, tout cet aspect imposant rappelle une volonté sûre de sa force. Les chevreuils couchés aux chenils des fossés bondissent comme autrefois, les fleurs, les fontaines égaient ce moyen âge; les cours ont vu arracher leurs manteaux d'herbes et de ronces, les jasmins et les rosiers envoient aux fenêtres taillées en ogives le parfum de leurs corbeilles. Ce panorama

unique du fleuve entrevu çà et là dans des ouvertures ménagées avec art, ces *prospects* suaves, onduleux, qui n'ont pour limite que la plaine bleue de Coblentz, ces vastes escaliers à têtes de cerfs, ces branches verdâtres des ajoncs traînant dans l'onde, comme autant de chevelures de fées, font naître dans l'âme un souvenir mélancolique du moyen âge, ce temps des grandes guerres et des magnifiques loisirs. C'est là, n'est-ce pas, que sous les souffles aimés du ciel, devait frémir le pennon ducal au sommet des tours: là que, jusqu'à la fin du seizième siècle, passait la litière souveraine des électeurs, ces constellations fulgurantes du Saint-Empire ! Dans ces roches sombres, sous ces voûtes, un des hôtes de ce castel rhénan a demandé de l'or à des fourneaux menteurs, comme jadis le

peintre Van-Dyck; c'est à Stolzenfels que Werner, prince-électeur, étudiait l'alchimie ! Je me le représentais tout à l'heure encore, ce ténébreux athlète, allumant à la nuit ses alambics dans cette chambre à vitraux de plomb, d'où l'on peut voir de loin la petite chapelle de village qui entendit l'arrêt de déposition rendu contre Venceslas dans le village d'Oberlahnstein. L'un des six chefs sur lesquels reposait l'arrêt rendu contre Venceslas était le schisme de l'église. Hélas ! qu'est devenue aujourd'hui l'autorité catholique en Allemagne ? Sa première pensée s'est présentée à moi en voyant dans ce poétique castel la chapelle royale avec une simple table de marbre noir pour autel, une chaise presbytérienne, et un pupitre à placer un livre de *reverend*. Le culte protestant est

pour moi un culte si triste, que je me suis vite enfui. J'ai retrouvé sur la rampe même du château une délicieuse fontaine avec un balcon d'hortensias et de rhododendrum; l'aigle de Prusse la domine, il étend de là ses ailes sur le fleuve, et prend son vol vers Ems, le lieu des conférences diplomatiques. Dans une autre cour, c'est une statue en bronze fondue par Soyer, notre habile artiste; elle est d'Hartung et porte la date de 1840. Il faut demander à la Prusse de protéger nos statuaires, — en France vous savez ce qu'on en fait!

Pour visiter les nombreux appartements, les chaussons — précaution de concierge — sont imposés ici dès l'entrée au voyageur. Nous y étions faits depuis la Hollande, malgré la colère que ces entraves bourgeoises

causèrent au roi Frédéric, l'ami de cet autre roi philosophe nommé Voltaire. C'était à Broëk, petit village pomponné, brossé et lustré près de Saardam.

Dès le matin, c'est l'usage, sur le sable de Broëk les habitants de l'endroit dessinent des paysages et des figures. Le bourgmestre lui-même daigne aux grands jours mettre la main à l'œuvre. Or, ce jour-là, on n'avait pas dessiné moins sur le sable que la figure du prince de Nassau, héritier de la couronne.

— Mettez des chaussons, dit un homme de Broëk à Lamettrie, qui accompagnait Frédéric.

— Jamais ! dit le philosophe.

— Allez au diable avec vos chaussons, dit le roi, qui soutint cette fois Lamettrie, avec lequel il aimait pourtant à disputer.

— Fort bien, dit le bourgmestre, un rusé matois qui se connaissait en princes, nous allons voir, Sire, si vous effacerez cette figure-là ?

Et profitant des connaissances légères qu'il avait du dessin, le digne Hollandais traça lui-même sous les pieds du monarque récalcitrant sa propre figure... C'était bien Frédéric avec son dos voûté, sa canne et son tricorne officiel. Le roi de Prusse n'osa pas-ser outre. Il prit des chaussons, visita ces rues fabuleuses de Broëk sans les toucher : le travail était fatigant, mais il y parvint.

Les appartements de Stolzenfels valent bien semblable respect : c'est une longue suite de meubles gothiques, de dressoirs gorgés de verres de Venise et de Bohême, de peintures sur bois et fond d'or dans le style de Van-

Dyck. Ces restaurations modernes sont bien entendues. Sans nul doute, Monbro y trouverait bien chez nous à redire un peu, mais rien n'y sent le charlatanisme. De magnifiques couvre-pieds à rayures d'arlequin y attestent peut-être plus de luxe que de goût; mais ces hanaps, ces canettes, ces verres, ces armures entremêlés, ces drapeaux, ces arquebuses qui composent la *Salle des chevaliers*, rachètent les légères excentricités saxonnes. Au milieu de ces cottes de maille, de ces éperons massifs, de ces chevaliers debout et la lance au poing, on aime à songer aux Sigebert et aux Conrad.

Le *bet cabinet* (boudoir à prier) est remarquablement ouvragé; nous le préférons aux fresques modernes, si tant est qu'on puisse appliquer ce mot à une suite de peintures à

l'huile fixées au mur, pages estimables d'ailleurs qui représentent les principales vertus chevaleresques dans une suite de figures historiques, comme Godefroy de Bouillon, etc.

De tous les points de vue de ce merveilleux castel éclate la coquetterie du décor; le regard s'arrête sur les vignes du Rhin et ses pentes, sur des oasis, des tours, des filets bleus de fumée sortis des touffes de feuillage. Trente bateaux à vapeur montent et descendent le fleuve, chaque jour, et jettent l'écume de leurs roues sous les pieds de Stolzenfels; les rampes de verdure qui dominent ces aspects retentissent des sons de musique s'échappant en folles bouffées sur les ondes... Le Lahneck aux sombres ruines se réveille au son de ces fanfares soudaines des bateaux, pendant que le vigneron taille sa vigne, que les terrassiers

épaulent la route, que les bâtiments remorqueurs remontent le fleuve. Le retour à Coblentz est semé de petits jardins à tournesols, de maisons luisantes de propreté, de balcons à jets d'eau gazouillant parmi les plantes grimpantes. La herse se lève sur vos rêves, vous rentrez dans la forteresse, et tout est dit (1).

A six heures du matin, et quand je me promenais encore dans mes songes armé de toutes pièces, comme Baudouin dans le fabuleux château, la clochette du bateau à vapeur est venue m'arracher à ces mensonges

(1) Le capitaine ingénieur qui a restitué à Stolzenfels sa forme primitive et en a fait un château royal, dont l'ornement est dû aux Lasinsky, au Stille, etc., a reçu du prince de Prusse une charmante habitation en souvenir de ce poétique travail. Elle est située peu avant Coblentz, sur la route même du château.

chevaleresques, il m'a fallu dire adieu au pont colossal de la Moselle, aux souvenirs des émigrés royalistes, à mon digne et large hôtel des *Trois Suisses*, ouvrant sa façade sur le fleuve comme un faisan étendant ses ailes au soleil ; saluer bientôt de la main Ems, Boppard, Braubach, Bornhofen et les Rheinfels; m'imbiber ici des légendes du *Die Katze* (le chat); plus loin de Mausethurm (tour des souris); fouiller Bacherach et le Burg Soneck, la tour de Caub et le rocher de Lurley, à l'écho si fantastique ; Saint-Goar, Oberwesel et le Rheinstein. Tous ces châteaux inouïs, ces burgs, ces ruines ressemblent à autant d'apparitions... Je saisissais au vol l'une d'elles sur mon livre de croquis, lorsqu'une main douce et blanche se posa sur mon épaule.

— Voyez, voyez, Monsieur, me dit en al-

lemand une jeune belle fille qui venait de Saint-Goar, avec son bonnet bleu de ciel frangé d'or, c'est mon cousin Hanz qui fait l'écho aujourd'hui, car le vieux Fritz est malade!

Nous atteignions, en effet, cette masse énorme de granit appelée la roche de Lurley. En ce moment j'aperçus un homme sur le bord opposé, il était armé d'une carabine et vêtu en tyrolien. Ce nouveau Freyschutz tira un coup de son arme, l'écho monstrueux le répéta quatre fois. Il joua ensuite à la vierge mythologique de ce rocher un air de cor de chasse, rentra dans sa cabane et disparut.

Les murs de Rheinfels, avant Saint-Goar, ressemblent à un vieux liége troué; j'ai eu le temps de faire le portrait de sa ruine et vous l'apporte. En 1807, Napoléon l'a fait

sauter, il ne reste debout que les quatre murs de sa chapelle. Château délabré pendant le jour, spectre formidable à la nuit, le Rheinsfels est un des premiers géants qui aient pâli devant la guerre d'Allemagne de Louis XIV, sous sa couronne ducale de landgrave. Ses masses aux yeux crevés çà et là, aux déchiquetures sombres et noires, peuvent se consoler en voyant celles de Schœnberg, le château des *Sept demoiselles* changées en sept rochers au milieu du fleuve. La tradition veut que ce soit pour leur cœur de pierre, en ce cas la punition a dû profiter à notre sexe.

Devant Oberwesel, nous avons dîné sur le tillac, sans nous occuper des boulets révolutionnaires et des canons de Louis XIV qui ont fait brèche à ses vieilles murailles. Le dîner représentait ce curieux amalgame qui ac-

compagne forcément ces tables d'hôte établies sur un bateau. La salade allemande vous y est servie dans un plat de beurre, les sucreries précèdent le rôti; mais le vin du Rhin, de 1846, répare toutes ces erreurs culinaires; le mouvement du bateau, la fraîcheur de l'air, l'harmonie des sites, tout vous porte ainsi jusqu'à la tour de l'archevêque Hatto, la *Mausethurm*, ainsi nommée en raison des rats qui y dévorèrent ce méchant prince de l'Eglise.

Quand les souris mangeront les rats
Les Français rendront Arras.

Cet archevêque Hatto, dur et avare envers les pauvres, avait fait construire cette tour, qui regarde Bingen, pour se mettre à l'abri des rats qui le poursuivaient. Rats des gabelles, rats du fisc, rats châtelains, rats d'église,

tous ces rats mortels se changèrent un jour, contre Hatto, en rats véritables, ils traversèrent le Rhin à la nage, et sans s'inquiéter de la porte que l'architecte de monseigneur n'avait faite qu'à quelques pieds au-dessus du sol, sans doute pour nuire à leur escalade, ils allèrent manger l'archevêque à belles dents. Aujourd'hui le Maüsethurm ressemble à un nougat grignoté lui-même par ces nocturnes ravageurs. La Prusse commence ici, car les domaines du grand-duc de Hesse finissent à Bingen. C'est devant cette jolie ville que domine le Klopp, vieux château crevassé, que le capitaine du *Rubens*, où nous étions, a tiré de leur cage trois jolis pigeons qu'il a lâchés vers Coblentz à leur grande satisfaction. Privés de leurs chères et douces amours, les oiseaux voyageurs ont bien vite fendu les airs

d'un coup d'aile. Les filles de Bingen les regardaient doucement aux approches du bateau avec de grand yeux tout étonnés !

Ces pigeons du Rhin m'ont rappelé ceux de Venise, que l'Autriche protége au point d'avoir créé une amende contre ceux qui les tueraient. J'ai toujours pensé qu'un fleuve sans oiseaux était un souverain sans amis; le Rhin, en voyant partir ceux-ci, dut retenir une larme... Hélas ! ils appartenaient à une maison de banque de Coblentz : au lieu des sonnets ou des vers de l'amoureux ménestrel, ils s'essayaient sans doute à porter des nouvelles de bourse, car j'appris qu'on devait plus tard les diriger sur Francfort.

Je n'ai fait que passer à mon regret devant les fabriques roses et noires de Bingen. Un peintre hollandais, M. Bangert, se trouvait

sur le bateau, il me serra la main en me laissant sur mon album un croquis de moulins près d'Amsterdam : sur ce beau fleuve du Rhin, tout ce qui est artiste se sent disposé aux sympathies-fraternelles. Que de peintres entrevus par moi de la sorte, puis ne vivant plus que par un dessin dans le souvenir de mes longues caravanes ! Ces amis d'une heure ne laissent pas plus de trace que la nuée sur les sombres montagnes de Leyen que j'aperçois se perdre dans les lointains de Coblentz.

Voici le joli coteau de Johannisberg, trêve aux souvenirs arides et tristes ! Cette église aux briques rouges comme un vieux bourgogne, ces vignes, ce château appartiennent au prince de Metternich. J'ai eu, je crois, déjà l'occasion de m'expliquer sur ce badi-

geonnage tudesque, épars dans toute la Prusse et l'Allemagne ; on y peint les églises et les châteaux comme l'extérieur d'un cabaret. Ce ton de laideur et d'empâtage vous poursuit jusqu'à Bieberich, résidence des ducs de Nassau, Bieberich qui a la prétention de rivaliser avec Versailles.

Or, Bieberich peut être dans un site large, imposant, mais vous me permettrez de récuser toute comparaison avec le château de Louis XIV. Presque toutes ces résidences sont sans tableaux, la vie intellectuelle, la splendeur royale et l'éclat s'en sont retirés.

Villas de plaisir, soit ; belvédères à décors posés sur le Rhin, je ne dis pas ; mais quand on a parcouru ces tristes jardins de Biebe-

rich, on peut tourner ses regards avec amour vers tous ces admirables châteaux de France dont le sort injuste a déshérité leurs maîtres ; on peut opposer Trianon, Marly et les plus simples bergeries du dix-huitième siècle à ces façades splendides, mais froidement alignées.

Le château bâti par le prince Georges-Auguste pouvait-il valoir d'ailleurs le site prochain que je n'allais consulter que comme une lettre effacée, mais où j'espérais trouver encore, ainsi que dans les derniers vers d'une ballade, l'écho des nobles et douces paroles d'un prince exilé jeune et fier comme un Stuart ?

C'est vous dire assez que je devais donner à Wiesbaden la préférence immédiate sur

Mayence, Francfort, Hambourg et Baden, que je devais plus tard visiter.

Cette excursion intéressante sera aussi le sujet de ma dernière lettre.

III

L'une des conditions les plus dures du voyage est certainement de trouver l'absence là où vous comptiez rencontrer une image vivante et chère. Vous frappez au seuil et le seuil reste fermé ; vous appelez en vain, le silence seul vous répond. Pèlerin fatigué, que vous reste-t-il alors ? Vous vous asseyez, nouveau Râleig, dans votre manteau,

ce manteau que, la veille encore, vous étendiez complaisamment dans vos rêves sur le chemin d'une reine comme Elisabeth. Vous songez aux heureux du jour, vous qui ne fûtes pas même heureux une heure, heureux d'une parole souveraine tombée des lèvres royales ! Vous vous prenez à accuser le sort et vous-même, vous interrogez tristement le sillon encore chaud de la route parcourue. Par quelle fatalité vous retrouvez-vous ainsi seul et chagrin devant ces myrtes d'hier, ces verres entrechoqués par des mains amies, ces murs d'une chapelle où le Breton s'est agenouillé avec le roi ? Hélas ! les plus fidèles ne sont pas les plus récompensés par le hasard. Il était écrit que je verrais Heidelberg, Francfort, Mayence, Baden, Hombourg, mais que j'arriverais trop tard, à mon

grand regret, sur ce terrain de la fidélité, Wiesbaden, ce rendez-vous de tout ce qui porta un cœur ; Wiesbaden qui, vous l'avez dit vous-même, restera comme un fait grave, solennel, au lieu d'un Long champ politique.

Admirez cependant la Providence, mon ami ! Il y a, pour le poëte comme pour le croyant, une volupté indéfinissable à se retrouver ainsi isolé sur le lieu même de la scène : on interroge les faits avec plus de sécurité.

Ainsi, en sautant à terre, le cœur léger, à Biebrich, pour prendre l'omnibus qui vous conduit à Wiesbaden, mes amis étaient sûrs de se voir bien vite dédommagés par un sourire de M. le comte de Chambord : moi qui n'avais pas le même bonheur, j'errais sur

cette route d'un air recueilli, j'en interrogeais les moindres touffes d'herbe avec tristesse. Mon premier soin pourtant fut de me diriger vers l'hôtel Duringer, habité la semaine d'avant par le prince. Des enfants aux joues rondes et fraîches s'amusaient à je ne sais quel jeu devant la porte; un Allemand à la figure triste, fumait sa pipe; un marchand de lithographies me proposait à la fois le portrait d'Henri V et celui de Louis-Philippe.

La musique se taisait au Kursaal; les robes parisiennes, les blanches écharpes avaient suivi le départ du 31 août. Quel départ, mon ami, et comme ces dernières paroles de M. le comte de Chambord avaient encore du retentissement quand j'arrivai! Un Anglais qui s'était lié avec moi sur le ba-

teau, voulait surtout que les gens à qui nous nous adressions nous parlassent des Bretons qui avaient eu tant de mal à ne pas crier *Vive le roi !* Il avait trouvé moyen d'en dessiner un, et il me montrait ce croquis avec orgueil.

Les modulations d'un orgue arrivaient en ce moment à mon oreille, elles partaient du théâtre ducal dont l'affiche était pourtant déchirée, ses lambeaux flottaient au vent. Cette harmonie subite interrompit ma conversation; c'était l'air de *Vive Henri IV* que chantait l'orgue.

—Allons, me dis-je, en voilà un du moins qui se souvient ! Je courus vers le théâtre et me trouvai bientôt devant un beau jeune homme de vingt-cinq à trente ans, ayant un peu de ressemblance avec mon cousin, M. de

Foresta, qui a été si longtemps attaché à la personne de M. le comte de Chambord.

Cet organiste inconnu avait dans la voix et l'expression du regard une influence magnétique, il était d'une pâleur singulière, il portait la casquette et la petite redingotte des étudiants d'Heidelberg.

Vive Henri IV,
Vive ce roi...

Ici le pauvre garçon arrêta sa main sur l'orgue, une larme roula de sa paupière sur le velours usé de son habit, ses lèvres se serrèrent, et il articula à peine ces paroles-ci : (*glass wasser !*) un verre d'eau !

Le concierge du théâtre en apporta un que l'organiste but avec avidité.

Quand il fut un peu remis :

— Pardonnez-moi, Monsieur, me dit-il,

mais il y a deux jours que je n'ai mangé !

— Pour quoi ?

— Parce que Frederica, qui m'était promise, est presque folle...

— Quelle est cette Frederica ?

— Elle habitait Andernach, mais se rendait souvent à Wiesbaden. L'autre semaine, on a tout vendu chez sa pauvre mère, car Frederica était bien pauvre ! Alors il lui est venu au cœur une grande tristesse. — Si l'on est pauvre à Andernach, s'est-elle dit, à Wiesbaden il y a des fêtes, une cour, un prince !... Si j'allais me jeter à ses pieds, on le dit si noble, si bon !

Et Frederica est partie, elle est partie presque joyeuse, il lui semblait qu'une foule de voix murmurait à son oreille : Tu fais bien ! Mais, hélas ! le prince est parti le 31,

et ce n'est qu'hier que j'ai reconnu ma pauvre amie, celle que j'avais vue si gaie ; pâle, exténuée, fiévreuse, elle était assise à la lune sous le peristyle du Kursaal, répétant des mots sans suite... Plus de prince, hélas ! partant, plus d'aumône ! Et savez-vous ce qu'il lui fallait, Monsieur, pour payer l'huissier qui avait saisi sa mère ? Quelques mois de solde d'un pauvre diable de Prussien gardant le moindre schloss, une vingtaine de thalers ! Ah ! si monseigneur avait pu deviner cela !

— M. de Barande a dû rester après monseigneur, et chacun sait sa bonté ! Trop malade pour suivre M. le comte de Chambord, il aurait eu lui-même pitié de votre jeune malade...

— Lorsque je grimpais avec elle dans les

vignes, nous répondit l'Allemand avec tristesse, on ne nous a dit qu'un nom : Henri V ! Je ne connaissais comme Frederica que ce mon doux et magique... J'ai eu la douleur d'arriver ici comme elle, pour le voir partir seulement !

L'Anglais écoutait comme moi ce récit mélancolique. Dans l'aumône anglaise il entre toujours quelque chose de fier, celui-là fut ravi de secourir une infortune que le cœur d'un prince n'avait pu connaître.

— Où est à cette heure votre fiancée ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! à l'hôpital, où, vous le savez, les bains sont gratuits pour les malades.

Vingt-quatre maisons de bains pour le moins, c'est en effet Wiesbaden ; nous suivîmes le jeune organiste par ces rues fleu-

ries où chaque maison a son terrain isolé de celui du voisin; et nous allâmes voir Frederica.

— *Sancta Maria, ora pro nobis,* telle était la phrase où se perdait la voix de la pauvre enfant, qui tenait entre ses doigts un gros missel digne en tout de cette ville gothique par excellence d'Andernach, aux tours mornes, à la ciselure bizantine.

— Ah! Messieurs, ce n'est que d'aujourd'hui que je connais tout mon malheur! nous dit-elle dès qu'elle eut entrevu nos deux nouvelles figures. Vous veniez pour le voir, comme moi, et on nous la 'pris ; je suis arrivé ici, il n'y était plus! Mon Dieu, que vais-je devenir ?

— Je sais bien, continua-t-elle, qu'i y a ci de bonnes et braves dames (elle en cita

dix au moins dont elle avait les adresses), mais ce n'est pas lui, le prince, ce n'est pas enfin monseigneur!

Nous examinions sa tête, et elle avait vraiment tout l'aspect étiolé de la jeunesse... Un peintre passionné l'eût voulu peindre, cachant son front pâle dans son mouchoir rayé de raies bleues, pleurant, mais tout bas: était-ce sa mère ou le prince qu'elle pleurait? N'oubliez pas, cher ami, que pour ces populations molles et légendaires du Rhin, la présence de monseigneur à Wiesbaden a réveillé chez elles la fibre endormie du merveilleux. Quand les branches d'arbres de cette rive se racontent encore, avant de s'endormir, l'histoire de *Flos* et *Blankflos*, deux enfants des fleurs; quand mille serpents de feu courent sur le fleuve de Lorch à Bingen,

insensiblement la rêverie des vieux poëmes de Konrad Flecke gagne aussi les vierges imaginations de ces contrées; la moindre paysanne assise à son rouet peut, comme Marguerite, rêver d'un prince. Notre Anglais calma bientôt le désespoir de Frederica ; il offrit un copieux dîner à cette nouvelle Charlotte et à son Werther. *Vive le roi !* tel fut son cri de remercîment, et nous nous gardions bien de la contredire. Le lendemain elle reprenait, sur le bateau, la route d'Andernach, et cette fois son ami de cœur l'accompagnait.

Le dîner de Frederica et de l'organiste avait été servi à l'hôtel de la Poste; c'est là, on le sait, que les ouvriers arrivés en députation à Monseigneur, *sur leurs épargnes*, avaient mangé le jour du départ; dans l'em-

brasure de l'une des fenêtres, nous remarquâmes un vieil eustache ébréché. Qui l'avait laissé là? Était-ce un de ces braves convives? Quoi qu'il en soit, je priai de le soustraire aux yeux de l'Anglais. Il en eût fait chez lui, de retour dans son pays, un sujet de discussion scientifique à propos de Wiesbaden ; et qui sait? peut-être le bon ouvrier qui l'a perdu viendra-t-il lui-même le réclamer l'an prochain, s'il accomplit ici un nouveau pèlerinage.

Je n'avais qu'à me baisser, passez-moi ce mot vulgaire, pour recueillir ici mille traits de bonté du comte de Chambord; son intelligence bienveillante prévoyait tous les besoins.

Comme il m'est assez habituel de donner aux arts, trop méconnus aujourd'hui, la

place qu'ils méritent, je dois rappeler d'abord qu'il se montra d'une délicatesse exquise pour M. Pérignon son peintre ; il le pria sur-le-champ de lui faire tenir au plus tôt une statistique de la peinture et de la sculpture en France.

M. Pérignon, qui a fait de lui un si admirable portrait, répondit modestement à cette injonction princière, mais M. Pérignon eut fait croire bien vite à monseigneur par le succès de son pinceau et les nombreux portraits qui remplissent en ce moment son atelier, que les arts prospéraient. Vous savez pourtant, vous mon ami, ce qui en est. La République a pris à tâche de vous bien édifier là-dessus. Aujourd'hui, et malgré le choix excellent de M. Newerkerke, l'administration est loin de faire ce qu'elle veut ;

j'ajouterai ce qu'elle doit. Il n'y a que ces *pauvres rois* pour faire bien les choses, voyez plutôt Nancy et Lunéville, ces deux filles aimées de Stanislas! Et le tombeau du maréchal de Saxe, commandé par Louis XV à Pigalle, dans sa bonne ville de Strasbourg, cela ne vaut-il pas toutes les statues en plâtre de la République ?

Au nombre des noms d'élite que j'aimais à recueillir, celui du jeune Fitz-James devait naturellement me frapper; c'est cela, n'est-ce pas, un nom grave et doux, puissant et chevaleresque! Hélas! que de fois n'avais-je pas serré dans les miennes les mains de ce pauvre duc Jacques, moissonné si vite; que de fois n'étais-je pas resté de longues heures suspendu aux lèvres de ce noble rejeton des Berwick, si admirable dans

sa vie, si beau, si majestueux dans sa mort ! Celui-là était bien l'élu de nos vœux, de nos avenirs, de nos doctrines, et celui-là est parti avant d'avoir pu voir le triomphe de ses idées ! Ce que vous ignorez peut-être, ce que nul, je le crois, n'a raconté, c'est l'instinct vraiment poétique du duc Jacques de Fitz-James, il était poëte à la façon d'Hamilton et des véritables grands seigneurs, il lisait le premier toutes les Revues, toutes les feuilles périodiques, et de cette lecture quotidienne il se composait comme l'abeille un suc réel, il parlait, il discutait d'une façon sûre et glorieuse. Rien, non rien au monde ne pouvait donner une idée plus favorable de son cœur que sa parole ; c'était quelque chose de ferme et de doux à la fois, tout cela relevé par cet ensemble net et mélancolique si pro-

pre aux princes de la maison des Stuarts : on voyait bien vite que cet esprit fier avait été averti, par tous les malheurs des siens, du secret même de leur force et de leur puissance. Coûteuses études que celles-là ! Jacques de Fitz-James, noble cœur, y avait brisé sa vie. Il analysait les questions, il sondait les règnes et leurs abîmes. Il était parfois impitoyable envers ses propres espérances. Pour mon compte, je n'ai jamais connu de thèse qui ne prît sous sa phrase habile et brève une forme saisissante. Il a fait de charmants vers, il a aimé les tableaux, il a protégé les arts. Que fais-je là, bon Dieu ! en vous parlant d'une mémoire aussi chère, je crois tracer un peu le portrait de M. le comte de Chambord. Intelligence vive, esprit heu-

reux, grâce de parole, le jeune et cher exilé n'a-t-il donc pas tout cela?

Non je ne perds pas l'espérance,
Quand je vois de la jeune France
Surgir des hommes comme toi;
Qui s'élancent dans la carrière
Et qui portent sur leur bannière
Ces mots sacrés, *honneur et foi!*

Aujourd'hui l'aristocratie,
C'est le talent, c'est le génie,
Le reste n'est plus que du vieux...
N'as-tu pas au front la couronne
Qui resplendit et qui rayonne
Comme celle de mes aïeux?

Ces vers pleins de cœur du duc de Fitz-James à un ami, traité par lui avec trop d'indulgence, monseigneur ne les eût-il pas répétés avec bonheur à ces jeunes et courageux écrivains qui lui feront toujours un palladium de leurs doctrines? Si je n'en nomme

aucun, c'est que leur nom vous rappelle à vous autant d'amis.

C'est du château de Quévillon, 28 septembre 1834, que cette pièce de vers est datée. Quévillon doit tressaillir aujourd'hui en apprenant ce qu'un Fitz-James s'est vu forcé de faire à Wiesbaden pour faire respecter son roi par un manant d'Université. Le peu que la France a conservé de l'ancienne chevalerie est encore dans ces jeunes cœurs, fidèles à l'heure qui sonne, seules plantes que ne ne pourra déraciner jamais le vent des partis!

Quelle phalange de noms vaudrait celle-là? Les d'Espinay-Saint-Luc, les Walsh, les Rougé, les Laferronnays, les Lévis, les Laferté, que sais-je moi! tout une France aux

traits énergiques et jeunes! Je ne cite que mes premières moissons de noms propres, elles ont été complétées depuis par bien d'autres.

Passons maintenant au coup de pied de... la *Semaine*.

A propos des pèlerins de Wiesbaden, voici ce que dit ce journal :

« Qu'ils continuent de boire et de chan-
» ter ainsi, *les gentillâtres*, et croyez-moi,
» la démocratie n'en sera que plus gaie. »

Lisons maintenant les vers qu'on met dans la bouche de ces mêmes *gentillâtres* :

Appuis de la noblesse antique,
Buvons après tant de dangers,
Dans ce repas patriotique,
Au *triomphe des étrangers!*

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fait le bonheur!
Beau jour qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Celui *qui fut Nicolas* (c'est ainsi que signe M. Sarrans) eût bien fait de nous dire dans son article d'où il a tiré ces jolis vers. Sont-ils de quelque avocat plaidant la cause du journal *le Peuple?* Supposer que l'on a répété à Wiesbaden *ce refrain de nos pères* est une induction qui réclame sa preuve. Or, M. Nicolas n'a rien dû entendre de pareil, et M. Sarrans a pris cela sous son bonnet. La démocratie, bon Dieu! n'aurait-elle donc été représentée à Wiesbaden, que par le frère en casquette qu'a si rudement mené M. de Fitz-James? Ne pouvait-elle mieux se faire renseigner, elle qui aujourd'hui tient

déjà les ministères et les portefeuilles en perspective? Une fois pour toutes, ce qu'on peut, ce qu'on doit appeler le *triomphe des étrangers*, c'est le règne inouï des sots et des pantins que nous subissons. — Étrangers! n'est-ce pas vous qui ne comprenez rien à la France, à ses instincts, à ses gloires? Vous qui avez insulté tour à tour François Ier, Louis XIV, et tous les grands noms de notre histoire, vous qui couchiez sur la soie du Luxembourg et improvisiez si vite des princesses rendues depuis à des conditions plus modestes?

M. de Salvandy a été voir, lui aussi, le comte de Chambord, comme chacun sait; je ne suis pas de ceux qui pensent que M. de Salvandy ait mal fait, bien que je

l'entende attaquer ici de tous côtés par une foule de *ses* bons amis d'autrefois. M. de Salvandy a donné tant de croix d'honneur dans le régiment des lettres, et l'ingratitude des écrivains est chose si notoire, qu'à cette heure c'est à qui lui jettera la pierre. Est-ce donc la faute à M. de Salvandy s'il n'a pas voulu finir dans la communion de Claremont? Ne faut-il pas reconnaître qu'il avait plus que Messieurs tels et tels le droit de toucher la main du comte de Chambord?

Sauf cette avalanche annuelle de croix d'honneur dont j'ai parlé et qui s'égaraient souvent, disons-le, sur de tristes écrivains, le règne de M. de Salvandy fut assez digne des lettres. Il a pu voir à Wiesbaden quel prince notre France retrouverait aux jours de sa

gloire et de sa fortune nouvelles; il n'a point été à M. le comte de Chambord comme *envoyé*, il y est allé comme simple touriste. Il n'y a que les feuilles belges pour mettre en circulation la fable d'un écrit de Louis-Philippe que M. de Salvandy eût soigneusement tenu en poche. M. de Salvandy n'avait pas même dans sa malle un exemplaire *d'Alonzo*, ce fait seul écarte toute idée hostile, on le voit.

Royalistes vrais, royalistes douteux, vous pensez bien que, grâce aux divisions intéressées, il y a aujourd'hui deux nuances dans le camp légitimiste ; à Wiesbaden il n'y avait qu'une nuance, et l'on n'était pas forcé de se garer de son voisin.

Après le buste de Monseigneur, par Te-

nerani ; après le beau portrait que M. Pérignon en a fait, et que la gravure a reproduit avec une touche aussi moelleuse que celui de Charles X d'après Lawrence, la *furia* a été telle, que je viens de recevoir moi-même dans une boite en forme de guérite la statuette du comte de Chambord en uniforme bleu de ciel, épaulettes, cuirasse, etc. Cette dernière fantaisie s'éloigne de l'art autant que les deux premières œuvres s'en rapprochent, c'est peut-être pour cela qu'elle aura plus de chances d'être vendue. A vrai dire, c'est un joujou, mais la tête ne manque ni de grâce ni de finesse.

En voyant à Francfort ces quarante-cinq portraits d'empereurs qui sont au Rœmer, j'ai copié pour Henri de France cette ins-

cription, elle est au-dessus du portrait d'Otto II :

Cum omnibus pacem

Adversus vitia bellum.

Voilà le seul exergue que je voudrais voir au-dessus d'un médaillon du comte de Chambord !

FIN DES SOUVENIRS DU RHIN.

GILBLAS EN ITALIE.

GIL BLAS EN ITALIE.

I

La Société de Rome.

Il n'y a pas un mois, cher prince, j'habitais un coin de la Brie aux plaines uniformes. A la tombée de la nuit, et en suivant les rubans sinueux d'un chemin qui couronne le petit village de S..., je pouvais atteindre cependant à un plateau d'où mes

yeux embrassaient un vallon assez pittoresque. Quand ce paysage se trouvait irisé des mates clartés de la lune, le moindre toit de chaume prenait alors, à mes yeux, l'aspect d'un temple: les arbres frémissant au loin sous le vent, la fumée des maisons, le village étagé en amphithéâtre, tout me faisait rêver malgré moi à d'autres sites déjà parcourus, aux belles campagnes de l'Italie, par exemple. S'il faut vous l'avouer, je reviens à leur souvenir douloureusement. Les regards jetés en arrière sont toujours tristes; les voyages passés vers lesquels notre imagination se replie, sont autant de rides qu'un miroir malin nous découvre. Ce n'est pas que j'aie déjà beaucoup voyagé, mais ce voyage d'Italie a tenu dans ma vie une grande place. Je n'avais pas voulu prendre à la légère le bâ-

ton de pèlerin, et je me souciais peu de raconter le soir à quelques *cockneys* parisiens Rome et sa voie Appienne. J'ai usé des voyages à peu près de la même façon dont les paysans d'Italie usent des fascines d'herbes qu'ils brûlent par leurs vallées : je ne voulais que changer la *colonne d'air*. Celui de Paris m'était devenu lourd, accablant. Cette société que je fuyais me laissait à peine un regret; je m'embarquais le cœur ardent et joyeux sur cette vaste mer des fantaisies : le voyage! La vie de Paris est ainsi faite qu'on finit par trouver son monde et son soleil insupportables. Trop d'inégalités vous y poursuivent, trop de mensonges vous y choquent, trop de bassesses vous y tuent. Toutes fois que l'on y rêve encore le bal, quelque dénué d'éclat et d'illusion qu'il puisse être, cela

est concevable : mais c'est une illusion d'hiver, un vrai plaisir de serre chaude. Quand vous avez pompé de décembre en mars le suc des salons, que ferez-vous donc l'été ?

N'est-ce pas le temps où ceux que Byron appelle *les favoris à tête bouclée* s'échappent pour s'épandre et pour s'ennuyer convenablement aux bains et aux panoramas de toute sorte? Pour moi, j'ai toujours présent à l'esprit cet honnête baron suédois qui, après le dernier bal de l'Opéra, trouva plaisant de crier à son cocher : *A Turin!* Sur son refus, il monta, en bas de soie, dans une chaise de poste pour l'Italie. Il ne quitta son claque, son lorgnon et ses bas à jours qu'au dernier relai. Voilà le parfait touriste !

Je n'ai pas le courage de blâmer ce digne baron parce qu'il a pris la poste sans études

préalables sur Sénèque, Raphaël et Dante Alighieri. L'Italie possède, à la vérité, moins de livrets que le Musée de Versailles, mais il y en a encore assez pour qu'un homme fatigué déjà de valses, de diplomatie et de punch en meure sans coup férir.

Cependant le baron suédois a survécu, car je l'ai retrouvé à Rome faisant sa partie de whist avec le cardinal Fesch.

Autrefois *on voyageait*, et maintenant *on arrive*, a dit fort spirituellement quelqu'un qui n'était pas cependant votre grand-père. Ce mot, mis en circulation au sujet des chemins de fer, retombe de tout son poids sur les Anglais; ce sont eux qui, en *arrivant* au lieu de *voyager*, nous ont gâté le pèlerinage d'Italie. Observez, en effet, que ces froids

insulaires n'ont amélioré en rien l'état des postes et des lits d'auberge de ce bon royaume : la vermine y pleut comme aux jours de Montaigne et de de Brosses. Au temps de ce président ingénieux, le vent de la mode était aux voyages par lettres : Le Pays, sous Louis XIV, avait déjà donné l'exemple de cette forme de journal, la plus commode pour les génies paresseux, et la meilleure peut-être pour ceux qui lisent. Or, les lettres de Charles de Brosses nous apprennent à quelles conditions voyageait encore, vers 1730, un honnête Français voulant faire son tour d'Italie. En ce temps-là, il fallait être homme de qualité ou grand artiste pour y avoir accès en haut lieu : l'Italie n'était pas encore ce caravansérail banal ouvert à tous les Auglais et à tous les

épiciers de la création. Byron n'écrivait pas encore sur l'Italie ces terribles lignes, lignes d'insoucianee au premier coup d'œil, mais qui ne révèlent que trop l'amer chagrin du poëte, son désespoir secret de voir l'Italie, sa chère maîtresse, en butte à sa propre raillerie : « Comme me le disait en s'asseyant les larmes aux yeux devant sa harpe, il y a quelques soirs, une très-jolie femme : — « Hélas ! il faut que les Italiens se remettent, pour toute leur vie, à faire des opéras ! » J'ai grand'peur que l'opéra et le macaroni ne soient en effet leur fort, ajoute Byron, et l'habit d'Arlequin leur seul uniforme national. Cependant, il y a encore parmi eux de hautes âmes ! (1). »

(1) *Mémoires de Byron*, t. IV, p. 347.

Alors, l'Italie était cependant encore une nation. Elle avait une forme ; à cette heure, elle n'en a plus. Épanouie comme une belle fleur de Grenade, elle attirait à elle, par le seul effet de sa couleur, les peintres, les grands seigneurs, les poëtes ; aujourd'hui elle a vu pâlir tout son éclat, la fleur a fermé son calice. Aux exagérations d'enthousiasme que cette terre excitait, ont succédé l'indifférence et l'ironie. Le même poëte (1), si fanatique de Venise, qu'il appelle, dans *Marino Faliero*, la *reine* et la *Sodôme de la mer*, la compare, dans ses Mémoires, à *une coquille d'huître vide et sans perle*. C'est ainsi que le côté comique domine l'idée triste : si respectables que soient les antiquités romaines,

(1) *Mémoires de Byron, ib.*, p. 103.

les archéologues et les professeurs de vases étrusques, on en rit.

L'esprit français, cet esprit alerte et joyeux qui a conseillé de si jolies lettres à votre grand-père, aime mieux se divertir, même aux dépens des ruines, que d'imiter Jérémie pleurant sur les villes mortes et sur les grandeurs éteintes. Le métier des lamentations est passé.

Vous étonnerez-vous, après cela, cher prince, qu'il n'y ait au monde qu'un seul personnage, pour nous autres romanciers, que nous puissions encore introduire décemment en Italie? Ce ne sera pas don Quichotte, le fougueux héros de chevalerie, l'acharné vainqueur qui passe les marionnettes et les moulins au fil de sa redoutable épée : qu'aurait-il à faire contre le Cloysée

où pousse l'herbe, les lakistes de tout pays éplorés au bord du Tibre, et les lecteurs d'impressions de voyage assoupis depuis longtemps par lady Morgan? Il nous faut, n'est-il pas vrai? un homme qui ne s'étonne de rien, qui prenne la passion pour ce qu'elle vaut, qui ne fasse ni phrase ni jargon académique; le frondeur naturel d'une société qui s'en va, Gil Blas en un mot, Gil Blas, le candide et spirituel garçon que Le Sage a eu grand tort de ne pas faire voyager en Italie. Gil Blas n'est-il pas l'homme le plus merveilleusement propre à rajeunir ce thème redondant d'admiration et de pathos nommé l'Italie? Que vous en semble? Parlez. Le voilà au lieu et place de celui qui vous écrit, accueilli bien vite chez tous les prélats romains, chez les belles dames, chez le pape,

chez l'ambassadeur. Il soupe sous la treille d'une *bottega* avec une cantatrice napolitaine ; il discute avec un peintre ; il appelle, chemin faisant, comme de Brosses, le lac Majeur un *faquin de lac ;* il a mille aventures inattendues dans ce pays tout nouveau pour ses regards ; il éprouve je ne sais quel besoin malicieux de rire une bonne fois de ces hommes que les livres lui avaient faits si guindés. Encore une fois, ne trouvez-vous pas qu'il était bien sot, pour un homme de goût, de n'avoir visité que l'Espagne, et que son humeur joyeuse trouvera ici matière à s'exercer ? Gil Blas en Italie ! quelle nouvelle ! et combien de monde à la portière de son coche ! André Corcuelo, son hôte de Pennaflor et le plus grand babillard des Asturies, usera sa langue à commenter son voyage !

Mais, hélas! cher prince, il faudrait exhumer Le Sage, pour qu'il fût lui-même le cicerone de Gil Blas! Ce n'est pas nous qui pouvons rendre à l'ombre du vertueux Santillane son allure caustique, sa verve, son inimitable gaieté. Magiciens impuissants, nous ne pouvons guère que l'interroger, et lui demander ensuite humblement la permission de prendre son masque. Gil Blas en Italie! c'est là un retranchement merveilleux pour un livre de voyage. Mais rassurez-vous, je ne ferai point de livre, je vous écris une lettre d'ami tout uniment. Après tout l'encens brûlé en faveur de l'Italie, qu'il me soit permis d'envisager de près cette terre sans l'optique qui la grossit.

L'Italie de nos jours, est une véritable confusion ; les mœurs y sont tour à tour

françaises, anglaises ou allemandes, suivant les hôtes du sol. C'est ce qui faisait dire à un homme d'esprit que ce qu'il avait le plus difficilement rencontré en Italie; c'étaient des Italiens. Le *véritable* Italien se cache, en effet, pour ne point gâter son teint au soleil; il est en veste blanche, et déplore les revers de la fortune sous un plafond de son palais peint par le Titien ou Véronèse. Il croit à toutes les misérables superstitions de l'Italie; et, en premier lieu, à la *jettatura.* Il affecte de ne jamais lire un journal de France, et ne parle que de l'illustrissime abbé Casti : l'abbé Casti, pour bon nombre d'Italiens, remplace Dante! Cet Italien dont je vous parle a le caractère hautain d'un hidalgo; il méprise tout ce qui n'est pas italien. Sa promenade ordinaire est au Jardino

Reale à Naples, au Pincio à Rome, aux Cascines à Florence, au quai des Esclavons à Venise. Vous croiriez, à le rencontrer dans la rue, voir marcher un portrait du Tiepolo.

Pour le *faux* Italien, c'est autre chose ! Il habite une calèche d'Anglais ou de Parisien : il court avec eux les antiquités et les collines ; il n'est déjà plus Italien, tant il parle bien le français ; il sait toutes nos illustrations par cœur, et vous récite, chaque matin, du Barbier ou du Lamartine. C'est un Italien francisé qui a vu en lithographie mademoiselle Elssler. Il porte au spectacle une lorgnette tricolore, en souvenir de la révolution de juillet ; il a le parler doux, onctueux, et vous mène chez tous les princes. Camuccini et Thorwaldsen sont ses amis ; il fume des cigarettes dans leur atelier. C'est lui

aussi qui vous ouvre les portes de cette société italienne, aujourd'hui si curieuse, société dont il rit lui-même tout le premier.

La société italienne est, en effet, la ruine la plus frappante de ce pays de ruines. Imaginez une grande dame qui a connu l'aisance, et qui, aujourd'hui, n'a pas de quoi s'acheter des robes. A une *tombola* de Rome, on m'a fait voir une marchesa qui mettait ses perles de lustre en guise de boucles d'oreilles. A Venise, j'ai vu le dernier des Strozzi las de courir la province sous un masque d'arlequin. A Naples, j'ai connu un Pamphili qui jouait, à San Carlino, les rôles de polichinelle. Que dirait Gil Blas de ces incroyables transformations ! Le secrétaire du duc de Lerme serait, à coup sûr, fort étonné de voir l'équipement malheureux

d'un prince d'Italie; ils boivent, par économie, un certain vin de Monte Porzio qui mène droit au sommeil. En ce cas, tant mieux, car ils ont besoin d'oublier! N'allez pas croire que tout prince d'Italie ait une villa peuplée de chênes verts et de naïades de marbre, comme le prince Borghèse; il y en a qui font cuire des pois dans leur salon. Leur palais de Rome ressemble à un mausolée; ils y vivent d'une vie sombre et froide dont ils ont seuls le secret. Ils n'ont plus même de manteau pour se draper : le manteau est à la *mezza gente*. Ils n'ont qu'un habit d'assez mauvaise coupe, pris chez un tailleur de la rue des Condotti. Cet habit est, pour l'ordinaire, de drap bleu-barbeau; il n'a ni élégance ni tournure : vous diriez l'habit d'un intendant dans un vaudeville du

Gymnase. Les boutons en mosaïque, que l'on fabrique à Rome à si bon compte, sont un vrai luxe pour ces patriciens déchus, assujettis, pour le reste de leurs jours, à la cravate blanche à grandes pointes et aux modes étriquées de l'empire. A Rome, on pourrait vraiment dire : *pauvre comme un prince*. Il n'y a que les juifs devenus princes qui y fassent figure. Il faut avoir l'hôtel et le train de Torlonia le banquier pour déchaîner, au Corso, le brouhaha. Avec un demi-baiocco, ces excellences paient leur *granita* ou leur limonade, et elles trouvent encore le moyen d'être orgueilleuses. Les vastes palais qu'elles habitent contiennent des Carrache, des Raphaël, des Lanfranc, des Jules Romain : cette tapisserie perpétuelle leur met du courage au cœur. Ne croyez pas ce-

pendant qu'ils occupent leurs galeries ou leurs salons : ils logent le plus souvent dans la mansarde. Le paiement d'un terme est pour eux un bonheur inattendu ; les plus rangés sont farcis de dettes. Il y a quelquefois, mais pas toujours, dans le grand salon du *palazzo* un piano douteux d'Allemagne, dérangé à plaisir par tous les accordeurs de Rome ; c'est sur ce clavecin qu'une belle jeune fille en robe de soie noire, aussi pâle que le plus beau marbre de Carrare, vient poser ses doigts effilés dignes du ciseau de Tenerani. Aux grandes nattes de velours qui pendent le long de ses tempes, à certaines orfévreries scintillantes à ses poignets ou à son côté, vous la croiriez riche. Hélas ! il n'en est rien, et la triste enfant verra toutes ces dettes innocentes portées sur le contrat de

mariage. Il y a loin de cette misère ingénue, vous le voyez, au faste des belles dames de Pétrone!

Pour la plupart des princesses romaines, Gil Blas ne pourrait les aborder en gardant son sérieux. Imaginez une masse compacte de chiffons d'où ressort, le plus souvent, une tête plâtrée de rouge, comme les roues d'un carrosse. Les salons de Rome (1) ont des coteries, des haines, des admirations frénétiques comme les salons de Paris; les déesses de son Olympe y tiennent tour à tour la branche d'olivier ou le carreau de Jupiter. Les formalités de l'étiquette ne les embarrassent guère cependant, encore moins songent-elles, dans leur intérieur, au

(1) *Conversazioni.*

confortable ou au bien-être. Je plains de tout mon cœur un homme qui voudrait se chauffer l'hiver, dans la ville éternelle, à la cheminée d'une dame romaine : il est rare que l'on y trouve du feu. Au mois d'octobre 1832, mois où la tramontane souffle assez ordinairement sur la campagne de Rome, je fis à la princesse P.... une visite d'adieu avec un ami ; le froid était sensible et se glissait traîtreusement sous les portières de brocatelle entourant le vaste appartement. Il n'y avait aucun feu dans la cheminée à côté de laquelle la princesse P.... était assise, d'un air mélancolique, dans son grand fauteuil. Sa robe d'étoffe brune avait l'ampleur d'une robe à paniers, surtout vers le bas. Quand elle nous reçut, elle se rejeta sur une indisposition pour ne point se lever. Nous sen-

tîmes alors une forte odeur de brûlé : c'était une chaufferette, ou plutôt un *gueux* des plus vulgaires, habilement dissimulé sous les volants de sa robe ; ses pieds reposaient dessus. Ce meuble se nomme, en italien, un *marito ;* il nous parut inoui dans un palais semé de peintures jusque sur les flancs de son escalier. Sous le vestibule, nous avions trouvé, avant d'entrer, quatre grands laquais jouant aux cartes. Du moment qu'ils nous virent, l'un d'eux détacha du mur une livrée grasse comme une feuille de pâté, et vint nous annoncer incontinent.

Ces sortes de *facchini* sont les plus hardis fainéants du monde ; ils fument dans de pauvres pipes de Venise tout le long du jour, ou vont aux Buratti jouir du spectacle des marionnettes. Si vous désirez savoir jusqu'où

va leur impudence, en voici un trait qui semble volé à Mascarille. Un jour, le jeune comte de R... voyant que l'un des laquais de madame d'O... était long à passer l'une de ses manches de livrée pour aller l'annoncer dans le salon, l'aida complaisamment. L'habit était juste et même trop étroit pour le Frontin d'Italie, qui était gros. Le comte de R..., après beaucoup d'efforts, parvint à l'y emboîter. *Va benè, signor*, répondit froidement le domestique avec un air de chambellan à qui tout est dû. Et il l'annonça.

Une vieille comtesse logée près du palais Ruspoli avait inventé, elle, une autre façon de domestique. Ruinée par la loterie de Monte Citorio, elle s'était vue forcée de congédier ses gens ; mais, pour cela, elle n'avait pas renoncé aux prétentions aristocratiques.

Les visiteurs qui lui étaient restés pouvaient voir dans son antichambre une vieille livrée omelette pendue à un clou ; sur ce clou reposait un tricorne à lampion, avec cette étiquette : *Battista* : Elle appelait Battista du fond de son salon chaque fois qu'elle recevait une visite d'importance. Il va sans dire que Battista ne venait pas, mais elle se rejetait toujours sur quelque course inattendue qu'il venait de faire. Que dites-vous de ce fantôme de valet?

Les domestiques des ambassadeurs forment une classe moins divertissante. Le lendemain d'un dîner à l'ambassade de France, dîner fort modeste, qui peut revenir à cinq ou six francs, *la famiglia*, il faut par ce mot entendre la livrée, vient arrogamment vous demander *la buona mano*, c'est-à-dire vous

imposer un pourboire exorbitant. Il est souvent arrivé qu'un peintre, qui aurait dîné pour deux francs chez Lepri, le meilleur tavernier de Rome, a donné dix francs à ces drôles de l'ambassade. L'abbé de Canillac, comte de Lyon, auditeur de Rote, qui avait sous Louis XV un magnifique logement à Rome et y tenait un état de maison fort convenable, était le seul qui eût exclu de son domestique cette indécente coutume de *la buona mano*. Cette espèce de mendicité parut aussi à de Brosses d'une souveraine indécence, car il en parle énergiquement dans son livre. Elle n'en a pas moins reparu, à l'heure qu'il est, sous les ambassadeurs actuels de France. M. de Chateaubriand est le seul que l'on cite à Rome comme l'ayant interdite sévèrement à sa livrée. C'est qu'au temps de M. de Cha-

teaubriand il y avait encore des ambassadeurs; aujourd'hui il n'y a que des représentants parcimonieux dont la chambre des députés rogne le budget. Dans cette ville de Rome, il y a eu pourtant autrefois de brillantes dépenses, des fêtes, des galas d'ambassadeurs! Le duc de Saint-Aignan, homme d'un goût merveilleux, et dont le père était à la tête des tournois dans le jeux de la princesse d'Elide, s'embarrassait peu de l'argent que ces pompes pouvaient coûter; il se ruina à son ambassade, et le régent fut obligé de donner commission à Law pour y aller rétablir ses affaires. Nous ne demandons pas qu'un ambassadeur se ruine, mais nous demandons qu'il représente. Or, quel est l'homme auquel on permet aujourd'hui de représenter?

Comme l'ambassade est le salon le plus naturel que puisse choisir à Rome un Français, les ambassadeurs se sont toujours fait un devoir d'inviter chez eux les nouveau-venus pour peu qu'ils aient de valeur et de tenue apparentes. Il suffit de venir de France avec un certain nombre de gilets brodés et un groom assez vêtu, pour recevoir une invitation de l'ambassade. Les ambassadeurs s'ennuient tant! Quelque nul que soit l'étranger qui leur arrive, il leur apportera toujours un parfum du grand Opéra et des salons de Paris; si c'est un écrivain politique, un homme de ministère ou un homme de lettres, jugez avec quel empressement on l'accueille! La comédie suivante, dont nous avons été nous-mêmes les témoins, prouve seulement que la perspicacité

d'un secrétaire d'ambassade peut échouer, et que Byron n'est pas le seul qui ait eu à se plaindre de ses ménechmes (1).

Un matin, l'un des secrétaires d'ambassade de M. le comte de Saint-A....., arrive radieux au déjeuner.

(1) « L'année dernière (juin 1819), dit Byron, je rencontrai chez le comte Mosti, à Ferrare, un Italien qui me demanda si je connaissais lord Byron. Je lui répondis que non (nul ne se connaissant soi-même, comme vous savez). Alors, reprit-il, je le connais, moi, je l'ai rencontré l'autre jour à Naples. Je lui demandai, en lui présentant ma carte, si c'était ainsi que s'épelait le nom. Il répondit *oui*. Je soupçonne qu'il s'agissait d'un polisson de chirurgien de marine, qui, voyageant avec une dame par le pays, se faisait passer pour lord à l'auberge. C'était un vulgaire drôle, tout à fait de la confrérie des habitués de combats de coqs, et j'aurais eu en lui un précieux représentant, si tant est que ce ne fût pas encore pis ; mais je ne suis sûr de rien. Il tranchait du gentilhomme, et escortait alors à Venise une comtesse ***, de Ravenne, femme laide, usée et de mauvaise réputation, même pour l'Italie. »

Lettre à Murray (*Mém. de lord Byron*, t. IV, p. 219.)

— Eh bien! lui demande-t-on.

— Eh bien! je l'ai trouvé, il demeure hôtel Serni, place d'Espagne, au cinquième.

— Au cinquième!

— Oui, un vrai logement de poëte, une table chargée de livres et de papiers, aucune antichambre; quand il m'a reçu, il était au lit.

— Et vous a-t-il promis de venir prendre ce soir le café? Pouvons-nous compter sur lui?

— Assurément.

— Voilà qui est bien.

Le dîner fini, les salons de l'ambassadeur se remplissent comme de coutume. Nous avions dîné à l'ambassade, et pendant le repas, il n'avait été question que de l'homme célèbre que nous devions voir; celui-là en

valait bien la peine : ce n'était pas moins que l'auteur des *Iambes*, Auguste Barbier ! Pour mon compte, moi qui l'aime et le connais, moi qui venais de passer avec lui, à Milan, une délicieuse quinzaine, — il y avait bien de cela trois moi, — je ne pouvais comprendre comment nous ne l'avions pas encore rencontré dans les rues de Rome, où, selon ce que disaient ces Messieurs, il habitait depuis douze jours. Les poëtes ont souvent de singulières idées, me disais-je, peut-être que Barbier ruminait une satire, ou le dernier chant de son terrible *Pianto !* A peine en effet lui restait-il un chant à écrire de cette élégie si belle, si touchante, si énergique ! Enfin nous allons le voir, et sa surprise sera peut-être égale à la nôtre !

Les portes du salon s'ouvrent en effet, et

nous entendons retentir le nom de M. Barbier. Mon désappointement fut grand en voyant un gros homme en habit d'étoffe noire lustrée, qui tenait à sa main droite un chapeau gris. Ils s'avança vers la reine de ce salon, avec une respectueuse humilité parcourant le cercle des yeux, et prit par contenance deux tasses de café coup sur coup. Mon compagnon de voyage me serrait les bras à en faire craquer les os; j'étais inondé d'une sueur froide; je trouvais inouï qu'un homme pareil osât prendre le nom d'Auguste Barbier. Nous nous promîmes mutuellement de nous contenir mon ami et moi, et nous ne voulûmes point désillusionner le salon. Peu à peu nous en vînmes à rire de bon cœur à la vue de ce poëte tombé du ciel, aussi inconnu probablement à Paris

qu'il était déjà célèbre à Rome. Nous nous abstenions de le juger, jusqu'à ce qu'il dît des vers, car on lui avait fait promettre qu'il en dirait. D'abord il s'en défendit, mais après quelques secondes nous le vîmes se coller de lui-même à la cheminée en guise de sommet; j'avoue qu'un horrible frisson me courut en ce moment par tout le corps. Quand il ouvrit la bouche, je m'attendais à lui entendre prononcer les magniques vers :

O Corse à cheveux plats, que la France était belle
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,

et tout le reste de la strophe. Il n'en fut rien, car M. Barbier nous dit une fable. Elle s'appelait, je crois, *le Castor et le Lion*. M. Barbier faisait des vers et était de plus commis en soieries; vous jugez de son étonnement en

recevant une invitation de l'ambassade ! On sut bien dès le soir même qu'il n'était pas poëte, mais on ne sut que le lendemain qu'il était commis.

C'est au Corso que les petits bourgeois de Rome vont se faire griller régulièrement dès midi, c'est au Corso que circulent les mascarades ; le Corso, c'est le point de ralliement de la soctété romaine. Les carrosses à compas d'argent, les landeaux épais, les chevaux robutes et lourds ébranlent le pavé ; c'est le plus bel instant pour le jeu de l'éventail dont les Romaines usent encore avec une grâce particulière. Les voitures italiennes se ressentent de la dignité empesée du siècle de Louis XIV, les voitures des cardinaux principalement, dont les chevaux, blancs pour l'ordinaire, ressemblent aux pâles che-

vaux de l'Apocalypse. Vers le soir, la promenade du Pincio est une chose céleste. Du sommet de cette colline, les toits de Rome sont à votre portée, vous les touchez presque avec la main, ce ne sont que des terrasses de fleurs, cactus entr'ouverts et draperies blanches étendues. La Piazza-del-Popolo murmure à vos pieds, l'éventail des pins balance la fraîcheur sur votre front. C'est ici la ville des ambassadeurs et des prélats, vous n'êtes plus à Naples, tous les bruits deviennent graves. Le vieux lambeau de la Rome de Léon X flotte perpétuellement agité autour de vous ; il y a dans le son de ses moindres campaniles une douleur chrétienne qui parle à l'âme.

Les artistes, qui ont leur société distincte, leurs priviléges à eux, et leur gaieté qui n'est

à personne, sortent alors de la taverne de Lépri, d'où s'échappe un brouillard opaque et gras. Les cafés s'illuminent, les équipages abondent près du théâtre Valle, ce théâtre où, après avoir sifflé le *Barbiere* de Rossini, on a osé siffler, devant nous, madame Malibran (1) !

Pour moi, j'avais alors l'habitude de me

(1) Madame Malibran devait jouer ce soir là (septembre 1832) le *Barbiere*. Elle avait eu l'idée de faire précéder, comme aux Bouffes, la représentation de l'opéra de quelques chansons françaises. *Bonheur de se revoir* fut la première qu'elle chanta. Ce fut en ce moment que les sifflets commencèrent. Madame Malibran se trouva mal, elle eut cependant la force de jouer tout l'opéra. Le soir nous soupâmes avec elle et Bériot, à l'hôtel *Serni;* elle était furieuse et traita fort mal le directeur de *Valle* qui venait lui faire ses excuses et lui dévoiler le plan d'une cabale organisée. Le lendemain, elle ne chanta plus de romances françaises, et fut applaudie à tout rompre. Sur la porte de l'hôtel il y avait par jour deux sonnets en son honneur écrits à la craie pendant son absence.

rendre à Fiano, le théâtre charmant ou figurent les acteurs de bois, neveux posthumes de ce bon Polichinelle. Le théâtre n'est guère plus grand qu'un numéro des *Débats;* il y a des chaises, des oncles et des neveux mécaniqes. Nodier pleurerait de joie rien qu'à le voir.

Les *ciceroni* de Rome méritent l'attention. A Rome, en l'an de grâce 1832, j'avais un conflit de ciceroni fort plaisant. Un cicerone n'est autre chose qu'un antiquaire, l'antiquaire se loue trois francs de notre monnaie par jour. Il monte sur le devant de la *carrozza* avec le cocher, pendant que le domestique de place (*domestico di piazza*), espèce de deuxième cicerone, se tient derrière. Or, il faut bien le dire à ceux qui ignorent les usages d'Italie, le domestique de place est

déjà, lui, un antiquaire! Il se donne cette qualité dès qu'il entre à votre service pour cirer vos bottes. Arrivé au Campo-Vaccino, au Colysée, en un mot partout où il y avait quelque belle ruine à visiter, l'antiquaire loué à trois francs me commençait ce qu'il avait à dire. J'écoutais religieusement et avec le plus grand sérieux ses pompeux mensonges; puis, son discours fini, arrivait alors le domestique de place loué au même prix, qui me prenait à l'écart pour me dire: Tout ce qu'il vient de vous compter là, autant de fourberies, Excellence. C'est un ignorant, je m'en vais vous le prouver. Et là-dessus, le domestique de place commençait une autre litanie romaine où il contredisait l'antiquaire aux plus petits endroits. Je le payais comme j'avais payé précédem-

ment l'antiquaire, qui était déjà bien loin, et le drôle l'allait ensuite rejoindre dans quelque *albergo*, pour se divertir sans doute à mes dépens.

Les galériens que l'on emploie au balayage des rues n'ont d'autre satisfaction que de se moquer journellement des soldats du pape. Il faut croire que la bénignité de cette milice leur est connue, car, au départ de la dernière chaîne, voici le trait dont nous avons été nous-mêmes les témoins. Un carabinier se trouve communément placé au départ de la chaîne près de chaque galérien. La femme d'un de ces malheureux apporta à son mari un petit paquet contenant ses hardes. Au lieu de le prendre, le galérien le passa au carabinier avec un geste d'autorité souveraine; puis il reprit sa marche avec un ma-

gnifique sang-froid. Ne voilà-t-il pas une vraie fierté de bandit romain? « Le sang du roi ne peut mentir, » comme dit le sergent Bothwel.

Revenons aux secrétaires d'ambassade. Il y en a qui ont le bon esprit de se débarrasser des ennuyeux, témoin le baron Ad. B...; auquel un monsieur ne pardonnera jamais le tour qu'il lui a joué pour s'en défaire. Ce monsieur est un dandy empâté, l'une de ces figures que l'on rencontre partout, et qu'on n'invite nulle part : c'est l'ennui en gants jaunes, et la chaise de poste personnifiée. Cet insupportable touriste pesait sur les épaules du secretaire d'ambassade depuis trois grands mois ; il eût fait haïr les antiquités romaines à de moins patients et de moins courtois que le baron Ad. B. Toute-

fois ce dernier s'en lassa, et bien résolu à secouer le joug de cet importun :

— Parbleu ! lui dit-il un jour, que ne partez-vous pour Athènes ? Justement le nouveau consul est de mes amis, il a jolie femme et bonne table ; s'il ne vous faut que ma recommandation, je vous jure qu'elle ne se fera pas attendre ! Je crois bien que le consul se fera même un plaisir de vous loger !

Le monsieur parut enchanté. Voir Athènes ! aller à Athènes chez un consul, et un consul qui avait une jolie femme ! Notre touriste se berçait déjà d'une foule d'idées plus ou moins athéniennes : c'était un Alcibiade ! Il couperait la queue à son chien pour distraire les oisifs de cette merveilleuse intrigue. Le baron Ad. B. donna sa *lettre de recommandation* au dandy, en lui serrant la

main d'un air de regret. Le perfide secrétaire s'essuya même une larme en accompagnant le touriste sur le seuil du vaste hôtel de l'ambassade.

Arrivé à Athènes, le dandy n'eut rien de plus pressé que de demander la chancellerie.

— Le consul est absent, lui répondit-on, mais il y a son chargé d'affaires.

— Un moment, se dit l'ingénieux touriste, la lettre de mon ami ne concerne pas le chargé d'affaires, si j'en prenais du moins connaissance auparavant! Accoudé contre un fût de colonne, il décacheta la lettre et lut ce qui suit :

« Mon cher collègue,

» Je vous recommande bien instamment

» monsieur P..., que nous venons de possé-

» der trois mois à Rome, d'où je vous écris.
» Pendant ces trois mois, il m'a écrasé du
» poids de tout son ennui. Logez-le, hé-
» bergez-le, gardez-le surtout, et ne le ren-
» voyez pas. Par ce dernier point vous obli-
» gerez principalement

» Votre ami,

» Le baron Ad. B... »

Rome, 1832.

En fait de littérature, il y a certaines questions de sympathie qui vous étonnent dans la bouche d'un grave prélat romain ; celle-ci, par exemple, m'a causé un accès de fou rire. Je descendais la promenade, près la porta del Popolo, quand je rencontre un savant professeur d'astronomie, l'abbé Or..., qui lie bientôt avec moi conversation. On

parle de livres, de poésie, de science. *Come sta il signor Paolo di Kock?* me dit gravement le professeur. Je fus interdit, je m'attendais à entendre sonner le nom de Lamennais ou de Lamartine.

Assez d'autres, cher prince, vous parleront des monuments, je me suis fait une stricte loi de ne rien vous en dire. Les Huns et les Goths foulent toujours la noble poussière du Forum ou du Campo Vaccino : ce sont les commis voyageurs, les touristes et les ennuyés de toute la terre. Vous préférerez parfois, j'en suis certain, à cette tourbe, la solitude de certaines grandes rues de Rome, égayées par quelques oiseaux chanteurs que les belles filles du Tibre élèvent en cage. Peu à peu cependant, et vers le soir, la voix des oiseaux se tait, elle est remplacée par les

cavatines de Bellini ou de Donizetti, qui interrompent seuls ce grand silence. Des vapeurs magiques s'exhalent alors du Tibre, leur blanc réseau va s'étendre sur la ville, il monte graduellement, il couvre bientôt les obélisques et les campaniles. Pour l'étrangor qui le verrait des hauteurs d'une colline, cet océan de brouillard est d'un effet souple, onduleux ; ses flocons argentés s'avancent et reculent sous la lueur de la lune. Le seul dôme de Saint-Pierre domine seul la ville comme le mât d'un vaisseau ; encore quelques instants, et Rome entière s'endort.

En me reportant moi-même devant le cadre sévère de ces soirées d'Italie, je m'aperçois, cher prince, qu'il faut que je vous parle de la vie d'un peuple à part, de la vie du clergé romain, qui a subi tant de transfor-

mations curieuses. Chassé par l'archevêque de Grenade, Gil Blas eût pu écrire ses mémoires.; accueilli par les membres les plus influents du clergé romain, je serai heureux de vous initier à quelques-unes de leurs habitudes. La malignité et l'ignorance ont travesti les mœurs de ce peuple méconnu, que l'on injurie quand il n'a plus même la puissance de nuire. Moi qui ai vu de près ces hommes, je me bornerai à ne pas calomnier mes souvenirs. Quelques anecdotes relatives à la vie habituelle des prélats romains, et particulièrement à celle du pape et des cardinaux, feront le sujet de ma seconde lettre. Lisez-la sous les magnifiques ombrages de ce Belœil planté par votre aïeul, le seul homme qui eût dû écrire sur l'Italie.

II

Le Clergé de Rome

(LE PAPE, LES CARDINAUX, LES ABBÉS, ETC.)

En dépit de toutes les relations de voyages du dix-huitième siècle, qui veulent impérieusement que la connaissance du moindre *monsignor* s'entame au jeu ou à l'Opéra, vous me permettrez de vous dire, cher prince, que ma première rencontre avec un abbé romain eut lieu devant la prison Mammertine.

C'était un dimanche, il était huit heures

du soir. Les flots d'opale où nage le soleil couchant faisaient resplendir les dômes. Ma vue allait embrasser librement ce panorama, inouï au monde, qu'on appelle la Ville Sainte. Je descendais la voie du Capitole du côté de la prison. Le Colisée, l'Aventin, le Temple de la Paix, m'apparaissaient déjà, comme autant de géants hardis, à travers les pins sveltes du paysage et le ruban jaune du fleuve. Saint-Pierre avait l'air d'un archange noir entouré d'une auréole éblouissante. Les cheminées romaines, dont quelques-unes s'élèvent en forme de minarets, refoulaient çà et là leur fumée blanche sur la teinte brune des fabriques. Je venais de voir passer une caratelle joyeuse, chargée de belles petites *minenti* qui se rendaient avec des tambours de basque aux jardins Borghèse. La

voiture chargée de ces danseuses en rubans et en dentelles avait fui ; je n'entendais plus qu'un bruit, celui de mon pas sur les dalles de l'escalier. En ce moment, presque solennel pour moi, — tant le silence était devenu religieux, — un sanglot frappa mon oreille ; je me retournai vers la prison Mammertine.

Quelque chose de blanc et de rouge flottait à l'un de ses barreaux extérieurs : c'était la jupe d'une belle grande fille qui avait posé hardiment le pied sur une des pierres en saillie de la prison. A quelque distance d'elle se tenait un abbé dont le maintien était plus doux que sévère ; il avait peut-être trente ans. Il lisait par contenance dans un livre, pendant que l'Italienne, collée contre les grilles de cette fenêtre basse, causait avec son *amo-*

rato. La tête de la jeune fille me parut jetée dans le plus beau moule italien qui se puisse voir; elle avait les cheveux relevés très-haut sur le front avec la *spadella* à main de fer qui retient la coiffure des transteverines; ses cils noirs, découpés en ailes de corbeau, n'étaient rien près de sa bouche et de ses dents. C'était une Romaine dans le genre des vierges de Proccacini, femmes aux formes nobles, puissantes. Je ne pouvais distinguer le prisonnier, parce qu'il était dans l'ombre, et que d'ailleurs elle le masquait de tout son corps; mais je la vis fort bien lui tendre sa main avec un air de souveraine dignité. Cette main, il la baisa respectueusement comme il eût fait d'une main d'impératrice.

Lorsqu'elle sautait à terre, avec la légèreté d'une gazelle, le *custode* survint, et, voyant

le manége, il en fit quelques reproches à l'abbé.

— *Questa è la mia sorella,* répondit l'ecclésiastique.

Cette réponse satisfit sans doute le geôlier, car il se retira presque aussitôt. L'abbé donna le bras à sa sœur et la conduisit, dans une rue voisine, jusqu'à une vieille femme assise paisiblement, sur le seuil de sa maison, devant un rouet. Du plus loin qu'elle le vit, la vieille se leva, et il lui monta au front un rayon de joie qui colora sa pâleur fiévreuse.

— *Grazie, è la vostra benedizione, figliolo,* dit-elle en s'agenouillant.

L'abbé joignit les mains, et, après un petit signe de croix qu'il lui eut fait sur le front, il l'embrassa. Cette femme, c'était sa mère! Pour la jeune femme, elle était rentrée pré-

cipitamment dans la chambre, car elle pleurait.

J'étais le seul témoin de cette scène austère et triste ; les habitants de cette rue étaient tous allés à la promenade. Je m'approchai de l'abbé, je le saluai ; d'abord il me parut interdit, mais il se remit bientôt. Il professait au séminaire de Saint-Pierre. Je n'ai jamais mieux entendu parler l'italien que par ce gracieux jeune homme, plein d'aisance, d'esprit et d'aménité naturelle. C'était cependant un Romain de la classe pauvre ; le cardinal Fesch l'avait pris en amitié et l'avait fait entrer dans les ordres. Quant à l'amoureux, ou plutôt au fiancé de sa sœur, ce jeune homme était natif d'Albano ; on l'accusait d'avoir voulu empoisonner un troupeau de bœufs de la Romagne,

appartenant à l'un de ses oncles. Je ne sais ce que le pauvre prisonnier est devenu.

En général, ceux qui jugent le clergé de Rome ne le jugent que sur les on-dit et sur les livres. Pour les on-dit, leur valeur est irrécusable : la légèreté, l'insouciance ou le mécontentement du voyageur en font les frais. De même qu'il y a un athéisme de système, il y a aussi un athéisme d'indifférence. Les oisifs trouvent commode d'adopter sur le clergé romain toutes les versions menteuses qui circulent, parce que l'étude approfondie de ces griefs effraie leur paresse. Quant à ceux qui s'étayent de l'autorité des livres, depuis Gonari le Vénitien jusqu'aux deux volumes de la Vicomterie, député de la Convention nationale, qui a outragé la langue et la raison dans son histoire des *Crimes*

des Papes, ils ne se rendent pas même compte de la marche curieuse de l'esprit français dans cette lutte. Pour s'expliquer la cause d'opposition au gouvernement papal, il est inutile de remonter à la sérieuse question des communions dissidentes, à Luther et au protestantisme, par exemple : il suffit de voir par quelles étranges autorités a été jugé le Saint-Siége dès l'an 1760. Les déclamations vagues et les diatribes remplacent, de ce jour, la discussion théologique. La mission des touristes semble avoir été dictée par Dupuis ou par Volney, par Voltaire, par Bayle, par l'*Encyclopédie* et ses adeptes. Les gens qui passent dans Rome à côté d'une soutane enfoncent à deux mains leur chapeau sur leurs oreilles, les philosophes déclarent cette grossièreté une chose de bon

goût. Le dix-huitième siècle ne rapporte de Rome qu'une foule de petits mensonges agréables, de petits scandales, de petits in-douze contre le clergé. Il travestit hardiment la vérité. Les marquis s'embarrassent peu de Calvin et de Zwingle; mais, comme ils savent *Candide* par cœur, ils ne voient à Rome que le fanatisme et la sottise. Le pharaon, le ballet et les *conversations* du gouverneur occupent toute leur journée. Milton avait écrit qu'il n'avait pas *eu le temps* de voir le pape; de Brosses, ennemi juré du molinisme, le voit triomphant sous la tiare. Le sarcasme et la moquerie se promènent partout en chaise de poste, il semble que ces coupables étourdis n'aient interrogé qu'une chose à Rome, la statue de Marforio et de Pasquin.

Jugez si ces frondeurs ont dû trouver depuis un écho ! La révolution française ne pouvait laisser échapper l'occasion de discuter aussi les droits du pape ; elle appela *tyrannique* et *inutile* la seule domination qui ait pu contenir un peuple, et cela, chose inouïe ! sans troupes, sans argent, sans moyens d'attaque et de défense ; bien plus, au milieu d'États qui convoitent journellement son territoire ! Les prérogatives du souverain prince de Rome lui parurent iniques, effrayantes ! Les antagonistes du pape crièrent tous qu'on ne devait reconnaître en lui qu'un roi spirituel ; comme si, la couronne du monarque une fois séparée de la tiare du pontife, il pouvait demeurer autre chose du pape qu'une chose sans nom, sans destin et sans pouvoir !

L'importance toute naturelle du clergé dans un pays qui n'est dominé que par les institutions chrétiennes, devait indisposer également certains esprits. On porte la population de Rome à cent soixante-dix mille âmes; on y compte plus de dix mille mendiants ou pauvres; la domesticité y est encore plus nombreuse. Le clergé séculier ou régulier peut s'évaluer à un sixième. Or, la richesse territoriale dans l'État ecclésiastique, richesse dont les pamphlets ont fait tant de bruit, ne suffirait pas même à nourrir ses habitants. Avec un sol qui ne demande qu'à produire, observez un peu quelle agriculture languissante! Les propriétés cléricales sont nulles à peu de chose près. Le clergé de Rome, vous le voyez, n'est donc pas si opulent. Il est faux que l'arbitraire

d'un cardinal exempte sa maison des poursuites judiciaires de ses créanciers, par le seul fait qu'il y aurait fait apposer ses armes ; il est faux que l'impunité soit un revenu dont trafique le moindre abbé. Ce qui déconcerte les censeurs, c'est de voir qu'avec toutes les chances contraires que le temps imprime aux rouages d'un gouvernement, avec les mille désordres dont tout royaume peut se voir travaillé incessamment, Rome est peut-être l'État politique le plus en sûreté, l'État social le plus calme, l'État civil le moins malheureux. Ils voudraient la voir, cette ville unique au monde, labourée, comme toutes les autres villes, par l'émeute et la misère. Qu'a donc fait son peuple pour être heureux à l'ombre de ses grandes masses de granit, sous l'œil de ce

pauvre vieillard austère nommé le pape?

Voilà ce qui paraît aux sectateurs de Voltaire une criante injustice. Le chapeau de cardinal (écrit elle-même lady Morgan) n'est-il pas rouge comme la couleur de la liberté?

Nous dirons, nous, que ce despotisme si reproché aux papes consiste bien plus à ne pas user de leur pouvoir qu'à abuser de leur autorité. L'autorité du pape est une ombre douce et légère; elle n'effarouche, en vérité, qui que ce soit. Le peuple de Rome courbe son obéissance comme sa foi sous les pieds de son pontife, parce que ces pieds lui apparaissent aussi divins, aussi consacrés que l'orteil de bronze de saint Pierre dans la grande basilique. Ce peuple obéit gaiement, il règne dans ses rapports avec le clergé une aménité réelle, son *esclavage* politique n'est

qu'apparent. La température de sa religion est aussi douce que celle de son ciel ; c'est un peuple heureux au delà de ses désirs. Rien ne peut rendre le ravissement dans lequel le plonge la vue du pape, quand il rentre au Quirinal ou fait atteler pour Castel-Gondolfo. Il est facile de voir que ce n'est pas-là une joie stipendiée ou factice. Voici comment un touriste de 83 (je vous prie d'observer l'époque) s'exprime sur Pie VI :

« A l'égard du pape, il va chaque matin baiser les pieds de saint Pierre ; il a été lui-même plaider à Vienne, aux genoux de l'empereur, la cause des moines ; il fait dessécher les Marais-Pontins, il enrichit le musée de Clément XIV, il épure sa législation criminelle : son neveu, son propre neveu a perdu un procès immense. Jaloux de gouverner

par lui-même, jaloux surtout qu'on le croie, il vient cependant de prendre pour premier ministre un homme du premier mérite. Voilà Pie VI! »

Plus loin, il ajoute :

« Ce pape est d'une si belle figure, que le peuple le voit toujours avec complaisance. Une belle figure n'est point un avantage indifférent pour les souverains, *leur visage règne* (1). »

C'est par le visage que règne, en effet, cet homme patient et fort comme saint Pierre. Le représentant de Dieu exerce, par sa seule présence, un charme plein d'empire sur la grande Rome. Depuis la Méditerranée jusqu'à l'extrémité de la mer Adriatique, la

(1) *Lettres sur l'Italie* en 1785. Imprimé en 1792, 1 vol.

figure du chef visible de l'Église illumine tout de ses rayons comme un soleil. Cependant, cher prince, ce n'est plus là ce magnifique dominateur que les peintres nous représentent humiliant Attila et Genseric, sous le poids de sa puissance. Ne cherchez plus dans ses mains la foudre qui frappe, la foudre terrible qui relève de Dieu, cette foudre est remplacée par une humble croix de prêtre. Les serpents de l'hérésie n'élèvent plus la tête autour de son trône, ce trône n'est plus lui-même que le trône d'un roi de paix. L'indifférence a fait seule ce grand repos.

Le pouvoir temporel du pape se réduit à un revenu très-modique et à une humble poignée de milice.

Sixte-Quint bornait à six sous anglais

(*douze sols de France*) la dépense de chacun de ses dîners ; Innocent XI n'excéda jamais une demi-couronne (trois francs) par repas ; l'austère Pie VII ne dépassa jamais, pour les frais journaliers de sa table, la somme de six francs, somme inférieure aux précédentes, vu la différente évaluation des monnaies et la cherté proportionnelle des vivres (1).

Voici en quels termes Misson, que l'on ne peut certes soupçonner d'être favorable aux idées catholiques, décrit le *luxe papal* de Grégoire XIII à Rome :

« Ce pape vivant dans une *retraite extraordinaire*, les étrangers ne s'aperçoivent point qu'il soit à Rome ; on ne rencontre

(1) M. Pierre de Jobx, introduction aux *Soirées Napolitaines*.

ni livrée, ni carrosses, ni aucun autre de ses équipages. Quand il sort, *ce qui est très-rare;* c'est en litière. Ces litières sont extrêmement grandes, les portières sont vitrées. Toute la litière est garnie, en dehors et en dedans, de velours cramoisi, avec des galons et des crépines d'or ; les harnais des mules sont accommodés de la même manière. Le pape est *toujours seul* dans sa litière; il y a une petite table sur le devant au lieu d'un siége. La livrée des papes est d'écarlate, avec un double galon velouté de même couleur. Presque tous les appartements, au Vatican et au Monte-Cavallo, sont aussi tapissés de rouge; c'est un damas séparé par bandes avec galon d'or, et au haut une crépine de même.

» Les jardins de Monte-Cavallo sont dans une belle situation, mais la disposition en est irrégulière et tout nous y a paru fort négligé. »

Quant à la *noblesse* posée comme condition absolue du pontificat, l'histoire d'Adrien IV, de Sixte V et de plusieurs autres papes l'infirmerait au premier abord. Supérieurs pour la plupart aux temps où ils ont vécu, ces pacifiques souverains se sont contentés d'être des hommes utiles. Léon I^er^ arrête Attila, le fléau de Dieu; la sollicitude pastorale et l'esprit du premier Grégoire lui valent le surnom de Grand; Sylvestre II étonne par la profondeur et la variété de ses connaissances: la haute sagesse et l'habileté d'Innocent III éblouissent. Quant au célèbre Hildebrand, Grégoire VII, qui ne reconnaîtra

que c'èst à la haine des barons romains pour le joug des Allemands, aux prétentions ambitieuses des empereurs germaniques, qu'il faut attribuer sa fière et indomptable résistance? Qui contesterait le goût éclairé de Nicolas V, le savoir d'Innocent IV? Avec quelle vigueur Sixte-Quint n'a-t-il pas tenu les rênes du gouvernement? A qui devons-nous la belle cataracte de Terni, cette huitième merveille du monde, et l'assainissement des Marais-Pontins, si ce n'est à Pie VI? Et cet autre pontife tiré de l'ordre de Saint-Benoît, Pie VII, ne fut-il pas à son tour un héros de mansuétude et de magnanimité? La science, la vertu, le talent de gouverner, voilà les motifs les plus ordinaires de l'élection d'un pape. Le choix tombe ordinairement sur un cardinal étranger à tout parti,

et qui par conséquent n'est désagréable à aucun. Faut-il rappeler les formes observées dans cette élection? ce sont les cardinaux qui constituent le sénat réel de Rome et le conseil du pape. Le grand schisme a soustrait en vain bien des peuples à l'Eglise catholique, les cardinaux n'en prennent pas moins rang parmi les princes du sang royal; et leur assemblée a soutenu sa dignité pendant l'espace de près de onze cents ans, durée que n'atteignit pas le sénat de l'ancienne Rome.

Ce corps illustre des cardinaux se compose d'hommes de talent, de vertu ou de génie, sans aucun égard à la naissance, à la nation ou à la fortune. Les fils des premiers rois de l'Europe briguèrent longtemps un pareil honneur : c'est toujours un cardinal, vous

le savez, qui annonce au peuple romain l'élection du pape et le *nouveau* nom qu'il a voulu prendre (1).

Dans le cérémonial de cette élection réside toute la physionomie du pape.

— Observez, en effet, cher prince, que cet homme qui doit être à la fois robuste et patient comme saint Pierre, reçoit, pour consécration de sa dignité suprême, ce terrible avertissement : *Pater sancte, sic transit gloria mundi!* Quand ces paroles lui sont dites, on l'a revêtu déjà de ses habits pontificaux, et le maître des cérémonies, tenant deux roseaux, emblème du sceptre fragile que l'on fit porter au Sauveur du monde avant de

(1) L'annonce se fait en ces termes : *Gaudium magnum nuncio vobis papam habemus reverendissimum*...

l'attacher sur la croix, prend le roseau à l'extrémité duquel est attachée une étoupe, et, s'inclinant devant le pape, il y met le feu.

Sic transit gloria mundi!

Roi de paix, le pape ne peut guère que se faire défendre, et non se battre lui-même comme les autres souverains; son pouvoir militaire est une ombre. Les sbires, on l'a fort bien dit, sont des brigands privilégiés qui font la guerre à des brigands qui ne sont pas privilégiés; l'opinion publique devait donc craindre et diffamer tour à tour leur milice. Dans l'armée, ni esprit militaire, ni discipline: les gardes nobles du pape sont un décor, un assortiment de gens bien nés qui, en s'enrôlant dans la garde papale, ne sont pas fâchés de se donner une allure martiale, des éperons et un cheval, voilà

tout. Pour les troupes suisses, que vous retrouverez ici avec la magnifique livrée de leurs premiers maîtres, la cuirasse, le justaucorps, l'ample rheingrave, la hallebarbe et l'épée, ce sont des soldats de chapelle, et il vous prend envie à chaque minute de leur demander un *livret* du Vatican. La représentation d'une armée, telle est, à la lettre, l'armée du pape. Il y aurait bien quelque chose à faire avec la garde nationale de Rome, portant à peu de chose près le même uniforme que notre garde municipale à pied, car elle est animée du meilleur esprit pour le souverain pontife, et elle n'a pas besoin, comme ici, de cachots et de conseils de discipline pour voir réchauffer son enthousiasme; malheureusement, cette garde nationale de

Rome n'entre dans les troupes du pape que d'une façon accessoire.

Une seule observation qui me revient sur les *sbires*. Leur chef est obligé d'entretenir au cardinal-vicaire un carrosse et deux chevaux. Ce mot renferme un volume.

Les moyens qui composent le pouvoir temporel du pape, déjà si faibles en eux-mêmes, sont encore affaiblis par des non-valeurs et des abus.

Ainsi, les tribunaux sont très-nombreux et par conséquent sans poids ; la police est exercée par des curés, et n'était que la crainte du diable, plus forte chez certains esprits que celle du bourreau, les prohibitions diverses de la police papale courraient grand risque de n'être pas sanctionnées. La nature des galères, qui sont très-douces et très-mal

gardées, n'en font, hélas! qu'un épouvantail. L'insuffisance ou la connivence des sbires, les crédits particuliers et les exemptions de peines, telles sont les bases d'un trafic, couvert, honteux.

D'après ce rapide exposé du pouvoir pontifical, ne vous semblerait-il pas, cher prince, que Rome, comme État politique, touche à sa décadence et à sa ruine? qu'elle est travaillée par mille désordres comme État social, et que, comme État civil, la capitale du monde chrétien est en proie à un amas de misères? Eh bien! chose vraie dans toute la rigueur du terme, Rome est peut-être l'État politique le plus en sûreté, l'État social le plus calme, l'État civil le moins malheureux.

Sans recourir aux considérations si élevées de M. de Maistre sur le *pape*, voyez un peu

combien cette grande figure a toujours dominé par les seules causes morales qui étayent son empire. Le moindre moine que Gil Blas rencontre est sans intérêt philosophique, sans portée; le moindre prêtre d'Italie peut devenir souverain pontife. Les opinions religieuses ont donné à Rome, dans l'univers entier, des forces et des soldats; encore aujourd'hui, l'État ecclésiastique, qui semblerait devoir toujours être prêt à tomber sous la conquête, se maintient. Quelle est donc cette souveraine autorité, quel est ce trône que n'ébranlent point les autres trônes? Il est incontestable que la couronne du monarque et la tiare du pontife se soutiennent mutuellement; les séparer, ce serait les briser. Le pouvoir ecclésiastique n'a jamais été plus stable, croyez le bien, que depuis qu'il est

si faible. Tout, jusqu'à la tranquillité qui règne à Rome, peut aisément s'expliquer. Aucun abus à craindre, en effet, de la part d'un homme comme le pape, qui n'est pas né prince et a en main le pouvoir : la couronne est moins pour lui une propriété qu'un dépôt. Ajoutez à cela que le plus ordinairement le pape est vieux, qu'il a passé par les sévérités d'un couvent de camaldules ou de franciscains avant de régner ; que rien ne le pousse à opprimer et que tout l'en détourne; car, pour se faire respecter comme le premier évêque du monde, il faut qu'il se fasse aimer comme roi. Sa faiblesse est donc sa seule tyrannie, sa timidité son despotisme. Son autorité a des racines indestructibles dans l'opinion. Trouvez un roi qui soit aussi fort dans sa faiblesse, un ordre établi pareil

à celui-là, une paix égale à cette paix, un souverain qui commence sa vie et la finisse avec plus de calme!

Quand nous en serons au chapitre du *peuple de Rome*, le sujet de ma troisième lettre, vous verrez que la vie, les espérances, l'avenir de ce peuple repose dans cette succession continuelle de papes ; c'est sa loterie, sa chance de spectateur, car, il faut le dire aussi, tout cet admirable échafaudage de royauté n'est plus pour l'univers qu'un spectacle ; mais dans ce spectacle que de leçons!

La Rome de Léon X et de Raphaël est une puissance, par cela même qu'elle est devenue une ruine. Qui frappe le plus vos yeux dans cette Rome chrétienne? l'église de Saint-Pierre, n'est-ce pas? Eh bien! la véritable grandeur de cette église, où Michel-Ange a

mis dix-huit ans de sa vie, n'est pas celle que lui a imprimée le compas de l'architecte; sa grandeur réelle, c'est celle que la puissance de Dieu lui imprime. Ce temple inouï au monde, devant lequel rayonne au soleil le granit de l'obélisque élevée par Sixte-Quint, ce temple placé vis-à-vis l'onde éternelle de deux bassins gigantesques et de quatre cents colonnes majestueuses, ce temple que le pape fréquente aux jours saints est, après le roseau de son élection dont je viens de vous entretenir, la plus terrible leçon qu'il rencontre! Frappante image de la courte durée de son règne! cette basilique est couverte à chaque pas de monuments funéraires. Le ciseau du sculpteur a sculpté partout cette grande vérité du néant; et toutefois, disons-le, aucun souverain au monde n'a peut-être

moins besoin de cette leçon que le souverain pontife. Sa croix, cette immense croix que l'on porte devant lui quand il paraît en public et que l'airain du Capitole annonce sa venue, sa croix est véritablement sa croix, et il faut qu'il en subisse le poids tous les jours.

Savez-vous ce que c'est que la vie intérieure de ce vieillard à qui le dix-huitième siècle a tant de fois reproché sa mollesse? une vie de prêtre austère et froide, et dont le moindre moine de couvent sonde les profondeurs avec chagrin. Les plaisirs doux et simples en sont bannis; aucune récréation légitime; l'uniformité des usages de la cour pontificale le veut ainsi. Arrachez de leur histoire des pages empreintes du sentiment violent de la guerre religieuse, ôtez-en les drapeaux sanglants du second Jules et les

immoralités d'Alexandre VI, vous admirerez cette invincible patience et cette auguste charité des dépositaires sublimes de la doctrine. Depuis le concile de Trente, aucun pape s'est-il écarté des règles d'une stricte bienséance, n'a-t-il pas supporté la sévère dignité du sacerdoce dans toute sa plénitude et sa sainteté? Le pape vit sous une perpétuelle inspection, une inquisition morale mille fois plus stricte que celle exercée à Venise sur les anciens doges. Hors la procession dont il est l'étoile, quels honneurs, quel culte rend-on à ce prince de l'Église? Un lourd piaffement de chevaux près du Quirinal, un nuage d'encens d'où ressort la tiare, des livrées sans luxe, et un palais sans éclat, quelle morne et triste vie!

Léon X aimait la chasse; c'était, avec la

conversation des savants et l'étude des poëtes latins, son amusement le plus cher; eh bien ! l'habit de chasseur dont le pontife était obligé de se vêtir pour jouir d'un peu plus de liberté dans ses mouvements, donna de l'ombrage et fit crier au scandale.

Ganganelli (Clément XIV) étant malade, ses médecins lui conseillèrent de monter à cheval tous les jours. Craignant de manquer à l'étiquette, il se retira à sa maison de campagne, sur le mont Albano; c'est là qu'il crut pouvoir se permettre le salutaire exercice qui lui avait été prescrit pour le rétablissement de sa santé. La ville et la campagne furent également offensées de ce qu'en quittant les habits du pontife pour en revêtir de plus commodes, il eût violé une cou-

tume jusqu'alors observée ; on l'accusa d'avoir manqué aux bienséances.

Un écrivain exact, scrupuleux, M. de Joux, raconte que Benoît XIV (Lambertini), ce prince aimable, spirituel et d'une rare affabilité, désirant voir l'arrangement intérieur d'un nouveau théâtre, le visita le plus secrètement qu'il lui fut possible, avant qu'il fût ouvert au public ; dès le lendemain matin, on lut au-dessus de la porte même par laquelle le pape était entré, cette inscription : *Porte sainte : indulgence plénière pour ceux qui y passent.*

Horace Walpole aimait à se rappeler que bien jeune encore, comme il faisait son tour d'Italie, il fut introduit dans la chambre de Sa Sainteté ; il demeura quelque temps im-

mobile, ne sachant s'il devait se soumettre au cérémonial établi, en baisant la croix brodée sur la pantoufle du pape. « Approchez, mon fils, » lui dit Benoît XIV avec la gaieté qui le caractérisait, et le sourire d'un père vis-à-vis d'un enfant respectueux et timide, « ne craignez pas, en vous mettant à genoux, de recevoir la bénédiction paternelle d'un vieillard ; elle ne pourra vous faire aucun mal. — Vivement touché de la délicatesse de ces paroles, Horace Walpole s'agenouilla, non sans éprouver une sorte de saisissement religieux. On peut voir dans ses lettres combien la noble aisance et la vivacité de conversation qui distinguaient surtout Benoît XIV, touchèrent son esprit précoce.

Je vous ai parlé des valets de Rome dans

ma première lettre, ceux de la maison papale sont aussi misérables et aussi négligents.

Pie VII, m'a dit l'abbé de S..., était si peu surveillé dans sa dernière maladie, qu'étant tombé de son lit, il n'eut pas la force de sonner; il se trouvait seul, ayant alors envoyé tous ses prélats à la promenade, à Genzano. Cependant, comme il se sentait défaillir, il se traîna sur ses genoux jusqu'à sa chapelle, où il ne trouva que son frotteur, qui alla chercher les médecins.

Tel est, cher prince, cette vie retirée du premier pontife : able solitaire, absolue privation de tous les plaisirs de la société, frayeurs religieuses semées autour de lui, couronne radieuse de loin, qui n'est qu'une couronne d'épines ! Sa chambre est meublée aussi simplement qu'une cellule; son repas

est un ennui, puisqu'il lui est interdit sévèrement d'y admettre aucun convive. Partout chez lui le silence du cloître ; l'uniformité du *vêtement* lui est prescrite. Tandis que les cardinaux, les évêques, portent à leur gré des habillements noirs, violets, ou teints de pourpre, il est vêtu de blanc, symbole d'innocence et de pureté. Voilà l'homme, l'humble prêtre auquel la philosophie du siècle dernier a prêté des fleurs, des palais et des orgies !

Les maisons de campagne, autrement appelées *villa*, que le pape possède, sont vastes, mais ne constituent guère que de mornes solitudes. — *Castel-Gandolfo*, situé près du lac Némi, est malsain ; c'est un digne pendant, comme tristesse, aux villa *Pamphili*, *Mondragone*, *Ludovisi*, etc. Les eaux, les

arbres, les palais de cette campagne romaine ont l'air d'être frappés de mort : la symétrique ordonnance y cause l'ennui ; les jardins eux-mêmes se ressentent de l'étiquette. Ceux du Quirinal principalement répugnent à l'œil par une désolation complète, les jets d'eau s'y meurent dans les grottes désertes, les charmilles y sont dépouillées ou mal tenues. Le pape se promène assez rarement dans ces allées d'où son regard peut cependant embrasser sa ville.

Le fameux *Miserere* de la chapelle Sixtine, cette œuvre si incomparable d'exécution, qui met en branle tous les carrosses de Rome, éveille toutes les attentions et est peut-être le thème le plus plus beau de la musique sacrée, voilà pour le pape son plus merveilleux divertissement. Sa chapelle est

son bonheur ; mais il n'y doit entrer qu'avec un sentiment profond de tristesse. Où est cette Rome qui tendait la main à Carissimi et à Palestrina? où s'est-elle envolée cette triomphale patronne de la musique d'église? La musique d'église n'est plus maintenant qu'à l'Opéra, dans les compositions de Berlioz.

L'opposition au gouvernement papal n'a pas manqué de dire que les abords du palais de Sa Sainteté étaient difficiles ; or, vous saurez que les étrangers de toute nation y sont encore à cette heure admis. Si je me détermine, cher prince, à extraire une page de mes souvenirs et à vous raconter ma visite à Crégoire XVI, c'est que dans ce tardif hommage à tant de mérite et de simplicité à la fois, vous retrouverez peut-être mieux

qu'en aucune autre de ces pages les convictions de l'écrivain.

. . . . . .

S. E. l'excellent Père Orioli, à qui j'avais écrit l'avant-veille pour madame la vicomtesse Rognat, m'a fait répondre ce matin que, par suite d'une détermination toute récente, le pape se refusait à admettre les dames; madame Torlonia, sœur du banquier, n'a pu arriver elle-même à une présentation particulière. Cela m'a semblé très-politique de la part du saint-père, qui se défend ainsi des séductions. Le pape doit partir aujourd'hui même, à trois heures, pour son château de Castel-Gandolfo. D'après la lettre du révérend Père, je dois me trouver au Quirinal avec lui, sur les deux heures, avec les chapelets destinés à être

bénits. Monseigneur Orioli est fort bien près de Grégoire XVI, à la veille d'être cardinal, et créé général de son ordre depuis trois mois. Les présentations dans l'intérieur même du palais deviennent de plus en plus rares ; c'est une dette de plus que je contracte envers cet excellent homme, si bon, si tolérant et si instruit.

. . . . . .

A l'heure dite, M. Orioli et moi nous avons pris tous deux le chemin de Monte-Cavallo. Le soleil était superbe, les rues animées et déjà remplies d'une population nombreuse ; beaucoup d'abbés, de *contadini*, de franciscains, et quelques chevaux de gendarmes et de brigadiers piaffant devant l'obélisque de la place Sixtine, tandis que dans la grande cour, les cochers aux guides rouges, les voi-

tures à la Louis XIV et les palefreniers à grandes manches donnaient à cette enceinte un reflet pittoresque des vieilles pompes de Léon X. A la porte, les hallebardiers au bariolage d'habits si curieux, le piquet d'honneur rangé sous le péristyle, et tous les apprêts d'un départ; car le saint-père allait monter en carrosse pour Castel Gandolfo, résidence d'été, à quatre lieues de Rome. Le brave Père Orioli fendait la foule avec peine. A chaque instant, il lui fallait subir le pieux empressement des vieilles femmes qui baisaient sa main : les enfants touchaient le pan de sa robe, les monsignori le saluaient ; c'était à donner de l'orgueil à un cardinal de vingt ans. Après avoir traversé la grande salle, le *maëstro di camera*, vêtu de violet, est venu à notre rencontre,

l'air empressé, coquet, et très-orgueilleux par instants du frôlement de sa robe de soie, qu'il me faisait toucher à plusieurs reprises, m'expliquant aussi chaque costume de moine ou d'abbé qui se frayait un passage dans la grande galerie. Il y avait du reste peu de beau monde ou de gens de cour, la plupart en habit de voyage, tunique violette, les uns fort jeunes, d'autres voûtés, s'approchant, se prenant les mains, riant beaucoup de leurs soutanelles de route, et se disant : *Caro monsignor!* La salle était fourrée de vieilles tapisseries, le Mariage de Louis XIV, l'Entrée de M. Créquy, ambassadeur de Louis XIV, tous tableaux et sujets de France pour la plupart coupés de distance en distance par de belles cheminées en mosaïque. Cependant la première salle était déjà pleine,

l'autre clairsemée de grands cordons, de cardinaux, presque tous en petit costume ; après tout, un cérémonial fort simple, quelques supérieurs à tête chauve, et deux jeunes cadets de la garde papale, qu'un vieil officier, leur oncle, allait présenter à sa Sainteté. Les plafonds n'avaient rien de bon ; fort peu d'écussons dans ces premières salles ; de grands bancs de bois marbré avec l'inscription : *Gregor. XVI Pont. Max.* J'observais tout ce grand palais si long, si carré, si désert, malgré tout ce monde. J'avais traversé des corridors sans fin et des antichambres animées seulement par des peintures. A travers le petit carreau en losange contre lequel je m'appuyais, je découvrais la campagne de Rome, le dôme de Saint-Pierre aux belles épaules, les pins de

Borghèse déjà noirs, et quelques têtes de curieux dans la grande cour. Je ne sais pourquoi l'escalier de marbre de Fontainebleau et les souvenirs de Pie VI me revenaient en ce moment; je me rappelais le vieux pontife porté dans sa chaise, ombre de prophète qui planait sur Babylone, quand, traversant le grand Paris, il jetait encore des pardons à cette foule, dont il avait été contraint de bénir l'élu. Je revoyais cette tête de Christ, amaigrie et lourde, comme un Christ du Giotto, tête auguste que David lui-même a fait si belle avec ses reflets de pourpre, de majesté et d'encens! Un huissier annonça en ce moment le saint pontife. Il marchait d'un pas très-ferme, parlant haut, causant beaucoup, et donnant sa main à baiser avec une grâce tout exempte d'étiquette. Le révérend

général Orioli me fit signe de me jeter à genoux, en présentant mes chapelets à sa Sainteté. Le pape lui demanda si je comprenais l'italien, j'adressais alors quelques mots au saint-père, qui pouvaient à peine lui peindre l'émotion de ce moment. Il me tendit la main, que je baisai, et marcha rapidement vers la seconde salle. Les abbés et cardinaux se précipitaient autour de lui ; il les bénissait en souriant, leur frappant la joue, et s'arrêtant de temps à autre, mais fort peu de temps. Comme il descendait l'escalier, un *cameriere* en grand costume lui présenta une lettre. J'eus alors tout le loisir d'observer la figure de Grégoire XVI. La tête est fort énergique, des cheveux ras et courts, plantés fort avant sur le sommet, — très-peu de gris ; — une expression de physio-

nomie enjouée, le front superbe et marqué de grandes lignes, quelque chose de Sixte-Quint dans les yeux ; surtout si l'on rapproche le bas du visage dans les extrémités des joues. Son costume consiste en une longue robe violette, le chapeau velours rouge, la calotte blanche, et le rochet ouvragé de dentelles; deux serviteurs lui portent la queue. Il donna encore sa bénédiction du bas de l'escalier du palais, puis monta en voiture sur-le-champ. Les curieux encombraient les bas reliefs des statues de Phidias.

Après la présentation au pape, viennent les visites aux divers cardinaux, les plus éminents; c'est une exploration de la vie romaine que ne doit point négliger l'étranger jaloux de s'instruire et d'apprécier les ca-

ractères symboliques de la grande ville, la couleur distincte de tous les ordres.

Le costume de ces princes de l'Église chrétienne varie dans le monde ou dans les cérémonies. Dans le monde, c'est cet éternel habit de cour, admis par toute l'Europe, habit noir ou habit long *ad libitum ;* à l'église, c'est l'habit de cérémonie différent du premier, rouge dans les temps ordinaires, violet durant le carême et l'avent. En entrant à l'église, ils prennent le bonnet carré à trois cornes, et quittent leur chapeau rouge bordé d'une dentelle d'or.

Le président de Brosses parle ainsi d'une *visite* faite au cardinal de Tencin :

« Il était revenu de la campagne ce même jour pour une audience que le pape lui avait accordée ; et repartit le soir. Nous le

trouvâmes mettant son habit de moire couleur de feu, assez semblable à celui des capucins, robe et manteau, sans omettre le capuchon, qui n'est ni pointu, ni si long, mais arrondi à peu près comme celui de nos petits manteaux de femmes. Nous allâmes avec lui faire visite au cardinal Pirrao, secrétaire d'État. »

Il ajoute un peu plus loin :

« Le cardinal de Tencin s'est mis depuis quelques semaines à tenir une *conversation* (1). Pour le cardinal Aquaviva d'Arragon, il tient l'état du plus grand seigneur de Rome ; il est naturellement magnifique, etc., etc. »

Cet Aquaviva d'Arragon dont parle de

(1) Salon et cercle.

Brosses était archevêque de Montréal, protecteur d'Espagne et de Naples, le plus grand seigneur de Rome et le plus magnifique ; il avait une maison comme il n'y en a plus aujourd'hui à Rome, où tout est pauvre, mesquin. A cette heure, la liberté du costume entraîne le négligé ; l'habit d'un cardinal se compose de la redingote laïque, des bas violets et du tricorne. A l'exception du carrosse à grande livrée rouge, traîné par quatre chevaux épais, sur la via du Corso, qui reconnaîtrait un cardinal ? « Deux ecclésiastiques, dit l'auteur du *Tableau de la Ville Éternelle*, passent tous deux bien vêtus, seulement celui dont la mise est plus simple porte haut le regard et l'allure ; l'autre, qui a sur le chapeau quelques pompons vert, et cache dans sa poitrine un petit cordon vert

et or, s'en va tête baissée, distrait, rêveur comme un grand homme d'autrefois, une main à sa veste et de l'autre saluant tout le monde, quand son compagnon ne salue personne. Eh bien ! le plus poli, le plus humble des deux, c'est le maître ; le plus fier, c'est le valet (1) ».

Avant le dernier exil des cardinaux en France, les fonctionnaires publics de Rome, les magistrats surtout, se revêtaient de la soutane ; ils s'y trouvaient même dans des lieux publics et des promenades ainsi mêlés aux femmes romaines ; c'était un tort. On en fit plusieurs fois des représentations aux cardinaux ; l'impression défavorable qui en résultait pour les étrangers les frappa. Le

(2) *Tableau de la Ville Éternelle*, par Régnier, p. 236.

pape Pie VII avait pu remarquer la régularité qui existait en France à ce sujet, il prit avec eux la résolution immédiate de faire disparaître cette cause de scandale. En effet, ces fonctionnaires publics, dont la plupart était laïcs et mariés, en se rendant en soutane aux théâtres de Rome, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, prêtaient évidemment à la médisance et à la censure. Les étrangers ignoraient que ce costume n'était pas particulier aux ecclésiastiques, mais commun à tous; ils en concluaient contre le clergé. De là cette vieille erreur que tous les prêtres d'Italie allaient au théâtre, parce que la soutane en bariolait souvent les loges. Pie VII, de retour à Rome, interdit le costume ecclésiastique aux avoués d'abord, puis aux magistrats, et de ce jour le scandale

disparut. Le pape ne s'en tint pas là, il fit donner à la suite de cette mesure une retraite excclésiastique, où l'on ne comptait pas moins de quatre mille prêtres et un nombre fort grand de cardinaux. Cette retraite, qui avait pour but de faire revivre l'ancienne discipline, n'était, à vrai dire, qu'un manifeste du pape contre ce désaccord apparent de la gravité ecclésiastique et de son habit. Elle commença par le verset : *Et Roma cum in honore esset, non intellexit.* La retraite produisit un grand effet. Les ambassadeurs des puissances secondèrent ce mouvement, et surveillèrent exactement au théâtre tous ceux qui étaient du ressort de leur juridiction diplomotique.

Avec ces apparences sévères et monacales, devenues aujourd'hui d'usage à

Rome, et remises en vigueur sous ce pontife, la vie des cardinaux est redevenue grave et sombre. La pompe dont ils s'entourent aux jours de cérémonie semble leur peser ; aussi le laisser-aller italien est-il le goût dominant de leur intérieur.

Des goûts libéraux, un ton merveilleux d'aisance et de facilité dans les mœurs, voilà ce qui compose l'existence actuelle de la plupart des pontifes romains ; leur chapeau, qui a la couleur de la liberté, les fait aimer singulièrement du peuple. Les enterrements des nobles sont généralement fort beaux à Rome (1) ; ceux des

(1) Nous avons été témoins de l'enterrement du marquis *Sacripanti*... de l'une des premières familles de Rome. Il faut dire que tous les enterrements des personnes riches sont très-solennels. Le

cardinaux se distinguent par une excessive simplicité; symbole curieux d'égalité, il attire les respects de cette foule qui s'indignerait de voir un cardinal défunt conduit à sa dernière demeure avec un cortége égal à celui de son souverain pontife (1).

cortége est extrêmement nombreux, d'abord beaucoup de clergé, deux ou trois ordres religieux (surtout les capucins) et plusieurs confréries; sans compter les pauvres qui terminent le cortége avec des torches et toujours à la nuit. Au contraire, l'enterrement des cardinaux est fort simple. La veille du jour de son enterrement, le cardinal défunt, deux heures après la nuit tombante, sort de son palais dans un carrosse (carozza) ouvert de tous les côtés, où il repose entre deux chapelains. Environné seulement de huit flambeaux portés par huit hommes en livrée, il s'avance lentement et au pas vers l'église où doit avoir lieu, le lendemain, le service funèbre. Nous pouvons ajouter que ce char funèbre est bien isolé, car à peine aperçoit-on quelque suite.

(1) Aussitôt que le saint-père a rendu l'esprit, le camerlingue, en habit violet, vient, accompagné des clercs de la chambre, en habits noirs, prendre possession du Vatican au nom de la chambre apos-

Cela n'empêche en rien le luxe des cénotaphes. Tenerani sculptera longtemps le marbre en l'honneur de ces illustres morts;

tolique; et il n'est permis à aucun autre des cardinaux d'assister à cette fonction. Après qu'il s'est mis en possession de ce palais, et qu'il a fait faire l'inventaire sommaire des meubles qui s'y trouvent, il envoie des gardes pour se saisir des portes de la ville, du château Saint-Ange, des autres postes et des carrefours les plus dangereux.

Lorsqu'il a pourvu à la sûreté de Rome, il sort du Vatican dans un carrosse magnifique, précédé du capitaine des gardes du pape, ayant à ses côtés les Suisses qui accompagnaient ordinairement sa Sainteté! Lorsque cette marche commence, on entend sonner la grosse cloche du Capitole, qui ne sonne que dans cette occasion et pour annoncer à toute la ville la mort du souverain pontife.

Comme les papes ont choisi l'église de Saint-Pierre pour le lieu de leur sépulture, quand ils sont morts au Mont-Quirinal, à Monte-Cavallo ou à quelque autre de leurs palais ou villa, on les porte au Vatican dans une litière, avec l'étole au cou et le camail rouge, exposés à la vue du peuple. La litière est précédée d'une partie des chevau-légers de Sa Sainteté, qui marchent la lance abaissée, ayant à leur tête leurs timbaliers qui font entendre un son triste et lugubre Ils sont suivis par vingt palefreniers qui portent des torches, et conduisent autant de ha-

mais ces distinctions de la tombe constituent seulement la hiérarchie.

Le cardinal S..., que j'ai connu, s'était commandé un monument ; mais ce monument, confié, je crois, au sculpteur Thorwaldsen, il l'allait visiter chaque jour ; il en surveillait l'exécution comme un seigneur surveillerait l'architecte de son palais.

---

quenées couvertes de housses noires traînantes jusqu'à terre. Les pénitenciers de Saint-Pierre son autour du corps, tenant chacun un cierge à la main et chantant des hymnes. On voit passer ensuite vingt autres palefreniers avec le reste de la compagnie des chevau-légers, celle des cuirassiers et les Suisses de la garde. Cette marche est fermée par sept pièces de canon qu'on fait mener à la queue de ce superbe convoi. Le corps du pape est exposé pendant trois jours dans l'église Saint-Pierre à la vue du peuple, qui vient en foule lui baiser les pieds; ensuite on lui donne la sépulture. Pendant les obsèques, qui durent *neuf* jours, les cardinaux tiennent plusieurs congrégations pour confirmer ou destituer les officiers de guerre ou de police.

(Préface sur l'*Histoire des Conclaves*, t. I.)

Que dites-vous de cette visite quotidienne à une tombe ?

Voici ce que j'écrivais, cher prince, en l'année 1832, à mon ami A... C..., jeune peintre de Munich, sur un des cardinaux de Rome dont le nom vous frappe le plus dans la ville sainte (M. le cardinal Fesch) :

« Quelques cardinaux peuvent encore s'enorgueillir d'un palais ; mais, incroyable destinée que celle d'nn grand seigneur romain ! les palais de Rome, les hôtels aux pompeux antichambres, aux cadres vieillis, aux tapis sombres, forçent leurs propriétaires à s'exiler dans la partie la moins belle de l'édifice : un seigneur se fait concierge en grand de sa galerie ; c'est un cicerone qui n'a que son trou. Ainsi en est-il de Son Éminence le cardinal Fesch.

Ses tableaux le mettent littéralement à la porte. C'est peu de voir des Murillo, des Van Dick, des Titien, des Raphaël rangés sans ordre, sans date et sans programme; il faut remuer à terre douze ou quinze cents cadres étagés en forme de bûches pour l'hiver : des Jules Romain, des Véronèse, des Rembrandt, véritable élégie de chaque minute, déplorable spectacle, quand on songe que tant de palais à Rome restent vides, et que le gouvernement romain pourrait fort bien, sans trop se gêner, en allouer un au cardinal! Je ne saurais peindre l'étonnement où jette cette vue; c'est un crime énorme en fait d'art, dans un pays où tout devrait se faire pour lui. »

Son Eminence vint elle-même à notre

rencontre (j'étais avec madame la vicomtesse R....); elle nous parla des offres diverses qu'elle avait faites à Rome pour l'acquisition d'un palais en ruine où du moins elle aurait pu loger tant de belles toiles; le gouvernement n'a jamais voulu se prêter de bonne grâce à ses désirs. M. le cardinal Fesch est encore vert, la physionomie dure bien qu'enjouée, la repartie brusque et vive. Sa gouvernante est une personne de soixante ans, l'air de toutes les gouvernantes d'abbé, un costume noir assez semblable à celui des duègnes de Gil Blas; elle faisait rôtir les mouillettes pour le chocolat de monseigneur. Il a voulu lui-même nous conduire dans sa chambre; cette chambre de cardinal se ressentait de tout le désordre d'une cham-

bre d'abbé, des livres de théologie, des bas violets, un grand journal, une guitare. Au balcon, la plus délicieuse vue de Rome, le Tibre pâle et voilé d'ombres, le joli casin de Raphaël au Pincio, les pins de Borghèse, et les dômes d'églises arrondis près des obélisques en aiguille. Son Éminence donnait constamment le bras à la jolie vicomtesse R... lui expliquant et lui faisant excuser tout l'embarras où lui, monseigneur Fesch, se trouvait au milieu de tant de cadres mal rangés, traînant à terre pour la plupart, comme dans le grenier d'un marchand de la rue du Coq. La galerie est fort belle; mais les permissions deviennent de jour en jour plus restreintes. Il y a un Murillo délicieux, un jeune homme en blanc costume avec

sa rapière, — une tête de Lisbonne vive et inspirée ; les Rembrandt sont de toute beauté. — Les écoles allemande et française rendent surtout cette galerie l'une des plus piquantes de Rome. Les belles esquisses de Lesueur (les Chartreux) font toujours le plus grand effet. Il y a une harmonie de tristesse exquise et douce dans toutes ces prises d'habit ; les uns sont de jeunes novices, d'autres de vieux prêtres ; c'est un contraste éternel de fraîcheur et de ruines. Un *Gerardo della Notte*, scène de joueurs, captive singulièrement l'attention, il a des reflets tellement puissants, qu'on croirait cette toile du Caravage.

Otez de la vie d'un cardinal, d'un *monsignor*, d'un abbé, d'un simple prêtre la

promenade au Pincio, l'art de porter la queue d'un mantelet sur le bras gauche, une représentation honnête mais lourde, des heures de travail et des moments de *far niente*, vous aurez autre chose que le caractère italien, vous aurez Paris. La puissance spirituelle est si stable à Rome, si notée, si définie, que la tranquillité, la liberté même d'allures qui escorte le prêtre n'y peut nuire en rien au catholicisme; la paix est avec eux, et l'on ne songe guère à la leur ôter.

Le *rocchetto* et la *mozetta* font à Rome l'étonnement de beaucoup d'Anglais, qui s'étonnent de tout, même d'un dragon du pape. Ils ne manquent pas de voir dans cet habit le terrible *Index*, qui met au ban de la censure romaine le moindre

écrivain ; ils rient bien fort des lourds carrosses qui traînent leurs éminences. Les cardinaux, ce sont les primats, les premières feuilles de cet arbre qu'on nomme le catholicisme. Ils ne savent pas à quelles terribles perplexités, à quelles tumultueuses agitations sont livrés ces hommes, ces souverains radieux des fêtes de Pâques, accompagnant le premier souverain de la ville sainte, porté sur la *sedia gestatoria*, pendant que la musique exécute l'*Ecce sacerdos Magnus!* Parce que le palais Chigi fait un des coins de la place Colonna, et que l'on envie à certains cardinaux de Rome les sculptures cannelées de leurs palais, ils s'imaginent que la vie de ces superbes s'écoule heureuse, exempte de tous soucis. Ces majestueux cochers du

temps de Louis XIV, en perruques carrées et en rabats, leur reviennent à la mémoire ; ils les voient encore conduisant le coche en cuir roussi de quelque prince de Rome qui s'amuse au divertissement aquatique de la place Navonne. Pour eux, un cardinal c'est un élu, un homme aussi gras qu'un majordome, un chanoine de Boileau ! Il en est qui les accuse de fumer, de chasser aux alouettes dans les environs de Rome, de commander des Vénus à Thorwaldsen, ou de faire des parties fines à Narni. Les philosophes et les commis-voyageurs ont accrédité ces choses. Aujourd'hui que la statue de Pasquino est muette auprès du palais Braschi, il faut bien que les touristes aiguisent l'épigramme en son lieu et place. Toutefois, ceux qui savent que les grandes

passions habitent Rome, se donnent la peine d'examiner de près un thème aussi curieux que celui-ci : la vie et les mœurs des cardinaux.

Cette vie, est uniforme ; Gil Blas lui-même, l'impitoyable Gil Blas, serait bien embarrasé d'en tirer quelque sarcasme. Son seul revenant-bon serait tout au plus leurs chevaux, pauvres mules étiques, dignes sœurs de celle qu'il enleva à son oncle. Le temps est bien passé où, pendant le *festino* (1), rayonnant de mille bougies suspendues, quelques *matti* (2) en goguette juraient leurs grands dieux qu'un cardinal avait été vu à sa fenêtre, leur lançant des *confetti* et des dragées sous le masque,

(1) Bal masqué du carnaval.
(2) Fuos vêtus de longues chemises blanches.

pendant que plusieurs confréries de pénitents de diverses couleurs accompagnaient le corps de l'un de leurs membres à la grande église de San Carlo. Encore une fois, excepté les jours où ils officient, les cadinaux sont des ombres mobiles sur ce grand pavé de Rome ; on ne les rencontre guère qu'à la *conversation* du gouverneur. En revanche, vous allez le voir, ils sont sujets à une maladie unique, une fièvre spéciale, qui a reçu des Italiens eux-mêmes un nom générique, précis ; ce mal a pour nom, à Rome, la *rabiatura*, et il faut que je vous en parle.

La *rabiatura* (son nom seul l'indique) est une sorte de fléau, un sort jeté sur les membres du cardinalat. Cette maladie n'est autre que l'effet d'une contradiction

violente, qui amène incessamment un état de marasme augmenté encore par le poids de l'atmosphère. On a souvent répété que des prélats mouraient par suite du chagrin de n'avoir pas reçu le chapeau ; ce qu'il y a de sûr, c'est que le contre-coup produit par cette prédisposition nerveuse leur devient funeste à Rome plus qu'ailleurs. Si l'on ne prévient point le médecin de ce cas, ou s'il n'en surprend point le secret, le malade court de grands dangers ; l'abbé de S...y m'assurait, à Rome, que la mort même s'ensuivait. Les cardinaux, plus que tous les autres, vivent d'ailleurs dans une angoisse perpétuelle ; ils craignent à chaque instant qu'on ne les desserve auprès du pape. Ce qui les entretient dans cette alarme, c'est qu'ils ont beaucoup

d'ennemis avant comme après le cardinalat. L'histoire du cardinal Isoard, accusé chez M. de Blacas de n'avoir point illuminé pour la naissance du duc de Bordeaux vient à l'appui de cette remarque, et je ne puis me défendre de vous la citer.

Dans un dîner chez l'ambassadeur, quelques personnes accusèrent monseigneur Isoard, qui n'était alors que prélat, de n'avoir pas illuminé pour cette nouvelle. Monseigneur Isoard était alors à Tivoli ; lors même qu'il n'eût pas illuminé, la remarque ne pouvait tirer à conséquence, cela prouvait qu'il n'avait pas été informé. Sa conduite fut sévèrement attaquée dans ce dîner diplomatique. On députa un secrétaire de l'ambassade pour aller s'enquérir du fait : le lendemain on reproduisit le

même reproche. Le secrétaire d'ambassade chargé de vérifier la chose, s'adressant alors à celui qui avait avancé cette assertion, lui dit :

— Êtes-vous bien sûr, Monsieur, que le prélat n'ait point illuminé ?

— Très-sûr.

— Mais savez-vous bien qu'il n'est pas à Rome ?

— Je le sais. Il est à Tivoli, et on lui a dépêché un exprès.

— Et vous persistez à croire qu'il n'a point illuminé ?

— Si je le crois ! je ne suis pas homme à m'avancer sans être certain.

— Savez-vous où il demeure ?

— Qui ne sait où demeure monseigneur

Isoard ?... derrière le palais Mattei, sur la petite place, près de l'église.

— Nullement, ce n'est pas là. C'est à cet endroit que vous envoyâtes vos alguazils ?

— En cet endroit.

— Vous êtes donc le seul à Rome qui ignoriez où demeure le cardinal Isoard ? Il demeure au palais Mattei.

La confusion du détracteur fut à son comble ; il crut se rattraper en jurant que le palais Mattei n'était point illuminé, et qu'il y avait été lui-même pour être plus sûr de son fait.

— Pour le coup, reprit le défenseur officieux du cardinal, vous vous êtes trompé de palais, car le palais Mattei était hier illuminé sur les deux côtés, et avec tant

d'éclat, que monseigneur Pacca, qui demeure auprès, étonné de ces lampions extraordinaires, a demandé si monseigneur Isoard avait été nommé cardinal (1)!

Je vous laisse à juger des éclats de rire qui poursuivirent le malencontreux ennemi de monseigneur Isoard.

Presque en même temps, on dénonça encore ce pauvre prélat, et cette fois l'accusation était plus sérieuse. Je vous ai parlé du cardinal Fesch ; il était loin d'être en odeur de sainteté depuis Lyon, et monseigneur Isoard s'était vu contraint, à son grand regret, de ne plus le voir du jour où il avait appris que ses visites déplaisaient à la cour de France. Ses enne-

(1) Monseigneur Isoar n'était alors que prélat.

mis prétendirent qu'elles continuaient. Un jour où l'on croyait pouvoir le prendre sur le fait, on s'adresse au cardinal A..., qui avait reçu du prélat la promesse de ne plus retourner chez monseigneur Fesch, suspecté de carbonarisme. — En ce moment même, dit-on au cardinal A..., sa voiture est à la porte de monseigneur Fesch ; vous voyez si monseigneur Isoard tient sa promesse ! — La réponse du cardinal A... fut très-simple. — Vous pouvez, dit-il, aller sans moi à la porte du cardinal Fesch, vous y trouverez en effet le carrosse de monseigneur Isoard ; mais entrez dans l'église de la Mort, qui est à côté du palais du cardinal Fesch, et vous y trouverez le prélat au pied du Saint-Sacrement !

Le pape est sévère pour ses cardinaux, surtout pendant qu'ils postulent; ce sont des novices qu'il éprouve et étudie.

Le cardinal Lambruschini, d'abord archevêque de Gênes, était un Barnabite, et on dit qu'il ne fut nommé que parce que sa vue *ennuyait* le cardinal Gonsalvi. Il arriva à Rome en 1823, avec des façons tellement empressées, un air si poli, que tout le monde se persuada qu'il allait être nommé cardinal. On lui en faisait même compliment avec cette circonspection qui caractérise les Romains quand ils affectent de ne vouloir point trahir un secret. Lui ne répondait à tous ces compliments que par un profond salut, et comme ayant l'air de ne point nier la chose. Un diplomate russe, jaloux de savoir la vérité, alla s'en

informer dans une chancellerie fort au courant de l'affaire. — Êtes-vous dupe à ce point? lui répondit-on. Le père Lambruschini n'est venu à Rome que pour y recevoir une verte semonce pour un acte inconvenant qu'il a fait Gênes, et qui a déplu au saint-siége. Comme vous le voyez, au lieu d'un chapeau, le Barnabite était venu chercher un sermon.

Il y a et il y aura toujours pour les cardinaux le côté plaisant et malicieux du conclave.

A l'époque où ce même Lambruschini était à Paris, un cardinal français, qui arrivait du conclave, ayant appris que monseigneur Lambruschini s'était flatté au château d'y avoir eu *treize* voix, en rit singulièrement à sa barbe, et lui répondit aux Tuileries :

« Monseigneur, faites en sorte qu'il n'y en ait pas une quatorzième qui aille dire à Rome que vous l'avez cru, on vous rappellerait sur-le-champ. »

L'abbé O... m'a conté que lorsque, ce cardinal n'était que nonce, il donna un dîner, rue de la Planche, dans son hôtel, à M. de Lamennais et à ses collaborateurs de l'*Avenir*. Le repas fut donné en vue du clergé, et aussi de l'avenir du prélat il faut le croire. Ayant été fait cardinal et retournant à Rome, par Chambéry, on lui rappela ce dîner donné à M. de Lamennais; il en fut honteux, et feignit de ne pas reconnaître l'abbé en Savoie.

Je m'aperçois que je ne vous ai rien dit de cet emprisonnement rigide des cardinaux au conclave de Rome. Il ne se peut rien voir

de plus triste et de plus sévère. Murés, à la lettre, dans une enceinte où il ne reste pour communiquer au-dehors que des roues et tours de religieuses, ils sont à la garde des Auditeurs de Rote (c'est de là que ceux-ci tirent leur nom), du clergé et des conservateurs du peuple romain. Les Suisses montent la garde au dehors du Vatican, et les cardinaux reçoivent aux tours les visites extérieures qu'on leur fait, en présence des Assistants de la Rote. Vous verrez, d'après le passage suivant, s'il y a au monde un plus triste métier que celui de conclaviste :

« La première chose que fait un cardinal, dès qu'il est prisonnier, c'est de se mettre, lui et ses domestiques, à gratter pendant l'obscurité les murs fraîchement maçonnés dans le voisinage de sa cellule, jusqu'à ce

qu'ils aient fait un petit trou pour se donner, quand ils le peuvent, un peu d'air et de clarté, mais surtout pour pendre par là, durant la nuit, des ficelles, pareilles aux tirelires des pauvres prisonniers, par où les avis vont et viennent du dedans au dehors. Chaque cardinal a pour domestiques conclavistes, un secrétaire, un *scalco*, un valet de chambre (1). Dans la règle, ils doivent n'en avoir que deux : on en permet trois et quatre aux étrangers, et à ceux qui sont vieux et incommodés. Il y a un certain nombre de *facchini*

(1) Au conclave XI, où fut élu Léon V (le cardinal de Médicis), on fit entrer dans le conclave un chirurgien nommé Jacques Desbrières, que le cardinal de Médicis avait fait venir pour lui percer une tumeur qui lui était venue à la gorge. Cet homme, après avoir fait son opération, voulut sortir, mais on ne lui en donna pas la permission, quelque instance qu'il fît.

(*Hist. des concl.* depuis Clément V, 2, L.)

et d'ouvriers pour la grosse besogne du plus bas service.

» Le conclave une fois muré, les cardinaux font venir de chez eux leur dîner en grande pompe. Tous les carrosses marchent gravement à grand attelage *in fiocchi;* ils sont remplis de surtouts bien parés, entourés d'estafiers, précédés de massiers, ayant à leur tête un *scalco*, maître d'hôtel ou écuyer tranchant, comme il vous plaira de l'appeler. Ce n'est quelquefois qu'un pauvre poulet maigre qui marche en si grand cortége. Ceux qui ne veulent pas faire venir à manger de chez eux, sont servis dans les cuisines du Vatican, où il y a des maîtres d'hôtel et des cuisiniers gagés aux dépens de la Chambre apostolique. Dans la règle étroite, après la première huitaine, on devrait leur retran-

cher chaque jour un plat, et après les réduire au potage. (1) »

Tous les cardinaux sont loin d'avoir des palais ; il y en a qui se mettent dans les couvents, on les nomme cardinaux à la *Piazza*, ils y sont nourris aux frais du saint-siége. Leur sobriété dépasse, à quelques rares exceptions, celle d'un Espagnol (2) ; ils tiennent seulement à l'étiquette, tout en se nommant par lettres intimes : *Messer Pietro*, *Messer Julio*, etc., etc. Ce fut Innocent IV qui, le premier, créa le chapeau, ainsi que le prouve le texte de son épitaphe, *Purpureo primus pileo cardinales exornavit.* Boniface VIII leur donna la robe de pourpre ;

(1) De Brosses.

(2) Il y en a qui vivent de chocolat cru tout une semaine.

Paul II la calotte rouge, et Urbain VIII la qualité et l'honneur d'être traités d'Eminence.

Je vous ai dit que l'élection, en fait de cardinaux ou même de pontifes, n'était nullement basée sur la noblesse. Les détails suivants, que je dois à un des plus illustres prélats romains, ne seront pas sans intérêt pour cette thèse.

Le cardinal Cappellari, aujourd'hui pape sous le nom de GRÉGOIRE XVI, nom qu'il a choisi en l'honneur du patron de l'abbaye de Saint-Grégoire de Muran, dans les Lagunes de Venise, attendu qu'il était abbé régulier de ce monastère avant son assomption au souverain pontificat, est le fils d'un pêcheur de la même contrée. L'empereur d'Autriche avait envoyé des diplômes de comte,

des croix de Saint-Léopold, et des clefs de chambellan aux neveux du même pontife, qui leur a interdit l'acceptation de ces faveurs séculières, et qui les a fait *interner* dans les États du saint-siége, auprès de la frontière d'Autriche, en assurant à chacun d'eux une pension de trois cents écus romains. On voit que le temps du *népotisme* est bien passé.

Le cardinal Micara est le fils aîné d'un laboureur de Frascati. Un de ses frères était jardinier en chef à Canino, chez Lucien Bonaparte. Quand on s'étonnait que Son Eminence ne retirât pas son frère de cette position servile, le cardinal a toujours répondu que si la Providence avait voulu que son frère pût s'élever au-dessus de leur état originel, elle n'aurait pas manqué de lui donner

l'intelligence et les moyens d'en sortir. — Il ne faut jamais faire sortir les gens de leur état, par amour-propre de famille ou par respect humain, disait-il un jour au prince-duc de Laval, ambassadeur de France.

Le cardinal Macchi est le fils, le frère et l'oncle de sept à huit paysans des Marais-Pontins. Tout ce qu'il a fait pour eux, c'est de les retirer de ce climat insalubre, et de les établir dans les environs de Palestrine, où ils cultivent encore aujourd'hui les terres de la maison de Colonna. C'est à tort que l'on a supposé, dans certains articles de Revues françaises, que le cardinal Lambruschini, aujourd'hui secrétaire d'État, était également né dans la classe inférieure. La famille de cette Éminence, originaire de l'État de Gênes, ayant obtenu de notre roi

Charles VIII le titre héréditaire de chevalier, avec la concession des fleurs de lis qu'on voit dans les armes de ce cardinal, *pour service rendu à nostre cause royale*, porte le diplôme du monarque français.

Le cardinal archevêque de Malines est le fils d'un cultivateur wallon, comme chacun sait, et c'est assurément un des hommes d'État des plus habiles et des plus déliés de l'Europe constitutionnelle. Il n'est pas moins vénéré pour sa charité parfaite et pour sa piété que pour son habileté politique et son aptitude au gouvernement. On peut dire avec raison que le cardinal Leteurtes est le véritable roi des Pays-Bas.

Les prélats n'ont point ce cérémonial guindé qu'impose l'usage aux princes de la pourpre romaine, il passent à côté de moines

au manteau blanc et au camail noir; sans les écraser des marques de leur dignité. Le Pincio est le rendez-vous et la promenade la plus habituelle du clergé; c'est un lieu céleste dont rien n'approche. Il faudrait le pinceau de Camille Roqueplan pour vous retracer, cher prince, ces terrasses blanches où s'appuient à la fois Barnabites et Franciscains, révérends et vicaires, capucins et tonsurés, véritable échelle de Jacob, bariolage infini sur lesquels se jouent d'admirables lueurs de soleil, pendant que la brise agite les pins et que les fontaines murmurent. Là, très-peu de peuple, rien du tumulte napolitain, mais seulement un léger frôlement de soutanes et de soutanelles. A côté d'un évêque syrien, à barbe grise, vous rencontrez un petit abbé de seize ans, pareil aux abbés de plâtre que

les enfants exposent au jour de la Fête-Dieu dans leur chapelle; vous voyez les nobles, ces princes pauvres de Rome, arpenter silencieusement de longues allées, des cochers d'ambassadeurs qui vont au pas, des bourgeois qui ont des boutons en mosaïque, des Romaines aussi graves et aussi sévères que des statues ; mais au milieu de cette foule, vous remarquez des gens qui saluent avec grâce et s'expliquent avec aisance ; c'est l'air le plus affable et la familiarité la plus courtoise, un parfum d'exquise compagnie que l'on ne trouve qu'à Rome; ces gens-là, ce sont les prélats romains, la *gens togata* par excellence; ils ne sont réservés qu'à bon escient, et avec ceux qui pourraient les compromettre. Les uns sont nobles, les autres roturiers, mais tous sont bénévoles, et ne

haïssent point la plaisanterie ; ils ont la conscience de leur valeur, et savent qu'aujourd'hui que la société romaine est dissoute, eux seuls sont encore les dépositaires de cette fleur de langage auquel l'idiome italien prête son charme. Dans cette ville unique au monde, où tant de ruines et de mendiants poursuivent vos regards, où des pénitents gris vous effraient sous le capuchon qui ne laisse voir que leurs yeux, où les misères et les tristesses de toute nature vous affligent, la vue de ces hommes heureux de leur sort, nobles, fêtés, polis, vous réconcilie avec la société romaine, ils ont le mérite de se mêler, de s'enlacer à cette multitude. Le seul séminaire de Saint-Pierre est rempli de gens instruits, de vieux professeurs et de jeunes disciples, dont la causerie douce et intime

désarme le scepticisme. On est surpris à Rome de trouver un homme d'esprit dans un simple jacobin qui vous montre son couvent; cela est pourtant tout simple, Rome est un sol de fécondation, un thème continu de réflexion et de solitude. L'humilité chrétienne n'y étouffera jamais la poésie, les cardinaux et les abbés y feront longtemps des vers. Qui pourrait écrire la vie de chacun de ces religieux disséminés, perdus, abrités sous les murs de la vieille Rome? L'histoire des fils de la Trappe est à coup sûr plus facile. Mon frère, est-on tenté de leur dire, nous ne vous demandons pas ce que vous fûtes, nous nous contentons de savoir ce que vous êtes. La vie n'est-elle pas bonne partout où l'on croit et où l'on prie?

Les abbés qui ont, de tout temps, aimé les

sonnets et les livres, s'enferment à Rome dans les bibliothèques; ils n'ont rien du beau style des prélats; ils logent à un quatrième étage, près du Tibre: ils pendent le plus souvent leur misérable linge à une fenêtre, les abbés pauvres s'entend; mais avec tant de prêtres, comment n'y aurait-il pas à Rome de pauvres abbés? Tels qu'ils sont, ils dominent les collégiens, les séminaristes, les minorés. Ils font des notices, des livrets, et on les leur paie fort mal; autrefois ils faisaient des poëmes d'opéra, des in-octavo très-épais et de petits vers. *La vostra benedizione*, disent les petits enfants à l'abbé qui vient de dire sa messe. On donne un sou à ces répondants espiègles qui préfèrent le jeu de la *morra* à ce pieux exercice. Un abbé, qui avait l'habitude de dire sa messe lente-

ment, crut devoir indemniser par deux sous son acolyte. — Je vous rends un sou; reprit l'écolier en le tirant par sa soutane.

Le *Diario*, la *Voix de la Vérité* et la *Gazette de Florence*, voilà les trois journaux qui ne subissent point l'*index* et captivent à Rome l'attention des abbés. Le nain Baiocco, dont nous avons écrit l'histoire quelque part, les distribuait au *café Nuovo*, avec une politesse particulière, dans l'an de grâce 1832; j'aime à croire qu'il en est toujours ainsi, et que Rome est suffisamment pourvue et illuminée par la presse.

Un abbé, qui logeait près de la Via Cremona, causait un jour avec le capucin du Colisée, sur la prédication future que ce dernier devait y faire. L'abbé était bègue, et le capucin avait un organe de mélodrame.

L'abbé lui faisait ses discours, l'autre les récitait avec un feu extraordinaire. L'abbé, qui était bon latiniste, remit un jour d'été le verset suivant au capucin, et le lui donna comme tiré de la Bible :

..... O ubi campi
Sperchiusque et virginibus bacchata lacænis
Taygeta!

Cela dut moins surprendre le Colisée que ses auditeurs.

En somme, le métier d'abbé serait pauvre à Rome s'il n'y avait des abbés de couvents et de monastères, des chefs de paroisse et des secrétaires de cardinaux, des bibliothécaires et des hommes de loi même dans les abbés. Grégoire XV, qui a institué la congrégation de la *propagande*, a bien su ce

qu'il faisait : ce collége recrute les sujets étrangers qui se vouent aux missions ; il devient pour les abbés romains un thème d'émulation et de science incontestable. Il y a parmi les abbés d'excellents linguistes, des héros d'université, de véritables Pics de la Mirandole pour la mémoire. Quoi qu'on dise et qu'on écrive, il y a toujours de bonnes choses dans le recoin d'une chambre d'abbé, soit un pot de confitures, un vieux cadre ou un vieux livre.

Beaucoup ambitionnent le titre d'accadémiciens della Crusca, quelques-uns font bénir pour vous des chapelets à Sa Sainteté ; mais la plupart ne renonceraient pas au café, sans un véritable déplaisir. Le café, le sorbet et la promenade, voilà les joies de

l'abbé; dans toutes les *trattories* et près du comptoir brille, il est vrai, l'image de la Vierge.

Ce qui fait, à mon sens, l'éloge des abbés de Rome, c'est que beaucoup de réformistes causent avec eux. Ils n'effarouchent point, ils plaisent.

Des abbés aux diverses congrégations monastiques, il y a peu de distance ; ces divers corps sont innombrables ; les dessins italiens tracés par Pinelli ou Thomas pourraient seuls vous en donner une idée. C'est surtout aux enterrements et aux processions que ces ramifications diverses du clergé se montrent dans leur lustre. Tous les pénitents, toutes les collégiales mériteraient une notice détaillée. Cette multitude de flam-

beaux portés dans les rues et les églises par une multitude de moines présente souvent l'image d'un immense convoi : c'est qu'à Rome l'image de la mort est gravée partout, et le *memento quia homo es* domine. A part l'ivresse forcée du carnaval, la ville est caduque et morose. Les catacombes de la Piazza Barberini formeraient seuls un chapitre de deuil infiniment curieux au milieu de tout ce deuil : vous y verriez des lampes, des candélabres, des parquets en ossements, un aspect sépulcral inouï, qui n'a pas au monde son pareil. Vous sortez de là, et vous rencontrez des pauvres honteux, le feutre incliné très-avant sur le front, qui vous demandent l'aumône aux coin des églises, des voix chevrotantes qui murmurent l'*Ave*

Maria ; le jour tombe, et le Ghetto des Juifs ferme ses grilles.

Tout est noir pour vous après cette lettre sur les habits noirs, n'est-ce pas ? Détrompez-vous : à côté de cette nuance un peu sombre, nous avons comme contraste le peuple de Rome !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Chap.	X.	Marly.	3
	XI.	Le Fou.	44
	XII.	La Clef.	71
		Souvenirs du Rhin	101
		Gil Blas en Italie.	177

Impr. de Munzel frères, à Sceaux.